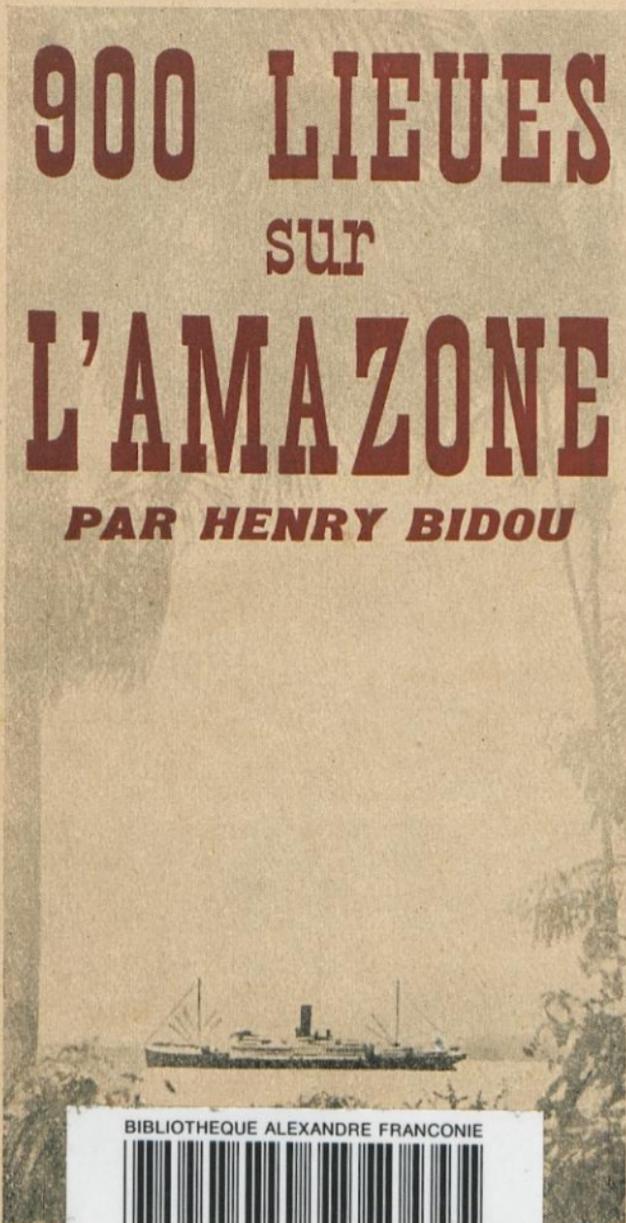


1800
935
331R

Carnets de Voyage

900 LIEUES
sur
L'AMAZONE
PAR HENRY BIDOU



BIBLIOTHEQUE ALEXANDRE FRANCONIE



20057131

nrf

MANIOC.org
Bibliothèque Alexandre Franconie
GALLIMARD
Conseil général de la Guyane

150 11P

NEUF CENTS LIEUES
SUR L'AMAZONE

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS DE LA N.R.F.

HISTOIRE DE LA GRANDE GUERRE, 50 cartes en
couleurs.

PARIS, avec 10 plans dépliant.

PARIS, édition illustrée de 132 photographies,
avec 10 plans.

En préparation :

DÉCOUVERTE DES PÔLES (coll. Découverte du
Monde).

LE ROMAN DE LA TERRE.



MP
Carnets de Voyage

900 LIEUES
SUR

L'AMAZONE

PAR HENRY BIDOU



Deuxième édition

nrf

GALLIMARD

Paris — 43, rue de Beaune

L'édition originale de cet ouvrage a été tirée à trente exemplaires sur velin pur fil des papeteries Lafuma Navarre, dont : vingt exemplaires numérotés de 1 à 20 et dix exemplaires hors commerce marqués de a à j.

*Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous les pays y compris la Russie.
Copyright by Librairie Gallimard, 1938.*

CHAPITRE I

A LA RECHERCHE DES AMAZONES

Un canton de la terre est un être auquel nul autre ne ressemble. Celui que je vais décrire a arraché à tous les voyageurs un cri d'admiration. C'est le paradis terrestre, disent-ils. Une tiédeur égale, des saisons à peine marquées, un ciel éblouissant. Le soleil et la nuée répandent leur double bienfait. Dans la forêt primordiale, un fleuve immense suit l'équateur. A cette chaleur, à cette humidité, la terre répond par une végétation prodigieuse.

Regardez de plus près. Une sérénité apparente est faite de millions de batailles. Le monde minéral, le monde animal ne sont que tragédies. Toutes les fois que l'homme met le pied dans cet Eden, le glaive de l'archange le frappe. Cette province merveilleuse de l'héritage humain est presque vide. C'est une demeure abandonnée et pleine de fleurs.

Quand Christophe Colomb arriva à Cuba, un vieux cacique lui raconta qu'il existait un pays traversé par une mer blanche, dont les vagues entraînaient des sables d'or et des galets de diamants. La capitale de ce pays s'appelait Manôa. C'était une grande ville, avec beaucoup de palais, dont quelques-uns étaient

construits avec des pierres incrustées d'argent ; d'autres possédaient des toits d'or. Outre les métaux précieux, Manôa contenait toutes les richesses de la terre. Un homme y régnait qui s'appelait Le Doré (El Dorado, traduisaient les Espagnols), parce qu'il avait dans le corps des reflets d'or, comme un ciel pointillé d'étoiles. Cette terre pleine d'or se trouvait dans une autre région que les Indiens appelaient Haïti. Le 19 novembre, Colomb partit pour cette région, en emmenant douze indigènes cubains. Mais Alonso Pinzon avait entendu l'histoire du cacique. Et il était déjà parti avec son vaisseau, *La Pinta*, pour y charger cet or fabuleux.

A Haïti, Colomb voulut voir les mines ; mais les indigènes l'avertirent que la région merveilleuse était située plus à l'Est. Colomb inquiet renonça à l'aventure. Évidemment les renseignements du cacique étaient confus. Il mêlait le pays de l'or, c'est-à-dire le Pérou, et le grand fleuve, la mer blanche, qui en descend vers l'Est, et que nous appelons aujourd'hui l'Amazone. Le nom de Manôa évoque celui des Indiens Manão, desquels sera nommée la capitale actuelle de l'État des Amazones, la ville de Manãos. — Quant à Pinzon, il aurait bien atteint l'embouchure de l'Amazone, reconnaissable à la quantité d'eau douce qui dessale la mer : mar dolce, ainsi qu'il l'appela. Mais un effrayant mascaret le dissuada d'aborder.

Sur ces entrefaites, Pizarre découvrit et conquit le Pérou, haut pays où l'Amazone a sa source. Et le premier blanc qui ait vu la Mer Blanche fut un lieutenant de Pizarre, Francisco de Orellana. Pizarre lui-même, avec 300 Espagnols et 4.000 Indiens avait descendu le Napo. Mais la colonne étant décimée par la maladie et la faim, il envoya en avant Orellana avec 50 hommes. Orellana acheva de descendre le Napo, et en trois jours il atteignit un fleuve immense, qui était l'Amazone. Il prit le parti de le suivre, et

après une expédition extrêmement dure de deux ans et huit mois, arriva jusqu'à l'Atlantique. C'est dans sa descente de l'Amazone qu'Orellana fut attaqué par des femmes guerrières, à l'embouchure du Nhamundà ou du Trombetas, on ne sait. Il nous dit que deux ou trois jours après le combat, il arriva dans un pays agréable où croissaient des chênes verts et des chênes lièges. Les Espagnols avaient coutume de nommer les arbres nouveaux d'après leur ressemblance avec les essences qu'ils connaissaient chez eux. Ils appelaient chêne liège le *curatella americana*, et chêne vert la *plumieria phagedoénica*, une apocynacée qui produit un latex. La seule région où ils aient pu les rencontrer est la région de Santarem. On placera le combat à deux ou trois jours en amont de la ville.

Pour avoir raconté qu'il avait été attaqué par des femmes, et pour avoir ainsi transporté en Amérique la vieille fable grecque des Amazones, Orellana est devenu ridicule. Cependant référons-nous à son rapport à Charles-Quint, ou encore au récit laissé par un dominicain, F. Gaspar Carbajal, qui l'accompagnait. Avant même d'avoir pénétré du Napo dans le fleuve principal, le Frère Carbajal avait été informé par un Indien de l'existence des Amazones. Deux cents lieues au-dessous du confluent du Napo, dans le village où les Espagnols construisirent leur brigantin, le chef ami Aperia demanda à Orellana s'il avait vu les maîtresses femmes, comme il les nommait, *coniapuyara*. Quand Orellana les rencontra enfin, comment se passa la rencontre ? Les Espagnols ayant débarqué pour trafiquer, les Indiens les attaquèrent. Devant eux, marchaient dix ou douze femmes. Ces femmes étaient très grandes, robustes et belles. Leurs longs cheveux étaient tordus autour de leurs têtes. Elles portaient des peaux de bêtes autour des reins, et des arcs, avec lesquels elles tuèrent sept ou huit Espagnols.

Il n'était pas extraordinaire de voir les femmes combattre avec les hommes. Mais quelques jours plus tard, un Indien capturé raconta à Orellana que tout le pays était soumis à des femmes guerrières qui étaient très riches en or et en argent. Elles avaient cinq temples du soleil revêtus d'or, tandis que leurs propres maisons étaient de pierre. Leurs villes étaient fortifiées. Orellana ne fait que rapporter cette information. Sans doute il y croit, mais il en avait vu bien d'autres. Au surplus, les Espagnols peuvent avoir fait un contre-sens et confondu le mot péruvien *curi*, qui signifie or, avec le mot tupi *curi*, qui en diffère par l'accent, et qui signifie terre rouge¹.

Quand Orellana, revenant en Espagne, toucha à Saint-Domingue, ses compagnons ne se firent pas faute de raconter leur histoire aux camarades. Un de ceux-ci, Gonzalo Fernandez de Oviedo, nous a conservé ces récits. Les soldats, comme leur chef, parlaient des femmes guerrières qu'ils avaient rencontrées. Elles combattaient nues jusqu'à la ceinture. Oviedo demanda si, comme les Amazones antiques, elles avaient le sein coupé. Ils répondirent que non.

La tradition d'un royaume de femmes dura jusqu'à Humboldt. Et les légendes rapportées par les missionnaires placent ce royaume en deux points : l'un au nord de l'Amazone, à une certaine distance en aval du Rio Negro ; l'autre au sud de l'Amazone, mais en amont du Rio Negro, quelque part entre les fleuves Coari et Teffé. Voici comment ce second royaume fut découvert. La même année où Orellana rencontra les Amazones, c'est-à-dire en 1541, mais beaucoup plus au Sud, Cabza de Vega partait de l'estuaire de la Plata et remontait le Paraguay à la recherche de l'or. Du Paraguay il envoya en avant-garde Hernando de Ribeiro avec 52 hommes et un brigantin, explorer

1. R. Spruce. *Notes of a botanist*, II, p. 460.

le lac de Xarayes. Les Indiens Xarayes racontèrent à Ribeiro que le pays des Amazones était à deux mois de marche dans le Nord ; mais ils dissuadèrent les Espagnols de vouloir l'atteindre, les forêts étant impraticables par l'inondation. Ribeiro, sans tenir compte de cet avertissement, partit à pied avec ses hommes, et marcha pendant huit jours, avec de l'eau jusqu'à mi-corps. Il arriva ainsi chez un autre peuple, celui des Siberis. Un autre parcours de neuf jours (les quatre premiers encore à gué) le mena chez les Urtueses. Ceux-ci lui dirent qu'il était encore à un mois de marche des Amazones, avec beaucoup de forêts inondées à traverser. Mais les Espagnols n'avaient plus de provisions, et les Urtueses, dont les plantations avaient été dévastées deux ans de suite par les insectes, ne pouvaient pas leur en donner. Il fallut rebrousser chemin. Mais les Urtueses avaient confirmé l'existence d'une nation de femmes, gouvernées par une femme, riches d'or et d'argent dont étaient faits les sièges et les ustensiles. Elles vivaient au bord d'un grand lac, qu'elles appelaient la maison du Soleil, parce que le soleil s'y couchait.

Raleigh se trouvant en 1595 sur l'Orénoque, a entendu parler d'une nation de femmes guerrières qui habitaient sur l'Amazone. Il en a entendu parler par un cacique qui était allé lui-même jusqu'à l'Amazone. Le curieux, dans le récit de Raleigh, c'est qu'il fait allusion aux deux sites occupés par les Amazones. Car d'une part le cacique lui a dit que leur pays était situé au sud du grand fleuve, dans la province de Tobago (Topayos), et que leur principal établissement était dans des îles à 60 lieues de l'embouchure. Mais on lui rapporta aussi qu'il y avait dans la Guyane une province nommée Cunuris et qui était gouvernée par une femme. — Le fleuve Cunuris est mentionné en 1639 dans le voyage d'Acuna. Il le représente comme habité par quatre peuples, dont celui qui est le plus en

amont s'appelle les Guacaras. Derrière celui-ci, se trouvent les Amazones. Elles ont leurs demeures dans de grandes forêts et de hautes collines, dont la plus haute, battue par le vent et dénudée, s'appelle Yacamiaba (le peuple du Yacami, c'est-à-dire de l'oiseau trompette, qui n'a pas de queue).

A la fin du xvi^e siècle pareillement, un jésuite, le P. Cyprien Bagarre, qui évangélisait une tribu des Moxos, les Tapacura, a entendu des récits analogues. Ces récits plaçaient les Amazones dans le pays au sud du grand fleuve et à l'ouest du Purus. Un siècle et demi plus tard, en 1741, La Condamine dans les mêmes régions a entendu les mêmes histoires. A Coari, il parla avec un Indien, dont le grand-père avait rencontré une troupe de ces femmes au confluent du Purus et de l'Amazone. Elles venaient de Cayamé. Il parla à quatre d'entre elles, dont l'une avait un enfant à la mamelle. Elles traversèrent l'Amazone et prirent le chemin du Rio Negro.

Des Indiens s'accusaient fréquemment en confession d'avoir été de ceux qui allaient périodiquement voir ces femmes seules. C'est ainsi qu'un vieil Indien de S. Regis de los Yamcos (un village de la rive gauche de l'Amazone, au-dessus du confluent de l'Ucayali) a fait au P. Sancho Aranjo le récit suivant, que le P. Aranjo a répété au P. Velasco, lequel nous l'a transmis. Cet Indien, comme tout le monde dans l'étendue des missions, connaissait la tradition, léguée de père en fils, du combat initial entre Espagnols et Amazones. Lui-même avait entendu dire par ses ancêtres que ces femmes s'étaient retirées loin dans l'intérieur, de l'autre côté du Rio Negro. D'après l'opinion commune, elles existaient encore, et des Indiens les visitaient tous les ans, non pas dans leur pays, dont l'emplacement n'était pas connu, mais à un endroit fixé. Elles les renvoyaient ensuite avec des présents d'or et de pierres vertes ; elles rendaient également aux pères

les enfants mâles quand ils avaient deux ou trois ans. Elles étaient toujours gouvernées par une femme, choisie pour sa valeur, et qui combattait à leur tête.

Un missionnaire du Maranhão, le P. Bahamonte, a raconté à Velasco qu'étant en 1757 dans le village de Pevas, il vit arriver un Indien d'une soixantaine d'années, natif de Pevas et chrétien, qui avait fui jadis la mission dont la discipline était trop sévère, et qui s'était établi dans un village de la rivière Teffé. Là il avait trouvé une succession à prendre : un homme qui allait tous les ans voir les femmes sans mari, venait de mourir. Notre Indien l'avait remplacé pendant trente ans, recevant de ces femmes des présents en or et en pierres vertes. Il avait dû à la longue abandonner cet emploi, comme on peut le penser, mais aussi par remords de conscience. Le missionnaire ajoutait : « La mort de cet Indien après quelques mois où il avait vécu une vie sainte et pénitente, a été une des plus grandes consolations que j'ai reçues dans les missions, car je suis convaincu, par sa bonne conduite, qu'il était prédestiné. »

Les pierres vertes (du jade évidemment) restent un mystère. Il était impossible dès 1850 d'en trouver dans les mains des Indiens de l'Amazone. Les Européens les leur avaient achetées, parce qu'elles passaient pour guérir les coliques néphrétiques et l'épilepsie. Au temps de Humboldt un cylindre de deux pouces de long valait 15 dollars dans la Guyane espagnole. Lui-même avait pu en obtenir sur le haut Rio Negro. D'après la Condamine, c'est dans la région où est aujourd'hui Santarem qu'on en trouvait le plus facilement, et tous les Indiens, dans les mains de qui des Européens les ont vues, ont toujours affirmé les tenir des femmes sans maris.

Il existe donc des traditions ininterrompues sur une nation de femmes guerrières qui auraient eu leur habitation permanente par 1 à 2° de latitude Nord et

54-58° de longitude Ouest, — le rendez-vous annuel avec leurs amants étant vers 5° de latitude Sud et 65° de longitude Ouest.

Telles sont les pièces du procès des Amazones. Les témoignages sur elles abondent. Mais aucun voyageur ne les a vues.

CHAPITRE II

LIVERPOOL — ÉQUATEUR

Londres, 14 août. — Pluie anglaise, pluie d'arrosoir pour faire pousser l'herbe. Toute une ville d'une substance incertaine, gris-jaune et rouge-noir, détrempée, gluante et molle.

Gare anglaise ou plutôt hangar bariolé, minable, encombré et sonore. Sol de planches mouillées. Cohue du samedi, détachements de scouts qui sont couleur de terre comme toute chose. Des milliers d'inscriptions et pas une indication. Enfin un train vient doucement se ranger contre vous, au niveau du pied, et vous offre des fauteuils.

Campagne anglaise, rideaux de verdure, rideaux de brumes. Des arbres verts, trempés de pluie, défilent devant un fond d'arbres bleus. Dans l'herbe aux mille tons verts, une touche brille çà et là, d'un puissant vert minéral, un vert de malachite.

Liverpool. Il fait beau tout à coup. Nous voici à bord de l'*Hilary*, un bateau de la Booth Line, un cargo de 6.400 tonnes, aménagé pour transporter aussi des voyageurs. C'est en 1866 que la Booth Line, de MM. Alfred Booth and C^o, de Liverpool, ouvrit un

service de bateaux à vapeur entre l'Angleterre et Belem. Les bateaux de cette compagnie sont dédiés aux Pères de l'Église latine. Les deux premiers furent deux petits steamers, l'*Augustin* de 1.000 tonnes, le *Jérôme* de 1.880 tonnes, qui restèrent en service jusqu'en 1892. Ce ne fut cependant que dix années plus tard que la Booth Line établit un service jusqu'à Manáos.

Au commencement de ce siècle, les relations de l'Amazone avec l'Europe étaient assurées par deux compagnies, toutes deux de Liverpool, la Booth Line et la Red Cross Line. Elles avaient réussi à éloigner tous les concurrents. En 1884, les Chargeurs Réunis avaient essayé d'établir une liaison entre la France et Belem. Les compagnies anglaises leur firent une telle guerre qu'ils renoncèrent et prirent l'engagement, contre une forte somme, de ne pas se remettre sur les rangs avant dix ans. En 1897, une compagnie italienne, la Ligure Brasiliana, essaya d'établir un service de Gênes à Manáos. Une autre ligne, de Porto à Manáos, fut établie par une firme de Porto, la maison Andersen. Toutes deux, devant la guerre de tarifs qui leur fut déclarée, renoncèrent. Quand la Booth Line eut racheté en 1901 le matériel de la Red Cross, elle eut, sans concurrent, le monopole des relations entre l'Europe et l'Amazone.

Mais c'était le temps où les bateaux allemands commençaient à se montrer sur toutes les mers. Deux puissantes compagnies, la Hamburg-Amerika et la Hamburg-Sudamerikanische, organisèrent ensemble un service de quinzaine pour Belem, un service mensuel pour Manáos. Cette fois la Booth dut composer. A la fin de 1902, les Allemands s'engagèrent à ne pas prendre de fret de retour pour les ports anglais et les Anglais à ne pas desservir les ports du continent. Sur ces bases la concurrence continua ; une fois de plus, elle tourna à l'avantage des Anglais, qui, de Lisbonne

à Belem, mettaient deux jours de moins que les Allemands. La guerre termina provisoirement la lutte.

Hilary, c'est Saint-Hilaire de Poitiers. Dans la descente qui mène à la salle à manger, un vaste tableau marouflé, mat comme une fresque et grave comme un vicaire, représente dans le style édifiant de Lord Leighton les habitants de Poitiers à genoux, académiquement drapés, et vêtus de couleurs vives et plates. Ils supplient Hilaire de devenir leur évêque.

Le temps de vider quelques valises, et le bateau part, derrière le remorqueur, entre des maisons, dans une grande rue d'eau jaune, où, brusquement amené, un voyageur reconnaîtrait encore l'Angleterre : à cette couleur de brique et de charbon, contre laquelle protestait Reynolds ; à ces lignes perpendiculaires, à ces files de fenêtres, qui font ressembler les bâtiments à des ruches ; à une flèche gothique dans des docks ; à une coupole, ronde comme la prospérité britannique. A gauche, des rues descendent à la mer, avec des maisons toutes pareilles, alignées, dont les toits bleus dessinent des dents de scie.

Le bateau stoppe, et en regardant vers l'arrière, on voit la cause de l'arrêt. Un remorqueur a amené deux pasteurs en retard. Mais ce remorqueur est bas sur l'eau, et le flanc de l'*Hilary* s'élève verticalement devant lui. On croche les deux ecclésiastiques à un palan, et il leur faut grimper sur une planche inclinée. Le plus gros souffre : une équipe le pousse, une autre le tire, et ses souliers râclent. Le plus jeune s'élançe et vole au martyre.

Plus rien. La mer jaune vert.

Le lendemain, le lent changement de l'eau fait toute la journée : verte le matin, comme une vraie mer d'Irlande, bleue et violette à midi, et plus tard d'un bleu passémenté d'argent. Le ciel pur sert de toile au défilé des nuages ; et ces nuages sont des

monstres. Des oiseaux étendus sur un quart de la sphère, et toujours à la poursuite de quelque proie de coton blanc, qui se dissout de peur. Des becs préhistoriques, les yeux troués d'un squelette, des naissances d'ailes formidables, et qui tendent dans le vent des plumes comme des voiles. Ces géants ne durent qu'un moment, silencieusement défaits, disloqués, éparpillés en flocons méconnaissables. Il en renaît de plus terribles encore : des chiens ailés, des chevaux aux sabots de vapeur. Et tout cela s'en va encore. Ou bien ce sont des montagnes, où des névés et des couloirs donnent accès, jusqu'au moment où, vivante, cette montagne change de forme et engloutit l'alpiniste.

Vers la fin de l'après-midi, sous cette fantasmagorie, on aperçoit des terres, réelles celles-là et bien nettes, d'un calme presque pathétique. Au milieu de toutes ces choses liquides, aériennes, instables, leur solidité leur donne l'aspect mélancolique de captifs. C'est la pointe de la Bretagne, enchaînée dans l'Océan.

Le jour suivant, le ciel et la mer ont décidé d'être bleus. Presque plus de houle, mais de l'argent scintillant. Il fait chaud. Comme on sort de table, des montagnes dentelées apparaissent à l'horizon. L'Espagne, dit quelqu'un : Bilbao, Santander, et au bout, à droite, le cap Finisterre. Les apparitions lointaines sont comme des fantômes. On devine la coupure des vallées, des taches blanches qui sont des villes, toute une vie enveloppée dans l'énorme indifférence de l'éloignement ; l'échelle du spectacle, trop petite, échappe au pathétique. Nous savons que sur cette vignette il se passe des choses tragiques, à la taille de l'homme ; mais la distance et le silence les enveloppent de leur double secret

La route qui nous mène vers le Brésil nous fait d'abord passer devant le Portugal, sa mère patrie. On

ne peut guère comprendre l'un sans l'autre. Nous arrivons le 17 devant Leixoes, le port de Porto, qui est ce que peut être un port artificiel, bordé de murailles, neuf, avec des maisons blanches et des toits géranium. L'océan a pris sa parure des mers chaudes, une surface claire, unie, brillante et sans une tache, avec seulement une grande houle qui passe sous le bateau, et qui semble rouler sous la peau de l'Océan. Cette peau frissonne, et fait la chair de poule, maroquinée de petites rides.

Le lendemain matin nous sommes à Lisbonne, amarrés à quai vers l'ouest de la ville, devant des grilles, des bâtiments, des docks.

Ce qu'on voit d'abord à Lisbonne, c'est la place du Commerce, immense esplanade sur la mer ; de là on tourne au nord, par des rues qui rappellent Trieste ou Fiùme, jusqu'à l'Avenue. Enfin, après la statue de Pombal, nous filerons à l'Ouest, vers Cintra. Deux traits frappants : d'abord l'aspect fleuri, peint, ornementé, stucqué de cette ville. Puis quelque chose de plus mystérieux : cette capitale de l'Atlantique a un air méditerranéen qui frappe à chaque instant : méditerranéen retouché, surfleuri, gonflé de rinceaux, gorgé de couleurs, avec quelque chose des tropiques et de l'Inde.

La campagne jusqu'à Cintra est un moutonnement de collines, qui ont en cette saison un aspect nu et desséché ; pas de rivière ni de vallées dans le creux de ces vagues de granit ; pas d'arbres, mais de grandes côtes linéaires, jalonnées de tours rondes, cylindres qui sont des moulins. Les villages ont un air de bourgs avec des maisons tout urbaines, dont les murs sont entièrement recouverts de carreaux à dessins, pareils à nos carreaux de cuisine, bruns, verts, carmin, bleus. Quand elles ne portent pas cette luisante carapace, les murailles sont crépies et peintes, de blanc, de bleu, le plus souvent d'un rose qui en vieillissant s'évanouit en

tons exquis. Ça et là, comme une étoffe, une draperie violette de bougainvillées, une couverture bleue et verte de volubilis.

Soudain des arbres dans des replis, des ombrages sur la route, des eucalyptus droits et nus, des platanes, des peupliers, des ormes, et, couchés dans le vent, jusqu'à se courber en barre horizontale, de minces troncs argentés, qui rappellent, en petit, nos fayards, et qui s'achèvent en panache étalé, renversé et déjà roux. C'est dans cette brusque profusion végétale que se trouve Cintra. Des jardins enclos, et un palais du xv^e siècle, dont la façade à arcades s'ouvre sur la place. Au point le plus haut, le château de la Pena, du xvi^e siècle, à demi oriental, avec des tourelles coiffées de bulbes.

Nous descendons de là à la mer, le long de laquelle nous revenons. La mer, c'est la plage d'Estoril, avec un jardin français, bariolé de couleurs, et qui monte vers un casino. Ensuite, c'est le couvent rectangulaire de Hiéronymites, posé à plat près du rivage, hérissé d'une multitude de clochetons en aiguilles, et flanqué d'une église à coupole, de sorte que le Moyen Age et la Renaissance se donnent la main.

Le bateau s'éloigne au jour déclinant et passe devant la campagne que nous avons tout à l'heure parcourue. Après l'amoncellement blanc de Lisbonne étagée, d'autres villes encore se succèdent vers l'aval. Chacune de ces villes apparaît comme une carrière de pierres blanches, mêlées de rouge, de bleu, et d'autres couleurs encore, qui y dessinent des arabesques et les changent en motifs d'aquarelle. Nous revoyons le couvent des Hiéronymites, son rectangle jaune pâle et ses mille clochetons, puis la plage d'Estoril, puis la Pena dans un fond sur une crête découpée en bleu noir. Un phare est un château fort, gris, festonné de créneaux. Puis les tas de maisons diminuent sur les collines abaissées. Voici un dernier

bourg, ravissant, étalé et pressé sur sa pente. Enfin le rivage tourne. C'est la haute mer.

Alors commence le plus beau des drames, et qui se joue tous les soirs. La mer argent est plus claire que le ciel. Elle s'assombrit, et c'est maintenant le ciel qui est plus clair. Imaginez une pièce de théâtre où les personnages changeraient ainsi de lumière. Puis tout sombre dans l'obscurité de la nuit : on n'a plus devant soi que ce noir indéfini. Entre des nuages, la lune paraît. Une plaque de lumière jaune tombe sur les flots. Enfin, la grande féerie nocturne s'établit : le ciel décoré d'une fuite indéfinie de nuages ; dans un vide qu'elle s'est ménagé, la pleine lune, disque d'or dans un halo dédoré ; Vénus pendue à l'astre par un fil. Sous tout cela, le peuple obscur, infini, mouvant, la démocratie tumultueuse des vagues noires ; un rayon de lune tombe sur les flots, s'y brise en mille morceaux dansants que les vagues haussent et abaissent. Le long du bord, une grosse écume effilée à l'avant se divise en houles moussues, renaissantes, et qui grondent en mourant.

Le 19 août, nous avançons, le cap sur Madère. Ciel nuageux, mer presque blanche, chaleur d'étuve, embrun. La journée en mer. Le 20 au petit matin, à travers le hublot, de hauts rochers grandissent sur tribord. En grandissant, ils se creusent. Comment ne pas reconnaître, à ses flancs déchirés, le volcan ? Comme les Canaries, comme toutes les îles atlantiques, Madère est un édifice du feu, avec une foule de petits cônes adventices, poussés en masse ; mais les Canaries sont nues et noires comme une scorie tandis que Madère est recouvert d'un épais manteau de verdure. La pierre ne s'y voit qu'à la base, où elle est noire, et au sommet où elle est brune.

La rade de Funchal est un arc de cercle qui ne

fait pas un abri très sûr, avec une envergure de trente milles et une flèche de dix. L'outillage du port paraît très misérable. Mais le paysage est admirable. Les quintas s'éparpillent à l'infini, piquées dans les champs verts. La ville se rassemble et s'étage sur les pentes. Les maisons carrées apparaissent dans la verdure, murs blancs et toits d'un rouge rose. L'église montre un clocher gris-brun, carré, tout uni. Plus haut et à gauche, le dessin rugueux d'un vieux fort.

On aborde à un môle, au bord duquel la ville commence. Des autos vous attendent, car l'auto a envahi le monde entier. Mais la vraie voiture du pays a la forme des carrosses dans les carrousels de chevaux de bois. Elle n'a point de roues, et elle est traînée sur des patins de bois. Quatre places se font face, et sont couvertes par une tente, le tout de planches et de toile à fleurs. Ce carrosse de poupée est tiré par deux bœufs qui ont la taille des veaux. Un conducteur se tient auprès d'eux ; un autre, près de la voiture, l'appuie de l'épaule et l'empêche de déraper. Car les pavés sont de petits cailloux de lave, les pentes sont abruptes, les tournants sans égards et l'équipage a une tendance à se mettre en demi-cercle.

Sauf qu'elle est bossuée, glissante et tournante, la ville n'a pas beaucoup de caractère. Mais le costume des habitants a conservé le sien. Les hommes sont tout en blanc, avec des demi-bottes jaune clair qu'entoure un liséré rouge. Ces bottes basses, sans talons, sont ici la chaussure de tout le monde. Les marchandes de fleurs les portent sur la jambe nue. Ces marchandes de fleurs sont des personnages pour Henri Regnault ou pour Fortuny. Leur jupe froncée est rayée verticalement de rouge et de jaune. La chemise blanche à manches fait guimpe sous un boléro rouge. Elles portent là-dessus une pèlerine rouge d'enfant de chœur. Un mouchoir posé en coussinet sur la tête supporte le grand panier plein de roses. Les hommes sont

coiffés d'un canotier de paille blanche, fortement verni, à ruban clair. Mais la coiffure nationale est la carapuça. C'est une petite calotte, d'un bleu sombre, d'où s'élève une tige haute de trente centimètres. Cette tige est là comme pour accrocher l'homme au mur, et lui donne l'aspect d'un pantin.

Notre char à bœufs nous mène à la barrière d'un chemin de fer à crémaillère, qui va nous hisser à 1.100 mètres, au restaurant du Belvédère. Il monte d'abord dans des jardins, parmi les bananiers, les citronniers et les eucalyptus. On longe des champs de canne à sucre. Des géraniums rampent, des bougainvillées étendent leurs draperies de pourpre violette. Le train est bordé de massifs d'hortensias bleus, de Crôa do Rey, et du pointillé rouge des fuschias. Des gamins jettent dans les wagons des lis jaunes, des roses blanches, des dahlias. On s'élève maintenant entre les chênes et les châtaigniers. Des stipes qui ne dépassent pas la grosseur du bras, s'achèvent par une roue horizontale de feuilles dentelées. Nous arrivons au sommet dans une forêt de mimosas dont le tronc vert d'eau file aussi haut que celui des grands arbres, dans un foisonnement de feuillage mince. A mesure que nous montons, Madère au bord de sa baie réapparaît à nos pieds, mystérieusement lointaine, comme sur une photographie d'avion. Cette photographie est celle d'un jardin de maisons roses et blanches, pressées comme sont les fleurs dans les bouquets d'ici. De grandes mousselines de nuées jouent à la voiler, et s'effacent.

Le Belvédère est un grand restaurant vide, avec un orchestre. Au pied, un jardin désert, accablé de soleil, dessiné par des ifs, étoilé de roses, et où des tournesols achèvent de se flétrir.

Il faut redescendre. Il n'y a pas, sauf aux automobiles, une roue dans tout Madère. Et nous allons dévaler jusqu'à la côte dans des traîneaux de bois, où

l'on s'assied trois de front. Ce traîneau, ou, comme on dit, ce toboggan est tiré à la corde par deux hommes ; quand le véhicule a pris assez de vitesse, ils sautent sur la barre d'arrière et se laissent emporter avec lui. La route où nous glissons en craquant est un couloir taillé à crémaillère. Plus exactement, elle est formée d'une infinité de cylindres parallèles, pavés de petits cailloux de lave sur lesquels le traîneau frotte avec des cris fracassants et s'arrête facilement. Dans une descente qui dépasse vingt pour cent, et qui finit par un virage en épingle au-dessus d'un précipice, ce scenic-railway est assez vertigineux.

On croise d'autres conducteurs qui remontent, leur traîneau sur la tête ; on voit alors que ce traîneau est un carré de bois, assemblé et meublé de traverses. Combien de temps résiste-t-il sans se briser à ces dégringolades ? Quant aux hommes, leur figure jaune, leur maigreur de martyr, leur linge blanc trempé de sueur font pitié. Tout ici est malade. Les enfants ont un teint de cire. Des mendiants difformes tendent la main. Les visages qui vous regardent par-dessus le mur des jardins sont tristes. Cependant une rose blanche tombe sur nos genoux. Tout ce que la nature peut mettre de délicatesse dans ces pétales étendus comme des voiles, de finesse surnaturelle dans cette blancheur, d'âme en parfum dans cette molle créature vivante, elle en a formé cette merveille. Mais là comme partout, quand elle est un paradis pour le végétal, elle est pour l'homme un tombeau.

Nous repartons à trois heures. La ciselure verte des monts s'efface. On dirait vraiment que Madère est une limite de climat. Pour la première fois il a fait vraiment chaud : 38°. La mer a mis sa belle robe tropicale de lapis et d'or, avec des profondeurs bleu-les-sive, et sur les plats, un glacis opalin, un brillant d'élytres. Cette mer en mouvement a des panaches

d'écume, des écroulements et de longues vagues creuses qui s'étirent. La lune apparaît dès la fin de l'après-midi, non pas, comme chez nous, plate comme une soucoupe, mais comme une sphère dans le vide. A mesure que le ciel commence à foncer, elle brille et se sépare mieux de ce qui l'entoure. Cependant la mer calmit, le ciel s'habille de nuages. A la nuit, ces nuages reposent sur l'horizon comme des icebergs, bleu de perle sur la mer indigo. Le ciel foisonne de formes indistinctes derrière lesquelles la lune invisible passe en les illuminant. Des vides entre les nuages font l'effet de trous noirs, de puits dans l'infini. Au fond de l'un d'eux, trempent trois étoiles.

A bord du bateau tout est immobile. Les lampes du pont sont comme des veilleuses. On ne voit personne, et on est surpris quand une ombre surgit et disparaît. Nous paraissions accomplir un voyage infini, suivre une route sans terme. On entend au flanc de la coque ce murmure compliqué et rythmé, ce bruit moussieux, soyeux, indéterminé, qui s'enfle, décroît et ne cesse point. Dans les cabines, au contraire, le bruit de la mer s'éteint et on entend le chant du bateau : au concert des machines, la membrure tourmentée répond en gémissant. C'est un martyr qui finit en concert. Quelquefois, on dirait un chœur de soprani qui s'arrête et qui reprend ; quelquefois, c'est un battement très singulier, 1, — 2, 3, — 4, 5, 6, 7. Comment noter cela ? — L'autre nuit, c'était un solo de flûte au grave, dont la phrase était d'une beauté singulière. Mais on m'a dit que la sirène sifflait pendant que je rêvais.

21 août. — Jour entre bleu et blanc, avec une houle assez forte, mais que nous avons dans le dos et qui vient crouler dans le sens de la marche. Ce sont les alizés du nord-est qui commencent à nous accompagner. Toute la journée cette houle nous suit, par moments, plus forte, pour céder enfin à un calme inattendu. Pour un spectateur attentif à ces jeux extraor-

dinaires que la nature se donne, la variété de leurs épisodes est infinie. La mer se couvre de barres d'écume jusqu'à l'horizon ; et tout à coup il n'y a plus rien qu'une immensité de bleu indigo. Même instabilité dans le ciel. Il se couvre de grosses vapeurs gris-jaune, ouate incertaine à travers laquelle on aperçoit mille déchirures ; puis de grandes plages d'azur pâle apparaissent. Il fait chaud et il fait frais. La mer est tantôt glacée de rose et tantôt glacée de vert. Cette solitude est un théâtre changeant.

22 août. — Cette fois l'alizé est installé : ciel bleu, tiédeur, mer rampante et passante, chaque flot sommé d'une guivre d'argent. Un poisson volant est entré dans une cabine. Le corps est déjà raide, la gueule rose ouverte, les ailes repliées comme un éventail fermé. Autour du bateau, des troupes entières de ces poissons partent à la fois comme une éclaboussure d'étincelles. L'un d'eux, comme un trait, s'en va percer la crête d'une vague. Vers midi le soleil tape férocement sur le pont supérieur. A six heures, c'est déjà le crépuscule qui commence. A six heures et demie, il fait nuit, et l'univers supprimé fait place à cet autre monde qui reprend place tous les soirs, un monde de nuages en velours noir, de reflets brisés, avec un peuple infini de vagues qui se pressent.

23 août. — Passer les mers, si on y prend garde, est un spectacle aussi varié que la traversée d'un continent. Chaque jour, nous entrons dans un canton nouveau de la planète. La diversité, au lieu d'être celle des forêts et des villes, est celle des eaux, des ciels, des brises. Nous parcourons les provinces du royaume de Neptune. Nous marquons aujourd'hui une nouvelle étape dans cette traversée perpendiculaire des latitudes : un temps gris et tiède, une mer de plomb. Cependant la brise se maintient et paraît

plutôt fraîchir. La houle aux mille crêtes arrive presque de tribord ; on dirait une armée qui accourt. Le bateau roule avec indifférence, par moments assez fort. La mer est complètement déserte. On n'entend que ce bruit de soie perpétuellement froissée, que ces paquets d'eau jetés et éparpillés. Parfois un pas sur le pont. Une conversation en portugais dans un coin du salon.

La brume est si mince qu'elle se dissipe sans qu'on s'en aperçoive. Ce ciel que l'on croyait gris est bleu pâle, la mer est dorée et il y a du soleil. Le temps est fait tout entier de cette équivoque. Il fait frais ; mais que l'on bouge, et il fait chaud. Sur le pont, du côté de l'ombre, c'est le printemps : mais le salon, toutes fenêtres ouvertes, est torride.

Pendant le bateau, aujourd'hui, semble désert. Les portes des cabines, à l'ordinaire ouvertes pour maintenir des courants d'air, sont strictement closes. Si l'on rencontre quelqu'un dans un couloir, on passe sans parler. Chacun protège son secret. On prépare le dîner travesti, qui a lieu ce soir.

On sait combien, sur les bateaux anglais, ces cérémonies sont sacrées. Les voyageurs britanniques y prennent un plaisir enfantin, comme sont à l'ordinaire leurs plaisirs. Pour ceux qui ont la faiblesse, ou la manie, de chercher un sens, en feignant de s'en divertir, à toutes sortes d'actes tenus pour négligeables, l'occasion est belle de céder à leur travers. J'avais déjà étudié avec une secrète satisfaction la façon dont un des officiers se mouchait. Ce loup de mer, qui avait été héroïque pendant la guerre, tirait son mouchoir comme par surprise, l'élevait rapidement, comme les couleurs montent à une drisse, et jetait son nez à l'abordage, les sabords de ses narines hardiment démasqués. On entendait une explosion : « C'est un ancien chasseur de sous-marins, » avais-je pensé.

Ce soir, tous ces passagers inconnus, et dont le passé n'était probablement pas sans secrets, allaient se déguiser, et en croyant se déguiser ils se trahiraient. Il s'agissait de lire ces déguisements et d'entendre ces confessions.

On descend à la salle à manger par un large escalier, et la table où je dîne est placée de telle sorte que les travestis semblent descendre vers nous. La première figure qui parut sur le fond de l'entrée fut celle d'une Espagnole, dont la mantille noire masquait les traits. On devinait cependant une haute stature, un caractère fier, et une maigreur qui avait quelque chose de hardi. Après quelque temps je la reconnus. C'était une fille qui tous les jours, assise à bâbord près de sa mère qu'elle ne quittait point, tricotait, les yeux protégés par des lunettes noires. A l'état naturel, elle était haute et noire. En se déguisant, elle avait achevé comme par jeu sa propre statue. Incurablement timide et brimée, elle s'était donné pour une heure, l'apparence de cette force farouche qu'elle aurait dû avoir et qui lui avait toujours manqué. Elle avait cru se parer en s'habillant comme Carmen ; en fait, elle avait obéi à un réflexe de défense.

Une deuxième Espagnole descendait l'escalier. C'était une très jolie fille qui, dans la vie, avec des yeux bleus et un air de songerie secrète, était une Anglaise cent pour cent. Ce travestissement-là était plus difficile à expliquer. Je me rappelai cependant la main de celle qui le portait. C'était une main d'intuitive, étroite et sans os, avec une ligne de cœur qui fendait toute la paume. Cette refoulée rêveuse, cette sensitive silencieuse avait revêtu avec le châle des manolas tout ce qui lui manquait. Ses longs doigts ont le bout aplati, comme chez les gens d'action. Signe qu'une destinée fatale l'attire. Elle avait joué ce soir à la réaliser.

Ainsi chacun de ces visages d'emprunt était la confession inconsciente d'un rêve. Comment expliquer autrement que ce costume de sauveteur, tricot, béret, cœur sur le bras, fût porté justement par un de nos compagnons, barbu et de belle encolure, qui allait au Brésil pour renflouer une société cotonnière. — Un sportif acharné, qui devait se contenter, à bord, des modestes émotions de shuffle-board, avait mis son gilet de sauvetage, passé une bouée par-dessus et, suprême protection, il tenait à la main un parapluie. Levez-vous, orages désirés ! — Nous attendions l'apparition d'une belle personne, faite comme Diane, et qui s'était enfermée toute la journée dans un profond secret. O stupeur ! Elle s'était fabriqué, avec du papier bleu et blanc, un costume de baigneuse comme on en portait vers 1880, avec un col rabattu, une veste longue, une ceinture, des pantalons bouffants et festonnés. « Explique celle-là, » pensai-je. A ce moment je vis sa mère, dont la beauté était imposante. Ce fut un trait de lumière, « Le complexe d'Œdipe, » cria une voix dans ma mémoire. Elle avait voulu ridiculiser la jeunesse de sa mère.

Laissant à leurs danses les sujets de ces diagnostics, j'allai me coucher. Je me souvins alors que j'avais moi-même un turban fait d'une écharpe et une chemise russe. Que pouvait signifier de profond ce complexe indo-moscovite ? J'en fus un moment effrayé. Puis je songeai que j'avais arrangé au mieux ce que j'avais trouvé dans ma valise, et que sans doute les autres en avaient fait autant.

24 août. — Le temps d'hier mais tourné en splendeur. Un soleil d'or à l'est. A tribord, qui le matin, est à l'ombre, le ciel est comme un ancien paysage effacé par les temps, où l'on distinguerait à peine le blanc doré du bleu, et où le pommelé d'un nuage ne

serait plus marqué que par une vague clarté. La mer est parcourue de longs rouleaux, épannelés sur toute leur surface. — Huit heures. Le clairon sonne le déjeuner. De petites brises fraîches, à peine des risées, viennent on ne sait d'où. Le matin est chaud et lourd. — Une heure de l'après-midi. Il fait presque frais. La mer s'est complètement aplatie. Elle est encore gaufrée comme une étoffe, mais c'est à peine si on distingue sous la surface les rouleaux qui la soulèvent. L'océan est une plaine plate et frissonnante. Ce frisson même s'arrête. Il n'y a plus qu'une surface luisante, huileuse, qu'on dirait faite d'un métal souple, et qui se moire sous la lumière.

A quatre heures du soir, la mer et le ciel sont d'un même ton violet : la mer est seulement un peu plus foncée et le ciel a, par endroits, des éclaircies jaunes, des ébauches de nuages dans le nuage général, et plus haut une percée bleue. Puis, comme tous les soirs, les valeurs se renversent. La mer pâlit et le ciel s'assombrit ; en même temps il se déchire, tandis qu'à l'ouest éclate l'artifice d'un coucher de soleil jaune-orangé, sous des nuages bleu de nuit.

Cette pièce se joue dans un silence immense, dans une solitude infinie. Le bruissement de la mer aux flancs du bateau a cessé. Nous naviguons au delà des bornes du monde. Les vagues, qui nous poursuivaient d'un élan furieux, et qui nous chargeaient en s'écrasant, semblent maintenant des animaux familiers qui nous accompagnent de loin et qui vont nous dire adieu.

Pendant le dîner, une espèce de fraîcheur, un courant d'air entre les hublots opposés. La pluie, dit quelqu'un. Lorsque nous remontons, tout le bord du pont-promenade ruisselle. Du pont supérieur, des paquets d'eau s'effondrent en éclaboussant. Il fait agréable et même frais, d'une sorte de fraîcheur caressante à fond chaud, que l'on connaît quelque-

fois en France pendant les pluies d'orage. En dehors du bateau, on ne distingue plus ni le ciel, ni la mer. C'est le noir profond et universel. Nous sommes à 700 milles de l'Équateur.

25 août. — Au petit jour, joli ciel pommelé, air presque froid. Puis, à huit heures du matin, la pluie. La pluie comme sur une mer de Bretagne, avec un horizon estompé d'une buée. On allume les lampes dans le salon. Mais le gris du ciel, au lieu d'être bouché, est malgré tout pénétré d'un bleu tendre qui pique çà et là une turquoise dans ce triste velours, et le gris de la mer reste glacé de rose faux. La brise vient nettement de l'avant. La houle, faible et diverse, paraît en venir aussi et vers trois heures, le temps commence à s'éclaircir devant nous, avec des taches bleuâtres dans le gris. Est-ce déjà l'influence australe, la pointe de l'alizé de Sud-Est ? Le bateau commence à tanguer un peu, comme s'il avait l'air dans le nez. Mais cette apparence s'efface, la pluie recommence et l'après-midi obscure est occupée par les jeux du bord. Pendant le dîner, un coup de trompette surprend tout le monde. Un être noir et hisurte surgit, s'approche de la table du commandant, remet un rouleau de papier noué d'un ruban et scellé de cire rouge. Le commandant est un homme de stature quadrangulaire, plein de verve et de feu, brun, avec des yeux sombres creusés sous d'épais sourcils noirs, le teint coloré, le nez entre aquilin et charnu. Cet excellent marin est à l'ordinaire illuminé d'entrain. Mais ce soir il est très grave. Il se lève, prend le document, en fait lecture à haute voix. Neptune annonce sa visite pour demain à deux heures et demie. Il accostera à l'avant. Il recommande de rafraîchir son messenger. On donne à celui-ci une bouteille qu'il boit d'un trait, le goulot à la bouche. Il en boit une autre. Les applaudissements éclatent. Il disparaît.

La lune qui était pleine, et qui semblait un globe suspendu dans le vide, commence à se déformer. On ne voit presque jamais son lever, derrière le banc de nuages de l'horizon. Ce n'est que vers neuf heures du soir qu'elle atteint une plage vide du ciel. Précédée par une lueur d'or. Elle apparaît au bord de la nuée qui la couvrait, comme si elle hissait au-dessus d'un parapet sa face métallique. Mais à peine est-elle libre qu'un nouveau nuage, mince comme une bandelette, la masque de nouveau. Elle se défend, s'enveloppe de feux diffus. Mais les noirs géants de la nuit qui l'ont capturée sont les plus forts. Elle n'est plus qu'une lueur incertaine. Elle n'est plus rien, et l'on cherche sa place dans le ciel obscur.

26 août. — Matinée claire, houle d'avant, souffles frais. Nous avons décidément laissé derrière nous le pot au noir. Il fait un temps éblouissant. La ligne de l'horizon est nette et tracée d'un trait, au bout d'une mer bleu et or.

A deux heures et demie, selon sa promesse, Neptune arrive. Tout l'équipage est groupé sur le château d'avant, le dos tourné à l'étrave. Le capitaine lui fait face, debout sur sa passerelle, au centre du bateau, les passagers au-dessous de lui. Dans le vide entre les deux groupes, on a installé une file de fauteuils pour le dieu et sa suite. Du côté bâbord, le fauteuil opératoire du docteur Kildum, relié à un courant électrique. Au milieu, une table avec un poisson d'argent, d'espèce indéterminable, qui peut bien avoir soixante centimètres. Du côté tribord, le salon de beauté. En retour, un escalier monte à une estrade, comme celui de la guillotine sous la Révolution. Sur cette estrade, un pliant. Derrière, la piscine.

On hisse à la drisse de misaine le pavillon blanc bordé de vert, qui est, je pense, le personal flag du dieu et Neptune paraît, rouge carotte avec une barbe

de chanvre. Les dieux inférieurs qui l'accompagnent sont vêtus de vieilles redingotes noires et de pagnes de filin dont on a défait la tresse. Les déesses sont d'une haute élégance, avec des robes de mousseline imprimée et des bas de soie qu'elles remon- tent sans façon. Le steward qui nous sert à table est devenu Amphitrite. Tout le monde a la trogne enluminée, comme il convient à la joie surhumaine des Immortels. La cour sous-marine comprend d'abord trois agents d'exécution, habillés à l'Auguste ; l'un a une main blanche sur le dos de ses loques noires, et il est en effet la main du gouvernement ; l'autre est le bourreau, et le troisième, qui est son aide, est armé d'une espèce de boudin. Puis viennent le docteur Kildum et son infirmière, puis la dame du salon de beauté ; puis le barbier et sa femme. J'espère que je n'oublie personne.

On prend place. Neptune-John Bull, soulevant sa barbe pour mieux parler, échange quelques mots avec le commandant invisible au-dessus de nous. Puis il commence l'appel de ceux qui doivent être baptisés. Le premier est un gentil garçon tout jeune, transparent, avec un grand nez, de grandes oreilles, et qui à l'ordinaire arpente le pont en sifflant. Il a mis prudemment un maillot de bain ; les trois agents bondissent sur le pont et ramènent leur captif, en le poussant sur la descente, et en l'assommant de coups de batte, accompagnés de coups de pieds et de claques. Neptune et Amphitrite lui serrent la main et les rites commencent. Il doit s'incliner devant le poisson posé sur la table. A ce moment, un seau d'eau lui inonde le derrière. On le pousse chez le docteur Kildum, on l'assied dans le fauteuil. Il sent le courant et crie. Nous ne voyons plus que le médecin et l'infirmière penchés sur la victime d'un air affairé. Il se fait une espèce de silence, coupé par les cris du patient. Tout à coup, on nous montre triomphalement la dent qu'on vient de

lui arracher. On le vaccine, on bande la piqûre, et on l'emmène au salon de beauté. Une espèce d'ogresse parée d'une robe feuille morte et armée de fards s'empare de lui. Le voilà rouge, noir, bleu, terrifiant, éblouissant. On lui fait gravir la dernière estrade. Il apparaît d'une maigreur de martyr, bariolé des traces de son supplice. On l'assied sur le pliant. Tirant d'un baquet de savon un pinceau à calfater, la femme du barbier lui a écrasé sur la figure un paquet de mousse couleur de neige. Le barbier aiguisé un rasoir immense et commence à râcler le malheureux, dont le nez émerge seul au milieu des tortures. A ce moment le pliant bascule et envoie, d'un saut périlleux en arrière, le lamentable néophyte barboter dans la piscine.

Il y a une douzaine de candidats au baptême. La loi est la loi et le rang n'en dispense pas. M^{lle} Booth elle-même, qui prend ses repas à la droite du commandant, doit être barbouillée et immergée. Il n'y a de variantes que dans les opérations chirurgicales. A l'un on enlève une dent, à l'autre une amygdale qui est lancée à la mer comme l'intestin d'un poulet vidé. La dame de beauté a une imagination décorative de haut goût et une riche palette. Avec un sens étonnant de l'humour, elle recompose pour chacun la figure de son caractère. A un étudiant d'Harvard, maigre et de teint triste, elle fera, travaillant dans le sens de la nature, une figure de bile. Mais dans cette amertume, la bouche ordinairement triste du garçon sera changée en un immense sourire noir, aigu, affreux, hilare pourtant. A la face ronde d'un autre, elle ajoutera des taches rondes de toutes les couleurs. Un autre devient un écorché sanguinolent, rayonnant, tout en feu et prêt à éclater. Une jeune femme qui manifeste la plus grande mauvaise volonté à se laisser opérer, est barbouillée entièrement de bleu, qui est le bleu même de son maillot, du ciel et de la mer. Elle n'existe

plus. — Mais l'histoire de cette jeune femme doit être contée.

Déjà diverses manifestations d'indiscipline avaient paru parmi les condamnés. Les uns cherchaient à s'enfuir, les autres se débattaient avec fureur. Au contraire, la dame au maillot bleu, qui était une passagère de seconde, semblait courir au supplice avec allégresse. Endormant les soupçons de ses gardiens et les devançant, elle s'échappa tout à coup et il fallut barrer toutes les issues pour la reprendre. Sur le fauteuil électrique, elle ne montra pas moins de hardiesse. C'est alors qu'on essaya de l'annihiler sous un azur uniforme. Mais en vain. A peine échappée à la dame aux fards, comme on la faisait asseoir sur le pliant pour la raser, et qu'on lui tenait les mains, d'un orteil surnois elle puisa dans le baquet un énorme flocon de mousse et, tendant hardiment la jambe, savonna du bout du pied ses propres bourreaux. Elle fit mieux. Saisissant l'un d'eux à bras-le-corps, elle tenta de le jeter à l'eau et de noyer le noyeur. Il fallut appeler main-forte. Elle se cramponnait aux cordes. Enfin, martyre et tortionnaires, tout roula dans la piscine.

Mais la foule avait pris goût à la révolte. Chacun essayait de jeter le barbier à l'eau. Il y tombait parfois. Les exécuteurs devaient être sur leurs gardes. Un insurgé déroba le pinceau plein de mousse, et savonna la femme du barbier d'un paquet en pleine figure. Il y avait à bord un jeune officier qui n'avait pas encore passé la ligne. Il fut baptisé comme les autres, sans que les coups de pieds au derrière fussent épargnés. Les dieux de l'Océan distribuaient généreusement les torgnoles. L'officier se laissait faire. C'était la grande égalité de la mer. Quand tout fut fini, on aligna les nouveaux initiés et on leur remit une médaille en biscuit, scellée d'un ruban rouge. Neptune et sa suite, plongeant dans la pis-

ciné, regagnèrent les profondeurs de leur empire. Le bateau glissait avec indifférence sur la mer éternellement bleue. Le mât de misaine oscillait distraitemment. Un enfant, dans les bras de sa mère, avait observé ces apparitions avec terreur et poussait des cris.

L'âme des hommes paraît dans cette parodie comme elle aurait paru dans le sérieux de la réalité. Les différentes façons de monter au supplice, la reluctance, la résignation, l'indifférence, une espèce d'élan joyeux et d'appétit impatient, tout ce qu'on nous raconte des condamnés à mort se retrouvait chez ces passagers soumis à la loi. Et peut-être aussi la férocité des bourreaux, tournée seulement en bonne humeur et tempérée par le soin d'épargner le patient. Peut-être aussi le sadisme des spectateurs.

CHAPITRE III

RÊVERIE EN MER

Pendant que le bateau traverse l'étendue vide, réunissons quelques renseignements sur le pays où nous allons.

Nous avons déjà vu un des compagnons de Colomb, l'Espagnol Vicente Yanez Pinzon, reconnaître le 26 janvier 1500 la côte nord de ce qui est aujourd'hui le Brésil, et arriver à une mer d'eau douce, Mar Dolce, c'est-à-dire à l'embouchure de l'Amazone.

Trois mois plus tard, le 22 avril 1500, Pedro Alvares Cabral, faisant voile du Portugal pour les Indes, fut poussé par le vent sur la côte du Brésil. Cette nouvelle fut annoncée au roi de Portugal dom Emmanuel par deux lettres, écrites par deux membres de l'expédition : l'une par Pero Vaaz de Camjnha, l'autre par le médecin du roi, maître Jean. Toutes deux sont datées de Porto Seguro, île de Vera Cruz, le 1^{er} mai 1500. Cabral pensait avoir découvert une île, et il lui avait donné ce nom, le premier qu'ait porté le Brésil.

Ce n'est point cependant par l'embouchure que l'Amazone sera exploré. Bien loin vers l'ouest, sur le bastion des Andes, l'Espagne a conquis le Pérou, et

c'est de là que les explorateurs vont descendre. Nous connaissons déjà le voyage de Francisco de Orellana en 1541 et nous savons qu'il fut attaqué par les Indiens Icamiabas, particulièrement féroces, à l'embouchure du Nhamundà. Un demi-siècle plus tard, Lopo de Agurre descendit à son tour dans la Mer Blanche, à la recherche de l'El Dorado. Pour plus de sûreté, arrivé dans le dédale de bras du Solimões¹, il fit massacrer dans la nuit du 1^{er} janvier 1561 Pedro Ursua et ses compagnons, et laissa leurs cadavres dans le fleuve.

Après quoi l'exploration du grand fleuve cessa. L'Espagne cessa de s'intéresser au pays merveilleux, à la Nouvelle Andalousie, comme on l'appelait. Pour concilier les revendications des Espagnols et des Portugais, le Pape Alexandre VI, par la bulle *Inter caetera* du 4 mai 1493, avait fixé la frontière commune à une ligne imaginaire, allant d'un pôle à l'autre, et passant à cent lieues à l'Ouest des Iles du Cap Vert, tout ce qui était à l'Est de cette ligne devant être portugais. Le Brésil, en position vraie, fût resté à l'Ouest de cette démarcation. Les cartographes portugais donnèrent un coup de pouce en diminuant la largeur de l'Atlantique et en reportant le Brésil vers l'Est. Enfin la ligne de séparation fut reportée à 370 lieues à l'Ouest de l'île du Cap Vert la plus occidentale par le traité de Tordesillas du 7 juin 1494. Approuvé par Jules II dans une bulle du 24 janvier 1506, il resta en vigueur jusqu'en 1640. Une grande partie du Brésil resta ainsi aux Portugais. Cependant la limite de Tordesillas passe encore à un degré à l'Est de Belem. L'occupation de l'Amazone par les Portugais souleva les protestations des Espagnols qui ne la reconnurent qu'en 1778.

1. C'est le nom que prend l'Amazone en amont du confluent du Rio Negro.

Les aventuriers espagnols après la tentative de 1561 ne descendront plus des terres des Incas vers les terres de Manoa aux Portugais. Mais les Français se sont établis sur le Maranhão. Les Hollandais occupent la côte nord, du rio San Francisco au Maranhão. Des aventuriers de tous pays, Français, Anglais, Hollandais, sont installés dans les îles de l'embouchure amazonienne. Il fallut aux Portugais beaucoup de courage et d'énergie pour défendre leurs droits.

Les Français avaient connu de bonne heure le Brésil. Dès 1504, des marins de Dieppe trafiquaient avec les Indiens. En 1550, un Pierre Desceliers, natif d'Arques, dessinait une carte où la Baye Brasille était portée. Cette carte découverte à Padoue en 1847 par M. de Challaye, est maintenant au British Museum.

Mais c'est un peu plus tard que les Français formèrent des établissements. En 1594 sur le Maranhão, ils fondèrent São Luiz¹.

L'établissement des Français sur le Maranhão, celui des Hollandais et des Anglais sur la côte nord s'explique par les événements d'Europe. En 1580, les Espagnols, après la bataille d'Alcazar-Quivir, s'étaient emparés du Portugal, qui resta pendant plus d'un demi-siècle uni à l'Espagne. Du même coup les possessions américaines du Brésil avaient passé, au moins théoriquement, sous l'autorité de Madrid. Les ennemis de l'Espagne n'avaient pas de scrupules à se faire d'attaquer le Brésil.

Les Portugais demeurés au Brésil se défendirent courageusement. En 1615, ils forcèrent les Français

1. Qu'il me soit permis de rappeler ici l'établissement éphémère, mais si curieux, que firent les Français bien loin de là, dans le Brésil du Sud, et précisément dans la baie de Rio. En 1553, le chevalier de Villegaignon, sous le patronage de Henri II, arrivait à l'endroit où est aujourd'hui Rio de Janeiro, atteignait l'île de Sery-Gipe (sery-hy, l'eau des crabes, en tupi), construisait la forteresse de Coligny, et régnait là cinq années, pendant lesquelles il commençait la construction d'Henriville.

à évacuer Saint-Louis, sur le Maranhão. San Luiz va devenir pour longtemps la capitale des établissements portugais du nord brésilien. En 1616, Francisco Caldeira pénétra dans le Para et construisit sur la rive droite du fleuve le fort de Presepio, qui est l'origine de la ville de Belem. Les Hollandais avaient construit le fort de Gurupa et deux autres sur le Xingu. Francisco Caldeira chargea son lieutenant Teixeira de les chasser. Il chassa pareillement les Anglais qui s'étaient établis près du cap Norte et dans l'île de Santa Anna. En 1632, le delta amazonien était nettoyé. Enfin en 1640, le Portugal se débarrassa de son union avec l'Espagne et mit sur le trône la dynastie de Bragance. Les Hollandais furent complètement chassés de la côte nord en 1654.

Les exploits de Teixeira ne se bornèrent point à expulser les concurrents. Il entreprit en grand la raffe et le massacre des Indiens. Tandis que ceux-ci avaient été traités humainement par les Hollandais, les premiers colons portugais les considéraient à peu près comme des bêtes. L'expédition que Teixeira fit en 1622 sur le bas Tapajoz, accompagné d'un capucin, est demeurée célèbre. Cette politique d'extermination devait durer. En 1664, les Indiens de l'Uruba ayant détruit une mission, un lieutenant de Teixeira, nommé Favella, dépeupla les bords de cette rivière, détruisit 300 villages, tua 800 Indiens et emmena 400 captifs. Lisbonne approuvait cette politique. Un décret royal du 20 avril 1702, après des incursions des Indiens, ordonna de leur donner une chasse sans merci. Tous ceux qui résisteraient seraient tués ; tous ceux qui seraient pris seraient vendus comme esclaves. Le produit de la vente paierait l'exécution, et le surplus serait réparti entre officiers et soldats.

Quoique le pape Paul III en 1537 eût déclaré dans deux bulles que les Indiens étaient des hommes, les premiers colons portugais avaient évité les unions

régulières avec les Indiennes. C'est seulement le marquis de Pombal, qui, par un édit du 3 avril 1755, enleva aux mariages mixtes leur caractère d'infamie. Les Portugais, qui contracteraient ces mariages, garderaient dorénavant leur rang et leur noblesse. Le même Pombal abolit l'esclavage des Indiens en 1758.

Le 28 octobre 1637, Teixeira partit de Cameta, petite ville du Para. Il remonta tout l'Amazone, tout le Solimôes, tout le Napo et arriva à Quito le 20 octobre 1638. Il était à la tête d'une flottille considérable de 70 barques, portant 1.300 hommes, blancs et indigènes. Il avait confirmé la domination portugaise sur l'Amazone et le Solimôes. La borne limite des possessions brésiliennes avait été plantée par son lieutenant Favella sur le Napo, à 650 kilomètres au-dessus de l'embouchure.

Peu à peu, non seulement les rivages du grand fleuve, mais ceux de ses affluents, le Xingù, le Tapa-joz, le Nhamundà, le Madeira, reçurent leurs premiers habitants, qui étaient à la recherche de la vanille, du cacao, de la cannelle, des herbes aromatiques, et qui donnaient la chasse aux indigènes pour en faire des esclaves.

Après quelques décades, la cueillette acharnée des plantes finit par épuiser la flore ; d'autre part les indigènes, pleins de haine pour le Càryua faux et pervers, se retirèrent dans l'intérieur, en organisant une forte résistance. Une longue période stabilisée succéda à l'activité des premières années. Les ambitions désordonnées des explorateurs s'étaient apaisées. Ils s'étaient arrêtés dans les varzeas magnifiques de Marajo où ils avaient amené du bétail du Cap Vert, — et aussi dans les terres extraordinairement fertiles du Madeira.

Les villes, d'ailleurs si peu développées, que nous rencontrerons sur l'Amazone et sur ses affluents, se

sont formées autour des forts élevés par les Portugais. En 1669, Francisco da Motta Falcão construit le fort de San José sur le Rio Negro, un peu en amont de l'embouchure dans le Solimões : c'est l'origine de Manáos. En 1697, Manuel da Motta Signeira construit un fort à l'embouchure du Tapajoz : c'est l'origine de Santarem.

Cependant dans le Brésil du Sud, les habitants de São Paulo, pourchassant eux aussi les Indiens, avaient pénétré jusqu'aux régions du Goyaz et du Matto Grosso. En 1663, ils y découvrirent de l'or. Dès 1730, les mineurs commencèrent à se servir comme voie d'accès de deux affluents de l'Amazone, le Tocantins et le Madeira. D'autre part l'abolition de la traite arrêta la fuite des indigènes. Pour toutes ces raisons, l'Amazone a connu dans la seconde moitié du XVIII^e siècle un temps prospère. Dès 1750, on comptait sur le Haut-Amazone 46 villages en formation ; les esclaves indiens furent remplacés par des noirs importés d'Afrique. De là l'importance actuelle de l'élément nègre dans le Nord brésilien. — L'esclavage des noirs resta légal jusqu'en 1808.

Deux capitales s'établirent. L'une, Belem, dans la belle baie de Guajara, fut la capitale de la capitainerie de Para, érigée en 1652, mais subordonnée alors à la capitainerie générale de S. Luiz du Maranhão, et ne comprenant guère que les trois petites villes de Belem, Cameta et Gurupa. Les liens avec S. Luiz ne furent rompus qu'en 1772. L'autre, Manáos, sur le bord du Rio Negro, devint en 1791 la capitale de la capitainerie de S. Jose du Rio Negro, créée en 1757 par Pombal. Entre les deux, tout l'Amazone commença à se peupler. Currealinho, Monte Alegre, Alemquer, Obidos, Parintins, Itacoatira devinrent prospères : des troupeaux apparurent, et des fermes. Sur les terres alluviales extraordinairement fertiles, le cacao, cessant d'être sylvestre, commença d'être planté. De pe-

tites industries naquirent ; des vergers furent cultivés ; des petites fabriques de sucre et d'eau-de-vie se fondèrent.

De ses provinces d'outre-mer, le roi de Portugal avait fait dès le xvi^e siècle douze provinces, qu'il donna en récompense à douze de ses sujets (1532-1535). Le bassin de l'Amazone ne fut point compris dans cette distribution. Ce n'est que cent trente ans plus tard que le roi dom Alfonso, par une charte du 23 décembre 1665, nomma un noble de sa maison, Antonio de Souza de Macedo, commandant de l'île de Jean, c'est-à-dire de l'île que nous appelons aujourd'hui Marajo.

Ces domaines d'Amérique paraissaient si secondaires au gouvernement portugais qu'il prit une série de mesures pour les empêcher de supplanter sur le marché de Lisbonne les Indes portugaises. C'est ainsi qu'au milieu du xvii^e siècle, il fut interdit de cultiver au Brésil les épices qui poussaient dans les colonies d'Asie. Une décision du Conseil des Colonies du 20 avril 1642 ne permettait aux habitants du Brésil de cultiver le gingembre et l'indigo que sur les terres qui ne se prêtaient pas à la culture de la canne à sucre. Il fallut la découverte des mines d'or pour donner à la colonie une valeur nouvelle. Quand les premiers diamants furent trouvés en 1727, le Portugal chanta des *Te Deum*. Cependant encore à la fin du xviii^e siècle une charte royale prohibait l'élevage du mulet et un édit interdisait l'établissement de manufactures d'aucune sorte, à l'exception de celles où se fabriquait le coton le plus grossier. Le Brésil n'avait pas le droit de s'engager dans une entreprise de commerce, sauf pour les ports de la mère-patrie et par le moyen de bateaux naviguant en convoi, à une époque déterminée, sous l'escorte de bateaux de guerre. L'accès du pays était interdit aux étrangers. Un ministre d'Etat qui avait la réputation d'un homme

supérieur donna l'ordre d'arrêter Alexandre de Humboldt. La colonie était éloignée de tout contact avec la civilisation. Il y avait çà et là des écoles élémentaires ; les Jésuites, arrivés dès 1549, enseignaient la grammaire et le latin. Mais les gouverneurs voyaient l'instruction d'un œil soupçonneux. Gomez Freire d'Andrada ayant, en 1707, donné l'autorisation d'imprimer à Rio, Lisbonne révoqua cette permission. Une « Association philosophique » s'étant à la fin du siècle fondée à Rio, le vice-roi interdit les séances, arrêta et jugea les membres. — Ni les Anglais, ni les Espagnols n'avaient jamais montré une pareille sévérité. Ce n'est qu'en 1808, au moment où le Régent de Portugal dom João, s'établit au Brésil, qu'il y fut permis d'imprimer. En 1821, il n'y avait dans toute la colonie que trois journaux.

Une catastrophe d'une ampleur inattendue allait bouleverser l'histoire du Portugal. Le 27 octobre 1807, la France et l'Espagne signèrent le traité de Fontainebleau dont la pointe était tournée contre le Portugal, coupable d'avoir hésité entre la France et l'Angleterre, et Junot fut envoyé contre l'État récalcitrant. Le 25 novembre, les habitants de Lisbonne apprirent qu'il avait passé la nuit à Abrantès, à 22 lieues de la capitale. Dom João, régent depuis le 10 février 1794, — moins par peur que sur les conseils de Lord Strangford, qui représentait la Grande-Bretagne — décida d'abandonner la position, et avec dona Maria I, qui avait été folle quelque temps, toute la famille royale, la cour, les Fidalgos, les hauts fonctionnaires et les riches bourgeois, en tout 15.000 personnes, partit pour l'Amérique du Sud.

Ils débarquèrent solennellement à Rio de Janeiro le 8 mars 1808. Le Portugal était abandonné à l'étran-

ger et la liberté nationale se réfugiait au Brésil. Dès lors l'agriculture et l'industrie furent développées. Des encouragements furent donnés à ceux qui entreprirent la culture des épices. Des étrangers reçurent des terres et commencèrent à planter sur un sol qui se révéla aussi fertile que le sous-sol était riche. Les ports de Rio de Janeiro, de Bahia, de Pernambouc, de Maranhão, de Para, furent ouverts aux bateaux des nations amies. Les taxes à l'importation furent diminuées. Des centres de production apparurent. Une banque fut ouverte dans la capitale. Le commerce s'accrut. La colonie se transforma en quelques années.

A la chute de Napoléon, Rio de Janeiro illumina. Les ports du Brésil furent ouverts à toutes les nations, y compris la France. L'Europe à son tour, reconnut au Brésil le rang de royaume, le 16 décembre 1815. La cour continuait à y résider. La malheureuse reine-mère, dona Maria I, mourut à Rio le 16 mars 1816, et le régent lui succéda. Il fut solennellement couronné à Rio, le 6 février 1818, comme roi du Royaume-Uni de Portugal, Brésil et Algarves, sous le nom de dom João VI.

Cependant les idées libérales, semées par la Révolution, germaient. Pernambouc se souleva en 1817 et proclama la République. Para et Bahia suivirent. Qu'allait faire João VI ? Céder ou réprimer ? Il ne fit ni l'un ni l'autre. Le 26 avril 1821, il rentra à Lisbonne. Son fils aîné, dom Pedro da Alcantara, resta au Brésil comme régent.

A Lisbonne, les Cortès, décidés à réduire la révolte du Brésil, sommèrent dom Pedro de rentrer en Europe. Celui-ci se préparait à obéir. Mais le Brésil était en effervescence. Le Sénat de Rio de Janeiro déclarait aux Cortès que la nation brésilienne entendait être traitée en sœur et non en fille du Portugal, en souveraine et non en sujette. Devant cette attitude le régent

n'hésita plus. Il prit le parti du Brésil et, le 9 février 1822, il annonça solennellement qu'il restait. Le 7 septembre, il proclama l'indépendance du Brésil. Déclaré empereur constitutionnel et défenseur perpétuel du Brésil, il fut couronné le 20 décembre 1822.

Le pays était terriblement agité. Les provinces, Para, Maranhão, Ceara, Piauhy, Rio Grande do Norte, Parahyba, Pernambuco, Bahia, Rio Grande do Sul et la rive orientale de la Plata enlevée aux Espagnols, étaient en pleine lutte et refusaient, pour la plus grande part, de reconnaître le nouvel état de choses. Rio de Janeiro même était divisé. Dans les provinces du Nord, le mouvement était séparatiste, et tendait à fonder une Confédération de l'Équateur. Il fallut deux ans pour établir l'autorité de dom Pedro I^{er}. Enfin en 1825, l'indépendance du Brésil fut reconnue par toutes les grandes puissances, et acceptée, grâce à l'Angleterre, par le Portugal lui-même. Seulement les provinces platéennes ne purent être conservées, et après une guerre avec l'Argentine, le Brésil fut contraint de les laisser se constituer en une République indépendante : c'est l'Uruguay.

Les régions de l'Amazone, après la révolte séparatiste de 1824, semblaient pacifiées. En réalité la révolution couvait, et la guerre civile éclata en 1835. Elle fut épouvantable. Après des débuts politiques, elle prit le caractère d'une révolte indigène contre les blancs. C'est ce qu'on appelle la Révolte de la Cabanagem. Les cabanos assassinèrent le Président de la Province de Para, dévastèrent le pays, incendièrent les propriétés, supplicièrent les blancs avec une atroce cruauté. La répression, menée par le général Andrea, ne fut pas moins féroce. Ce n'est qu'en janvier 1840 que les dernières bandes de cabanos furent dispersées près de Manès.

Dom Pedro I^{er} abdiqua en faveur de son fils dom Pedro II ; une révolution pacifique détrôna celui-ci

le 15 novembre 1889, et le Brésil adopta sans effusion de sang, la forme d'une République fédérale. — Sur l'Amazone, après la proclamation de l'indépendance, les deux capitaineries du Para et du Rio Negro avaient été fondues en 1823 en une seule province, celle de Para. En 1850, de nouveau la région du Rio Negro avait été séparée du Para et était devenue, sous le nom d'Amazones, une province indépendante. En 1889 les deux provinces entrèrent dans la Confédération comme deux États autonomes, l'État du Para sur le cours inférieur du fleuve, l'État des Amazones sur le haut cours.

A la veille de l'Indépendance, en 1820, la population du Brésil était de 3.797.900 habitants, dont 1.043.000 blancs et 1.728.000 esclaves d'origine africaine, le million qui restait étant formé d'Indiens, de métis et d'esclaves affranchis. Il est évident qu'il ne faut pas prendre ces chiffres trop à la lettre. Malte-Brun donne pour 1830 5.340.000 habitants, dont 1.347.000 Portugais.

La culture du sol donnait de bons résultats. En 1820, 15 millions de livres de café, 100.000 caisses de sucre, 150.000 balles de coton avaient été exportées de Rio de Janeiro. Le port avait été visité par 3.400 navires de toutes nationalités.

Au contraire, les finances étaient en mauvais état ; au départ de João VI en 1821, la Banque fit une faillite partielle, et fut obligée de diminuer la valeur de ses billets. La dette nationale était considérable. Les fonctionnaires ne pouvaient obtenir leur salaire et l'armée n'était pas payée depuis deux ans. Le budget des dépenses était de 14 millions de cruzados, les recettes n'étant que de 7 millions.

A la fin du XIX^e siècle, le nombre des habitants avait

passé à 16 millions d'âmes. En 1898, les recettes de l'Union Fédérale étaient estimées 342.653 contos (le milreis valait alors 83 centimes et le conto vaut 500.000 reis.). En 1895, les deux ports de Rio de Janeiro et de Santos avaient exporté 6.300.000 sacs de café, soit 378.000.000 kilogrammes. La valeur du café exporté de Santos seulement était de 294.295 contos.

Dans l'immense étendue du Brésil nous allons visiter les deux États du Nord, après avoir touché à un État du Nord-Est.

Le Brésil est en effet divisé en vingt États autonomes, ayant chacun un président (il porte le titre de gouverneur) élu au suffrage universel, et une ou deux assemblées législatives. Si l'État n'a qu'une assemblée, elle s'appelle Congrès. S'il en a deux, l'une s'appelle Sénat et l'autre Parlement. — Chaque État a sa constitution : celle de l'État des Amazones a été votée le 17 août 1895. — La Constitution fédérale a été votée le 24 février 1891.

Les deux États de Para et des Amazones, ceux que nous allons parcourir, couvrent ensemble 3.046.732 kilomètres carrés. C'est six fois la France.

Une question se pose. Ces deux régions, du Para et de l'Amazone, placées sous l'Équateur, sont d'une fertilité quasi monstrueuse. Leur colonisation a commencé depuis plus de trois siècles. Pourquoi sont-ils aujourd'hui si en retard sur le reste du Brésil ?

Pourquoi le progrès a-t-il été si lent ? — Dans un livre paru en 1937. *A margem do Amazonas*, Aurelio Pinheiro donne deux raisons : les crues du fleuve, les cheios, qui jettent périodiquement le trouble dans les entreprises, et d'autre part l'indifférence des pouvoirs publics. Au temps du boom du caoutchouc,

toute la population agricole partit à la recherche des seringueiras. Arriva l'effondrement. Les habitants dégrisés revinrent à leurs petits travaux et à leurs humbles profits de bouviers, d'agriculteurs et de pêcheurs. Le destin de l'Amazonie, continue Pinheiro, « a continué avec sécurité et sérénité entre les campos de bétail, les champs de manioc, de mil et de haricots, dans les plantations de cacao des varzeas et de la terre ferme, dans les cultures de guarana de Manès, dans les cultures de tabac de Santarem et d'Itacoatiara, dans les ports du bois, dans les châtaigneraies du Trombetas et du Madeira, dans les grands centres de bétail de Monte Alegre, du Nhamundà, du Autaz, dans les « copahibaes » (régions de copahus) partout répandues, dans les lacs pleins de poissons, dans les varzeas pleines de fruits ».

En somme le chapitre de Pinheiro donne de l'Amazonie actuel le tableau d'un pays de petite culture, de petite exploitation, de petit développement. Il faudrait d'énormes capitaux et un énorme effort pour qu'il en fût autrement. Peut-être le Paradis terrestre n'était-il pas une entreprise rentable. C'est l'unique considération par laquelle les économistes peuvent se consoler du péché originel.

CHAPITRE IV

CEARA ET LE NORD-EST BRÉSILIEN

Tandis que nous rêvons de l'Amazone, le bateau a pris une autre route, beaucoup plus à l'Est, sur Ceara. Dans cette multitude de pays divers qui forment le Brésil, celui où nous allons aborder est une région originale, très différente de l'Amazone, une sorte d'épaule enfoncée dans l'Atlantique et que nous appellerons le Nord-Est brésilien.

De la plaine basse de l'Amazone inférieur, le terrain s'élève lentement vers l'Est jusqu'à un plateau de moyenne hauteur. Ce plateau, pays relativement sec, est différencié des régions voisines par un contraste bien net. Le climat change et avec lui le manteau végétal. La pauvreté des pluies, jointe à la haute température, fait du Nord-Est brésilien une forêt sèche, qui passe par endroits à la steppe buissonneuse : région assez avare, mais largement ouverte et facile aux communications, et où la végétation n'est plus un barrage. Le pays s'incline en pente douce vers l'Océan, qu'il atteint par un rivage plat.

La position de cette corne Nord-Est de l'Amérique du Sud lui confère un avantage qui s'est marqué dès les premiers temps coloniaux. Une base s'est établie

là. Malheureusement, cette position en apparence si favorable ne tient pas ses promesses. L'intérieur sur lequel la région débouche, et avec lequel elle se fond progressivement, est un pays peu favorisé, où la civilisation indigène elle-même s'est médiocrement développée. Le Nord-Est brésilien n'avait donc rien à attendre de l'intérieur. Il n'avait guère plus à attendre de lui-même : la région, qui malgré sa basse latitude, n'a rien de l'exubérance tropicale, et les colons n'auraient pu subsister que par un dur travail, qui n'était ni de leur goût, ni en leur pouvoir.

La structure des pays explique ce changement. Tout le Brésil repose sur un vieux socle cristallin. Mais dans l'Amazonie ce socle est enfoui sous un épais manteau de sédiments. Dans le Nord-Est brésilien, le même socle a été relevé à la fin de l'ère tertiaire à une hauteur d'ailleurs variable, ici 400 à 600 mètres, là 1.000 à 1.200. Ce soulèvement a eu pour effet d'enlever, sur une bande large de 600 kilomètres, le manteau sédimentaire. Presque partout le sous-sol cristallin est à nu. C'est lui qui forme la surface actuelle. Surface monotone, usée et aplanie par l'érosion, surface résiduelle, comme disent les géologues.

Ainsi le Nord-Est brésilien n'est ni une dépression comme l'Amazonie, ni une région de haut relief comme le Brésil moyen. Aussi a-t-il un climat propre. C'est une région d'une sécheresse remarquable, avec des oasis pluvieuses sur les serras en relief et sur la partie du rivage en façade vers l'est. Quant à la côte tournée vers le nord-est, et qui est celle où nous allons aborder, elle ne reçoit un mètre d'eau qu'en un point, et précisément à l'ouest de Fortaleza, où nous allons.

Le climat de la côte est pénible à l'Européen. La chaleur, qui est forte, est égale toute l'année, et la différence du mois le plus chaud au mois le moins chaud, ce qu'on nomme l'amplitude, est très faible.

Pernambouc, sur la côte exposée à l'Est, a une moyenne annuelle de 24° , plus faible que celle de l'Amazonie, avec $2^{\circ} 6$ seulement d'écart entre le mois le plus chaud, décembre, avec $25^{\circ} 2$, et le mois le plus frais, juillet, avec $22^{\circ} 6$.

Le climat de l'intérieur est, dans les basses vallées, le même que celui de la côte. Mais à une certaine altitude, il devient plus sec et plus chaud encore. A Quixeramobim, par $5^{\circ} 16'$ de lat. S., dans l'hinterland de l'État de Ceara, la chute annuelle des pluies n'est plus que de 657 millimètres, répartis sur quatre-vingts jours. En revanche la température est pour l'année de $27^{\circ} 5$. La différence entre la moyenne du mois le plus chaud, qui est décembre avec $28^{\circ} 6$ et du mois le plus frais, qui est juin avec $26^{\circ} 3$, n'est encore que $2^{\circ} 3$.

En dehors des sécheresses ramenées par le cours de l'année, il arrive des sécheresses extraordinaires qui sont de véritables fléaux. Depuis le début du siècle on en connaît en 1902-3, en 1906-7, en 1914-5, en 1928-9. Dans la saison 1914-5, des régions qui reçoivent normalement 1 mètre à 1 mètre 20 de pluie, ont reçu 600 et même sur de grands espaces 400 mm. L'effet est une récolte désastreuse, et un rétrécissement des zones d'élevage.

Ces conditions climatiques déterminent à leur tour le manteau végétal. Dans le Maranhão et dans le nord-ouest de l'État de Piahy, la forêt pluvieuse règne encore et, dans le Sud de l'État de Bahia, elle recommence. Mais dans tout l'intervalle, la forêt toujours verte se limite à l'ourlet côtier, et à quelques vallées où elle pénètre, alimentée par les eaux de fond.

Dans l'intérieur, au contraire, les conditions sont peu favorables à la forêt dense. Elle n'existe que par îlots, dans une dépression fluviale ou sur un point particulièrement pluvieux. Mais la forme ordinaire de la végétation est une forêt basse et claire, adaptée tant

aux sécheresses périodiques qu'aux sécheresses exceptionnelles, et que les Indiens appellent la Catinga.

Elle a encore de grands arbres et un sous-bois épais. Mais elle diffère de la forêt vierge en ceci qu'elle perd annuellement ses feuilles par sécheresse. Quelquefois, dans les sécheresses persistantes, elle ne reverdit pas pendant plusieurs années et reste comme morte. L'écorce des arbres pâlit : c'est ce qu'on appelle la forêt blanche. Ces arbres, pyramides ou parasols, sont des Euphorbiacées, auxquelles on doit le caoutchouc, ou des Mimosées parmi lesquelles des acacias, végétaux xérophiles adaptés à la sécheresse, à feuillage restreint et à épines. Tantôt la catinga a des lianes. Tantôt des places vides y font l'effet d'une fourrure pelée. Alors règnent les cactées candélabres, les palmiers bas, les bombacées au tronc élargi en futaille, comme le barriguda (*Pourettia tuberculata*). Ailleurs ce sont les rosettes basses et piquantes des Broméliacées qui hérissent la roche nue¹. Le sol se montre par plaques. Le vent qui le désagrège élève souvent, avec la poussière et le sable, de vrais paysages de dunes. — Là où existent des eaux de fond, comme dans les vallées des fleuves, il se forme des forêts claires de palmiers Carnauba, (*Copernicia cerifera*).

Les vrais animaux de la forêt ont disparu. Il est resté, parmi les mammifères et les oiseaux ceux qui vivent dans un paysage éclairci, de grands voiliers comme le seriema, ou de petits chevreuils rapides, qu'ont suivis les grands carnassiers, le jaguar et l'once. On trouve aussi des bêtes puantes, des fourmiliers,

1. Les Broméliacées, 45 genres avec environ 1.000 espèces, toutes américaines et vivant la plupart dans les forêts tropicales sur les arbres ou sur les rochers, rarement sur la terre, sont des plantes dont la tige, souvent très courte, porte une rosette de feuilles engainantes, à limbe étroit et long, souvent bordé de dents épineuses et couvert d'écailles grises ou blanches.

des loups à crinière. Enfin le pays est habité par les animaux qui aiment la chaleur comme les serpents, et parmi eux les serpents à sonnettes. A l'ordinaire toute cette faune se cache et les voyageurs peuvent croire le pays pauvre en animaux.

Cette nature avare, dure et sèche, a maintenu les Indiens à un niveau de civilisation presque aussi bas que celui de l'Amazonie. Ceci est aussi vrai des Tupi, qui habitent la côte, que des Gês de l'intérieur. Ils apparurent aux Européens comme de pauvres nomades chasseurs et pêcheurs qui ne savaient ni cultiver le manioc, ni tisser d'étoffes. Les femmes faisaient des provisions de produits végétaux ou allaient chercher des grenouilles, des serpents, des lézards, des larves de toutes sortes, pendant que les hommes chassaient le tapir, le chevreuil ou le pécari, armés d'un arc. Ces nomades avaient pourtant un toit. L'espace couvert par ce toit était fermé de parois sauf sur un petit côté, lequel s'ouvrait sur une place ronde où ces habitations primitives étaient rassemblées.

Cette civilisation a disparu, et tandis que les Indiens se maintenaient purs dans l'Amazonie, il s'est formé dans le Nord-Est brésilien, une race de métis, où le fond indien se reconnaît encore. Ils sont chrétiens, en adorant au fond les dieux de la race.

Les Brésiliens appellent Sertao le pays de l'intérieur. L'agriculture, qui n'y dispose que d'une place restreinte, n'est pratiquée que sous la forme d'oasis cultivées, où poussent le maïs, les céréales, le manioc, des fèves, du tabac, et dans les dépressions humides du riz pour la consommation quotidienne. Il existe aussi de petites plantations de café et de canne à sucre. Enfin le coton est une source importante de revenus. Plus important encore est le caoutchouc. Il est fourni ici par d'autres plantes que celles de la forêt amazonienne, et en particulier par de grands arbres, les Manihot, dont il existe plusieurs espèces, et qui four-

nissent un caoutchouc nommé Maniçoba. Un autre végétal, *Hancornia speciosa*, fournit un autre caoutchouc, nommé Mangabeira¹.

Toutefois le chercheur de caoutchouc n'est pas le principal habitant du Sertao. Ce rôle est réservé au Vaqueiro, qui utilise le pays comme une région d'élevage naturel pour ses bœufs. Vêtu de cuir, coiffé d'un chapeau de cuir, armé d'une lance à pointe de fer, il mène à cheval, à demi sauvage lui-même, ses sauvages troupeaux. La grande affaire de l'élevage est la lutte contre la sécheresse. Longtemps, quand les dernières gouttes d'eau étaient épuisées, il n'y eut d'autre ressource que d'en trouver en creusant la terre ; ou encore le bétail se désaltérait en mâchant des plantes riches en réserves d'eau, le mandacurus, le chiquechique. Cet état de choses a amené une double émigration, d'abord vers le moyen Brésil, puis, au moment du rush du caoutchouc, vers l'Amazonie. Actuellement, la lutte contre la sécheresse a été entreprise par le gouvernement. Elle est conduite par la *Inpestoria federal de obras contra as seccas*. Le procédé est de construire des barrages, qui font des réservoirs.

Ces travaux ont eu un autre effet : c'est d'ouvrir dans le Nord-Est brésilien des routes. La route amène avec elle la civilisation et produit les centres de peuplement. Le long de ces routes, il s'est construit des files d'habitations d'un aspect monotone. Ou bien c'est autour de vieux centres, souvent d'une mission de Franciscains ou de Jésuites, que s'est faite une agglomération, dont les maisons encadrent une place carrée, ce schéma étant répété à l'infini. En même temps que ces groupements collectifs, subsiste sur tout le pays

1. Le Manihot est une euphorbiacée, vaste famille tropicale qui comprend 210 genres et 3.500 espèces, dont les tiges et les feuilles sont souvent traversées de tubes laticifères.

L'*Hancornia* est une apocynée, famille tropicale dont la tige, les racines et les feuilles produisent un latex.

le domaine isolé, la fazenda, avec ses grands élevages où la vie patriarcale s'est conservée.

Les villes sont très peu nombreuses dans l'intérieur du Sertao, tandis qu'elles se sont groupées à l'extérieur, les principales étant à l'ordinaire les capitales des États. Il y a une exception dans l'État de Piauhy, où la capitale, Therezina, qui a 60.000 habitants, se trouve dans l'intérieur. Mais à l'ordinaire, nous retrouvons le même type de grande ville maritime depuis la capitale du Maranhão, São Luis, jusqu'à Bahia. — Tel est ce Fortaleza, capitale de l'État de Ceara, ville de 80.000 habitants blancs, où nous allons aborder demain.

Le 27 août est une journée de beau temps, de mer bleu-lessive, d'attente. Nous passons l'Équateur à six heures du matin. Mais nous sommes allés trop vite. Nous sommes maintenant proches de Fortaleza et, pour y arriver demain matin, il faut ralentir les machines.

C'est ici que va se séparer de nous la première équipe de nos compagnons. C'est une étrange assemblée que celle des passagers sur ce bateau, et ce pont est un bon poste pour connaître quelques destins humains. Laissons de côté les touristes, qui sont une vingtaine. Parmi les autres, il n'y a personne à bord qui soit plus sympathique que Madame et Mademoiselle de Habich. Mais quels mélanges l'histoire a dû combiner ! Un gentilhomme polonais né vers 1830 (on vient de célébrer son centenaire) fait ses études à Paris, où il est élève de l'École Polytechnique. Il retourne en Pologne. Après la révolution de 1863 il doit s'enfuir et il revient chez nous. Là-dessus le gouvernement de Lima demanda à Paris quelqu'un qui pût fonder une école d'ingénieurs. M. de Habich

partit. Le voilà fixé dans la capitale du Pérou, où on a récemment inauguré sa statue. Il épouse une Péruvienne, et son fils, le Habich actuel, homme considérable au Pérou, est gouverneur de la province d'Iquitos, sur le haut Amazone. Sa femme et sa fille vont l'y rejoindre. Sa femme est elle-même la fille d'un Suisse et d'une Péruvienne. Elle passe une partie de l'année à Lugano, dans une maison qui appartient à sa famille depuis quatre cents ans. Ce mécanisme des mariages est significatif. A chaque génération, le mari est un étranger qui épouse une Péruvienne. C'est l'antique exogamie du clan. Les deux femmes ont d'ailleurs l'une et l'autre, malgré le mélange des sangs, le type purement péruvien. Madame de Habich a les orbites creusées, les yeux pathétiquement noirs et le teint sombre. Mademoiselle de Habich, brune comme sa mère, mais avec un teint éclairé par-dessous, a des cheveux étroitement frisés, un sourire gracieux et un regard liquide. A dix-sept ans, elle a déjà sept fois traversé l'Atlantique. Elles quitteront le bateau anglais à Belem et par un bateau brésilien remonteront le fleuve jusqu'à Iquitos, où M. de Habich les attendra.

Ils resteront à Iquitos jusqu'en décembre, où ils prendront l'avion pour Lima. Pendant ce temps, leur maison de Lima n'est pas entièrement fermée. Ils ont en effet un fils, âgé de vingt-sept ans, qui termine son droit, et qui habite cette maison, où il est servi par une vieille négresse. Ses parents lui donnent le gîte et le couvert, mais il doit gagner son argent de poche. Il travaille au ministère des Affaires étrangères.

Entre les Américains du Sud que le bateau rapatrie, il faut encore compter Madame et Mademoiselle Migotti. Leur nom italien évoque cette immigration qui a créé dans l'Amérique du Sud de véritables populations de gringos. Mais Madame Migotti est argentine pure ou, comme on dit, criolla. M. Migotti dirige à

Belem beaucoup d'entreprises qui sont des services publics, les tramways, le gaz, l'électricité.

M. Fechter, qui voyage avec sa femme et sa fille, est un Allemand qui habite le Brésil depuis trente-cinq ans. Il est à Belem l'associé d'une très grosse entreprise de caoutchouc et de bois. A voir cet homme de haute taille, de bonnes manières, les yeux bleus, la figure réfléchie, réservé et courtois, instruit de tout, on comprend mieux le destin que les Allemands ont vécu depuis vingt-cinq ans. Avant la guerre, la hausse du caoutchouc a amené une fortune inouïe. Puis la baisse est venue. Le Brésil étant entré dans la guerre, les biens allemands ont été séquestrés. Enfin, malgré la grande crise de 1930, malgré les difficultés monétaires, on a le sentiment que la prospérité se refait.

Dans ce Brésil du Nord, les Anglais jouent un rôle considérable. Leurs bateaux sont les seuls qui relient l'Amazonie à l'Europe. Leurs banques sont les seules de la région. Le bateau ramène Madame Gillen, dont le mari dirige à Manáos la banque de Londres et d'Amérique du Sud. Elle ramène avec elle son fils, qui a sept ans. Et M. Gillen vient par l'avion, de Manáos à Fortaleza, retrouver sa femme et son enfant. C'est une promenade de près de 2.000 kilomètres. Mais l'avion est ici d'un emploi naturel, commode et fréquent. Le réseau est fait de deux lignes en croix, l'une nord-sud, qui va de Buenos-Aires à Miami ; l'autre est-ouest, qui sera complètement aménagée dans quelques mois, et qui mènera en deux jours de l'Atlantique au Pacifique, de Belem à Lima.

Nous avons encore à bord un petit ménage marié depuis sept ans, qui ne se quitte pas, un couple d'inséparables, d'une tendresse et d'une amitié touchantes. Il est blond, avec des yeux bleus plus germaniques qu'anglais. Elle est brune avec un petit profil à peine retroussé, des cheveux courts en boucles, un corps extraordinairement mince. En les voyant passer, si

innocents et si touchants, on pense à la première nouvelle de *Grandeur et Servitude militaire*, le Cachet rouge. Ils en sont comme l'illustration. Comme on jouait à marquer, les yeux bandés, un but sur le pont, le mari, après un pas devant lui, entraîné par une force invincible, est allé droit sur le point de la rambarde où s'accoudait sa femme. Ils descendront à Belem et le mari naviguera le plus souvent entre Para et Manáos, pour une compagnie de câbles dont il est ingénieur.

Un jeune Anglais, employé à Manáos dans la banque de Gillen, revient de congé. C'est un Sieyès, gai et vigoureux. Deux autres garçons musclés sont deux officiers de la marine de guerre. Ils vont rejoindre leur bateau, l'*Apollo*, un croiseur tout neuf que l'Angleterre a cru utile de montrer dans ces ports du Brésil septentrional et dans l'Amazone même qu'il remontera jusqu'à Manáos. Nous le rencontrerons dans quatre jours.

Je ne voudrais pas quitter la tribu britannique du bord sans donner un souvenir à Miss Marlowe. On ne saurait porter sous l'Équateur une image plus parfaite d'une jeune anglaise romantique. Elle va à Manáos, accompagnée par sa mère, pour s'y marier avec un jeune homme, co-directeur du port, qu'elle a connu dans une autre croisière. On pense en la voyant à une descendante authentique des filles de la mer. Une race terrienne ne connaît pas ces visages. Le sien a cette sorte de beauté qu'on définit en l'appelant idéale. Ses yeux gris semblent écouter sa rêverie.

Et voici maintenant la troupe de ceux qui ont passé la mer pour chercher fortune. Un jeune Suisse avec sa femme et sa belle-mère. De tous les passagers, c'est celui dont le destin est le plus singulier. Parti de Zurich et ayant travaillé dans une usine de Courbevoie, il va bien plus loin que Manáos, aux confins du Brésil et du Pérou, installer l'électricité dans un domaine de 250.000 hectares, qu'une société vient

d'acheter. Il a retrouvé à bord un autre Suisse nommé Maurer, qu'il avait connu à Courbevoie, et qui se dirige sur le Maranhão, mais sous la direction d'un Français, Obermayer. Ce trio, Obermayer, avec ses yeux à la Curel, son collier de barbe noire et l'étau de sa forte nuque, Maurer et une secrétaire, Mademoiselle Duval, s'en va monter une fabrique de coton à São Luis, la ville jadis fondée par les Français.

Trois étudiants d'Oxford, curieux de voir le monde, se sont engagés au pair dans l'équipage. L'un d'eux qui a vingt-deux ans, et qui fait sa médecine, est médecin auxiliaire. Un autre, qui est ingénieur, sert aux machines. Il a des yeux étonnés sous de gros sourcils, la bouche ouverte, l'air surpris, et la passion de dégorger sa pensée dans un français qui lui vient au compte-gouttes. Le troisième, qui se destine à la diplomatie, ne sait rien faire de particulier. On l'a mis dans l'équipage. On le voit le matin, en tricot sale, porter un seau ou frotter. Il finira peut-être ambassadeur. Pour le moment, c'est un gentil garçon à figure ronde.

Voici quelques autres employés de grandes sociétés industrielles ou commerciales. L'aimable et intelligent représentant de la Booth Line à Belem, M. Purcell, est Brésilien avec du sang irlandais. Son frère représente la même compagnie à Fortaleza. Des hommes jeunes, vivants, sympathiques, sont partis de la vieille Europe pour gagner leur vie au loin. La figure moderne du conquistador est celle d'un modeste employé d'une compagnie. Mais on comprend l'irritation des Brésiliens, à mesure qu'ils prennent conscience d'eux-mêmes, de voir toutes ces sociétés étrangères implantées sur leur sol. Dans ce Brésil du Nord du moins, presque tout est anglais.

28 août. — Au réveil, une langue de sable blanc s'étend à tribord. Plus loin, des maisons roses sont comme des fleurs dans la verdure. Cette impression

charmante perd sensiblement de sa beauté quand on approche. Il reste un long rivage de sable bordé de maisons. C'est Fortaleza. Ce n'est point un port, à peine un mouillage : une rade foraine, avec une grosse mer, teinte en vert par le sable qu'elle brasse. On a l'impression d'une grande plage plate où seuls de grands travaux, que le commerce actuel ne justifie pas, pourraient faire un port. Pour le moment, ni outillage, ni quais. Une jetée, battue furieusement, abrite un port qui n'est malheureusement praticable qu'à marée haute, et qui découvre de toutes parts à marée basse. Le bateau jette l'ancre loin du rivage et commence à décharger dans des radeaux du jute de l'Inde qui sera manufacturé ici et employé à faire des sacs, dont le Brésil a besoin pour le café, le coton, le maïs.

Notre débarquement, par le voilier de la compagnie, bien que le jour soit relativement calme, est assez difficile, tant la houle est forte. Elle est réglée, autant que j'ai pu voir, par l'échange alterné qui se fait naturellement entre une côte chaude et la mer. Nous sommes sortis du bateau à neuf heures du matin avec une brise de mer, et revenus à six heures du soir avec une brise de terre assez fraîche et une mer très creuse. Vers neuf heures du soir, elle était de nouveau calme.

La ville est composée de maisons sans étage, en terre, peintes le plus souvent en rose. Les maisons riches sont en ciment. N'y cherchez pas la structure espagnole qui groupe les bâtiments autour d'un patio. Le type qu'elles affectent est celui qu'on appelle ici du bungalow ; en fait, c'est celui d'une villa, sans beaucoup de caractère. Les pauvres logent dans d'in vraisemblables cahutes dignes de la zone la plus misérable, moitié tôle, moitié feuilles de palmiers. Le problème du mobilier est fort simple. On couche dans un hamac de coton tressé, qu'on emporte sur son épaule. La ville n'a guère de monuments. Elle est, je crois, assez ancienne ; mais la sécheresse a chassé

les habitants qui ont été les fondateurs de Belem et de Manáos. La cathédrale est une église blanche à deux tours achevées en flèche, et ce faux gothique marque le XIX^e siècle. Au fond, la Fortaleza moderne ne date que de trente ans.

La ville s'élève sur le sable et la question de l'eau est un problème qui n'a été résolu que récemment par des adductions. Les maisons basses, espacées, s'étendent interminablement. Enfin, après les dernières mesures nous atteignons la campagne. Nous allons rouler sur une trentaine de kilomètres pour atteindre une chaîne de bosses en granit, qu'on aperçoit au loin. Déjà la flore présente des aspects nouveaux. On aperçoit des hibiscus, les uns rouges, les autres jaunes. Il y a des bougainvillées, non seulement violettes comme dans notre Midi, mais d'un rouge éclatant. Les frangipaniers s'illuminent de grosses fleurs blanches. Sur la place d'un village les ficus Benjamin sont taillés comme nous taillons les ifs et les orangers. Sur le bord de la route, des flamboyants élèvent leur feuillage grêle et la mince architecture de leurs troncs blancs. Parfois, nous dépassons un champ de petits arbustes échevelés, qui sont des cotonniers. Nous apercevons une plantation de ces palmiers carnauba, qui donnent une cire, de sorte qu'avec le bois, la feuille et la fibre, ils fournissent tout ce qu'il faut pour construire une maison. Ce sont de grands arbres droits avec un bouquet de feuilles retombantes.

Un enterrement d'enfant passe sur la route, suivi par des enfants seulement, qui tiennent tous un bouquet à la main. — Un homme conduit un âne qui portait un chargement de viande. Pour une raison quelconque, la viande est déposée sur la route, dans la poussière.

Nous traversons une petite agglomération où nous longeons un groupe de maisons sans étage, couvertes de toits de tuiles très plats, qui débordent sur les

vérandas à arcades. Enfin, nous arrivons dans la montagne, à Pirapora, qui est une auberge avec une jolie salle à arcades, à 600 mètres, sous de hauts manguiers. Une rigole autour des murs fait courir l'eau qui descend d'une petite chute. Nous remontons cette rigole entre de gros blocs de granit, gris sur le vert lumineux des bananiers. Ceux-ci subdivisent de parois claires le dôme énorme des manguiers et nous avançons dans le demi-jour d'une chambre d'émeraude. Ces bananiers ont encore leurs fleurs qui sont de grosses figues coniques, suspendues à une espèce de chaînette ; leur cône est formé de pétales violets, fermés les uns sur les autres, résistants comme de l'étoffe. Des lianes pendent vers l'eau comme des ficelles. Un arbre à pain découpe ses larges feuilles sombres sur la verdure transparente.

L'hôtel est composé de bâtiments les uns à côté des autres, sur les inégalités de la colline : celui où l'on mange (et où l'on joue à la roulette) ne diffère pas beaucoup des hôtels de nos petites plages. La grande salle du moins est claire, aérée, traversée par les souffles de l'air. Le repas est tout brésilien ; une assiette de farine de manioc est placée à côté du couvert. Un poulet succulent trempe dans le bouillon. Tout nous est surprise. Quelqu'un rapporte à grand peine de la montagne un fruit gigantesque et immangeable, le jaca. — De l'autre côté de la route, le bâtiment où l'on dort, avec ses toits bas et ses portes ouvertes, a un air d'écurie et de communs. On voit dans l'ombre les hamacs suspendus ; après le déjeuner on aperçoit avec un peu de gêne tous les convives gisants dans ces hamacs, les yeux clos et la bouche ouverte, absents du monde sensible, noyés dans une intimité de plein air.

Au retour, nous prenons le thé dans la maison de la Compagnie, chez le frère de M. Purcell. La maison a été construite dans le modern-style 1900, avec un

buste de femme sur le mur de façade, et des fenêtres rouges encadrées de rinceaux. Les chambres ouvrent les unes sur les autres à la manière de l'Orient. Un hall donne sur un jardin enchanté. Des passiflores s'accrochent à un treillage et de petites orchidées ouvrent sous le doigt des gueules lie de vin.

Nous restons un jour encore au mouillage devant Fortaleza. Nous débarquons deux machines à égrener le coton, dont une énorme chaudière, destinée à S. Luis, sans doute à la cotonnerie d'Obermayer. Nous embarquons de petites balles carrées, qui sont des graines de coton. La mer est forte et le ciel clair. Comme cette mer est trop mauvaise pour des petites barques, ou pour toute autre raison, les gens du pays se servent pour pêcher de ces radeaux, de ces jangadas, à qui Jules Verne a fait une popularité. Ce sont des assemblages de planches légères, faites de bois de l'Amazone, avec un mât et une voile. Le soir, on les tire sur le sable, sans même carguer la voile, et le matin la plage semble piquée de papillons blancs.

Les femmes du Ceara s'enorgueillissent d'une fécondité invraisemblable. Elles disent avec tristesse : Je n'ai que dix enfants. Elles disent avec fierté : J'en ai dix-huit. En face de cette abondance de peuplement, considérez la pauvreté relative du pays. Nous en avons vu le climat défavorable, les sécheresses. D'autre part le Ceara semble sans grand avenir. La rade de Fortaleza est vraiment trop mauvaise. Derrière la bande de sable, qui du côté de l'Ouest s'accumule en dunes énormes, s'étendent, il est vrai, les champs de coton. Des caravanes de petits ânes amènent le coton à Fortaleza ; nous avons croisé ces bourriquets. Cette culture semble au stade de la toute petite industrie.

Le 30 août, nous quittons Fortaleza et le Nord-Est brésilien pour mettre le cap à l'Ouest et atteindre enfin l'Amazone.

CHAPITRE V

BELEM

Encore une journée en mer, pour revenir de la latitude du Ceara à celle du Para.

Le 1^{er} septembre, dès le matin, la mer a pris un ton de jade, et nous apercevons à bâbord une bande de sable, qui tantôt s'approche et tantôt s'éloigne. Le pilote monte à bord. L'endroit s'appelle Barra de Salinas. Mais l'embouchure où nous allons nous engager n'est pas celle de l'Amazone, qui est impraticable. C'est celle du Para, que nous allons d'abord remonter. De là, par d'étroits chenaux nous gagnons l'Amazone.

L'énorme masse d'eau du Para atteint la mer par une barre, que nous passons à midi. C'est-à-dire que nous voyons arriver de terre un reflux vert jaune, coupé de petites crêtes d'écume et dont la fin est nette comme un mur. Cependant sur bâbord une ligne de verdure se précise, s'approche, quelquefois redoublée par une île, tache plus sombre parce qu'elle est plus voisine. Sur tribord, on aperçoit, bas et lointain, un rivage vert qui est la grande île de Marajo. Entre ces deux rivages, la rivière a 36 milles de large, c'est-à-dire près de 70 kilomètres.

Cependant les heures de l'après-midi ont passé. Quelle sera dans le vide du ciel la fantasmagorie qui se jouera aujourd'hui ? Nous faisons cap au sud. Le ciel commence à s'illuminer à l'ouest. Un nuage rose s'éclaire, sans qu'on sache pourquoi, entre des nuages gris-bleu qui restent sombres. Cette illumination gagne l'arrière, c'est-à-dire le nord. Il y a un autre foyer, plus petit, à tribord. Puis, l'incendie en gagnant embrase tout le ciel. A l'ouest ce sont de grandes flammes roses, non pas de ce ton d'abricot de nos crépuscules incertains, mais d'un rose de carmin qui flambe à vif. A l'est s'est ouvert un gouffre de topaze. Seul le sud, vers lequel nous marchons, s'enferme obscurément dans un bleu ardoisé, d'une finesse et d'une distinction miraculeuses. Cet orage de couleurs change de minute en minute, s'assombrit, foudre, s'approfondit, et, comme on tire un jeu d'orgue, fait sonner tout à coup une teinte nouvelle. Le bateau change un peu son cap, et devant nous, dans le sud déjà sombre, un joyau de feux colorés scintille au ras de l'eau. C'est Belem. Ce miroitement de bijouterie s'étale et se disperse tandis que le ciel noircit. Quelques gouttes d'eau tombent. Une demi-heure après nous nous amarrons à quai, dans le vacarme d'un grand port outillé et moderne. Nous sommes maintenant à 130 kilomètres de la mer. Le fleuve a encore 37 kilomètres de large.

Que sera la ville que nous allons voir demain ? Nous songeons au Belem d'il y a cent ans, celui qu'ont vu les naturalistes Wallace et Bates. C'est un étrange plaisir de faire avec eux, pendant que nous le refaisons nous-mêmes, leur voyage de 1848. Eux aussi étaient partis de Liverpool pour débarquer à Belem. Étendus dans nos transatlantiques sur le pont de l'*Hilary*, nous sommes en même temps sur leur voilier. Nous faisons d'un coup les deux traversées.

Wallace et Bates étaient arrivés devant Salinas, le

26 mai. C'était un petit village, une ancienne mission de Jésuites, où l'on prenait, comme aujourd'hui, le pilote. Deux jours plus tard, le 28 mai 1848 au matin, ils jetaient l'ancre devant Belem. Par un ciel sans nuages où le soleil se levait, la ville apparut à Wallace entourée d'une forêt épaisse, surmontée par des palmiers et des bananiers. Des canots passaient avec des équipages de nègres et d'Indiens ; les vautours planaient ou se promenaient paresseusement dans la baie. On voyait un peuple d'hirondelles sur les églises et sur les toits.

Belem avait alors 15.000 habitants et ne couvrait pas une surface considérable ; mais c'était la plus grande ville du plus grand fleuve du monde. La province de Para avait une étendue égale à celle de l'Europe occidentale. Il y avait à Belem un président nommé par l'Empereur du Brésil et un évêque, dont la juridiction s'étendait à 2.000 milles dans l'intérieur, sur des territoires peuplés de tribus païennes.

Bates reçut l'impression la plus agréable. L'apparence de la ville au lever du soleil était, dit-il, plaisante au plus haut degré. « Elle est construite sur une bande de terre basse, qui porte seulement une petite élévation rocheuse à son extrémité méridionale. Ceci ne donne pas de vue en amphithéâtre, mais les bâtiments blancs couverts de tuiles rouges, les nombreuses tours et coupes des églises et des couvents, la foule des palmiers qui s'élèvent au-dessus des maisons, tout cela nettement dessiné sur le ciel bleu clair donnait une apparence réjouissante de clarté et de joie. » Le port était rempli de canots indigènes et de bateaux petits et grands. Les cloches sonnaient, annonçant l'aube d'une fête catholique. La vigueur de la végétation paraissait partout. Toutes les saillies, toutes les moulures étaient revêtues de petites plantes. Sur le haut des murs, dans les baies des églises poussaient des herbes et quelquefois des arbustes. Au-dessus, au-

dessous, au delà de la ville, aussi loin que l'œil peut atteindre, la forêt intacte s'étend ; toutes les petites îles de la rivière sont boisées jusqu'au niveau de l'eau, des bancs de sable, noyés aux crues, apparaissent couverts de buissons et de petits arbres. L'aspect général des arbres ne diffère de ce qu'il est en Europe que là où les palmiers l'empanachent. Cette forêt se prolonge sans interruption jusqu'aux Andes, sur plus de 3.600 kilomètres.

Les voyageurs furent reçus par le « correspondant » de leur bateau, M. Miller, qui les présenta aux résidents anglais et américains, d'ailleurs peu nombreux et tous engagés dans le commerce. Les jours suivants se passèrent à présenter les passeports aux autorités, à obtenir le permis de séjour, à prendre contact.

Wallace ne cache pas que la première impression le désappointa. « Durant la première semaine de notre résidence à Para, quoique constamment dans la forêt qui avoisine la ville, je n'ai pas vu un seul oiseau-mouche, ni un perroquet, ni un singe. Cependant, comme je l'ai reconnu plus tard, oiseaux-mouches, perroquets et singes sont nombreux dans le voisinage de Para ; mais il faut les chercher ; il faut les connaître un peu pour découvrir leurs retraites, et même quand on les entend près de soi, ce n'est qu'avec de la pratique qu'on apprend à les voir dans l'épaisse forêt. »

La ville lui apparut construite sur un plan très large, avec des églises et des monuments qui sont beaux, quoique abîmés souvent par la décrépitude et les réparations incongrues. Des terrains vagues, des jardins, des bouts de plantations séparent les maisons. Les places sont pittoresques, décorées d'églises, de jolies maisons, de palmiers, quelquefois de bananiers, mais ressemblent plus à des « greens » de village qu'aux squares d'une grande ville. Des sentiers conduisent à travers ces places dans une végétation de cassias, de convolvulus et des jolies fleurs oranges de l'Ascle-

piade¹. Toute la ville regorge d'orangers. Beaucoup d'avenues en sont plantées et les jardins en sont remplis. Le manguier aussi est très commun. Le caféier pousse partout, au bord des rues, dans les terrains vagues. On le voit soit en fleurs, soit chargé de fruits, et souvent avec des fruits et des fleurs ; mais le peuple est si paresseux qu'on ne le cultive pas et que la ville en est approvisionnée par d'autres parties du Brésil.

La principale rue s'appelle rue des Marchands, — rua dos Mercadores, — et c'est là que sont presque tous les magasins importants de la ville. La plupart des maisons n'ont pas d'étage. Mais les magasins, complètement ouverts sur la rue, sont bien et agréablement fournis, avec un assortiment plutôt mélangé. Par endroits, la rue est pavée sur quelques mètres, ce qui vous fait mieux sentir le désagrément du sable profond et de la pierre inégale que vous trouvez à l'ordinaire. Les autres rues sont très étroites, et formées de pierres irrégulières, reste d'un pavé initial qui n'a jamais été réparé, ou de trous de sable et d'ornières de boue. Les maisons sont irrégulières et basses, construites le plus souvent d'un grès ferrugineux qu'on trouve dans le voisinage, et couvertes d'enduit. Les fenêtres n'ont pas de vitres, mais leur partie basse est garnie d'un treillis, qui peut se soulever et permettre un regard. Le jaune et le bleu sont abondamment employés dans l'ornementation des piliers, des portes, de l'encadrement des fenêtres. L'architecture des églises est italienne. Un ancien couvent sert de douane et de caserne.

En réalité, Belem se remettait à peine de la révolution de 1835. Les Brésiliens nés dans le pays, qui détestaient les Portugais, avaient appelé à leur aide les Indiens et les métis. Les Indiens avaient

1. *Asclepias curassivica*.

saisi cette occasion d'assouvir de vieilles vengeances. Depuis des siècles ils avaient été féroce­ment opprimés par les blancs. Le 14 avril 1835 ils attaquèrent la ville. Le palais du gouverneur, l'arsenal, les postes militaires résistèrent jusqu'au 23, puis les troupes abandonnèrent la ville. Les blancs qui ne purent pas se réfugier sur les vaisseaux furent massacrés. Quand arrivèrent nos deux naturalistes, une loi venait d'être promulguée par le gouvernement impérial du Brésil dont on attendait de grands effets d'apaisement pour la province de Para. Jusque-là, presque toutes les recrues pour l'armée brésilienne venaient de cette province. Pour se les procurer on saisissait tous les Indiens qui descendaient les rivières : c'est ce qu'on appelait les enrôler. En conséquence les indigènes ne descendaient plus. Les autorités locales avaient si vivement protesté que le gouvernement impérial, craignant une nouvelle révolution, avait interdit pour quinze ans l'enrôlement dans la province de Para.

Par l'effet de l'insurrection, le nombre des habitants de la ville était tombé de 24.500 en 1819 à 15.000 en 1848 et quoique la paix publique n'ait plus été troublée depuis douze ans, la confiance n'avait pas été complètement rétablie. Marchands et commerçants portugais n'osaient plus aller vivre dans leurs belles rosinhas. La forêt avait repris le terrain défriché et cernait les faubourgs. L'aspect de la ville annonçait qu'elle avait connu des jours meilleurs. Les monuments publics, les palais du gouverneur et de l'évêque, semblaient construits à une échelle supérieure aux besoins présents. Les rues, pleines de grandes résidences privées, dans le style italien, étaient négligées. De jeunes arbres poussaient dans les crevasses des maçonneries. Les larges places publiques étaient couvertes d'herbe et rendues infranchissables par des marais. Cependant le commerce commençait à revivre.

Les rues s'achèvent, dit Wallace, par de larges

espaces où routes et rues s'entre-croisent à angle droit. Dans les espaces définis par ces intersections se trouvent les rosinhas, c'est-à-dire les maisons de campagne, une ou deux ou davantage dans chaque bloc. Ce sont des maisons sans étage, composées de plusieurs grandes pièces et d'une véranda qui sert généralement de salle à manger et qui est l'endroit le plus agréable pour y habiter et pour travailler. Le terrain qui entoure la maison est à l'ordinaire un marais ou une sorte de verger sauvage. Une partie est parfois cultivée en jardin, mais avec peu de soin et de goût. Aux plantes du pays, on préfère les plantes d'Europe.

Bates décrit également ce passage de la ville aux faubourgs. Au voisinage du port sont les hautes maisons habitées par les marchands et les boutiquiers. Les soldats paresseux, déguenillés, portent mollement leur fusil ; on voit passer des prêtres, des négresses avec des jarres rouges sur la tête, des Indiennes à l'air maladif, leurs enfants nus à cheval sur la hanche. On arrive à une longue rue de faubourg presque dépeuplée, habitée par la classe la plus pauvre de la population, garnie de maisons délabrées. On rencontre là des Européens, des Indiens, des noirs et leurs métis variés. Au milieu de tout cela, nombre de belles créatures, aux yeux noirs et aux cheveux magnifiques, sales, pieds nus, en savates, portent des anneaux d'oreilles richement ornés, et autour du cou des rangs de gros grains d'or.

« L'impression générale que fait la ville sur une personne qui vient d'Angleterre, dit encore Wallace, n'est pas très favorable. Il y a un tel manque de propreté et d'ordre, un tel air de négligence et de décrépitude, tant de preuves d'apathie et d'indolence, que la première impression est très pénible. » Mais on s'y fait et on s'aperçoit que certaines particularités sont adaptées au climat. Les larges et hautes pièces sans meubles, avec une demi-douzaine de portes et

de fenêtres, semblent d'abord inconfortables. Mais elles sont seules possibles dans un pays tropical, où une chambre à tapis, à rideaux et à coussins serait promptement intolérable. » — L'impression de Wallace est encore celle que nous avons aujourd'hui. Elle devait seulement être plus forte chez un Anglais accoutumé aux appartements rembourrés de l'ère victorienne, qu'elle n'est sur nous, accoutumés au vide par les architectes.

Les habitants de Para, continue le même voyageur, sont un mélange de races très intéressant et très varié : l'Anglais au teint frais, l'Américain pâle (il a fleuri depuis), le Portugais basané, le Brésilien plus corpulent, le nègre joyeux, et l'Indien apathique mais bien fait. Ces diverses espèces font des mélanges infinis. Les habitants sont généralement vêtus de toile blanche d'une propreté impeccable. Cependant quelques-uns restent fidèles au drap noir et à la cravate. Chez les Indiens et les Noirs, les hommes portent un pantalon de coton blanc, auquel ils ajoutent parfois une chemise de même étoffe ; les femmes, dans les occasions de gala, sont vêtues de blanc irréprochable, agréable contraste avec leur peau. Les enfants sont nus. Les Indiens qui arrivent de l'intérieur semblent souvent très doux et de bonnes manières. Et sans les trous aux lobes de leurs oreilles, larges à passer la corde d'une charrette, sans la sauvagerie de leurs regards, on les remarquerait à peine.

Le bœuf était presque la seule viande en usage à Belem. Le bétail venait des fermes par un voyage de plusieurs jours sur le fleuve. Et comme il refusait de manger pendant le trajet, il perdait sa graisse et arrivait en très mauvais état. On tuait le matin pour le jour ; on découpait la bête à la hache et au couteau, avec un mépris total de l'apparence et en couvrant la viande de sang. A six heures du matin, des charrettes portaient aux bouchers des morceaux qui

ressemblaient à un repas pour les chiens. L'estomac de Wallace se soulevait quand il ne voyait que ce bœuf sur la table du diner. On pouvait quelquefois obtenir du poisson, mais il était très cher. Le porc n'était tué que le dimanche. Le pain était fait avec de la farine des États-Unis ; le beurre venait d'Amérique ou d'Irlande.

Ces produits étaient en usage dans la population blanche. Mais la farinha, le riz, le poisson séché faisaient la principale nourriture des Indiens et des Nègres. La farinha est une préparation de la racine de manioc, d'où on tire également le tapioca. Le riz du pays était d'une qualité égale à celui de la Caroline, cultivé très négligemment et en petite quantité. Ajoutez des bananes, des oranges, et ce jus fermenté d'un fruit de palmier qu'on appelle l'assai.

Wallace fut frappé de l'extrême tranquillité de la ville. Aucune classe du peuple ne portait de couteaux ni d'armes d'aucune sorte, et, à population égale, il y avait moins de querelles, de batailles et d'ivrognerie à Belem que dans une ville d'Angleterre. Quand on se rappelle que cette population est toute primitive, qu'elle consiste en esclaves, en Indiens, en Brésiliens, en Portugais et en étrangers, que le rhum est vendu à chaque coin de rue à 2 pence la pinte, on admire le caractère pacifique du peuple.

Wallace et Bates louèrent une maison à un mille et demi au sud de la ville, à Nazareth, pour 20.000 reis par mois, ce qui faisait alors 2 livres 5 sh.¹, ou environ 56 francs, prix élevé pour Belem. La maison,

1. Le milrey valait en principe 5 sh. 7 $\frac{1}{2}$ d. Mais il était tombé à la moitié de sa valeur et il oscillait entre 2 sh. 1 d. et 2 sh. 4 d. Les causes de la chute étaient déjà l'émission surabondante de papier et son inconvertibilité en métal.

était du côté du Guama (Belem est à la jonction du Guama et du Para). Les environs de la ville ondulent, les terrains secs alternant avec les terrains marécageux. La maison était au bord d'une zone marécageuse. Mais ce marécage était desservi par de belles routes, dont la principale, bien macadamisée, l'avenue des Manguiers, Estrada dos Mangubeiras, avait été construite par le gouverneur, comte dos Arcos, en 1812. Elle était coupée latéralement par d'étroites rues vertes, et tout le terrain drainé par des canaux et des tranchées où l'on voyait monter la marée.

Le climat pendant le séjour de Wallace a été délicieux. Le thermomètre ne montait pas dans l'après-midi au-dessus de 87 F., c'est-à-dire 30 degrés de nos thermomètres centigrades, et ne descendait pas au-dessous de 74 F. (26 centigrades) pendant la nuit. Les matins et les soirs étaient très agréablement frais, et il y avait généralement dans l'après-midi une averse avec une jolie brise, très rafraîchissante, qui purifiait l'air. Par les soirs de clair de lune, les dames se promenaient jusqu'à huit heures du soir dans les rues, sans coiffure, et les Brésiliens, dans les rosinhas, restaient assis hors de la maison, tête nue et en manches de chemise, sans craindre l'air de la nuit et cette abondante rosée des tropiques, que les Anglais tenaient pour meurtrière.

La région avait longtemps passé pour très saine. La première épidémie fut en 1819 une apparition de la petite vérole qui avait attaqué surtout les Indiens. Wallace et Bates furent agréablement surpris de pouvoir sans danger s'exposer à l'air de la nuit dans un pays marécageux. Des Anglais, qui étaient là depuis trente ans, étaient aussi frais que dans leur pays. La déchéance de l'âge, si promptement sur les Américaines du Nord, épargnait les Brésiliennes. Cette salubrité ne devait plus durer long-

temps. En 1850, la fièvre jaune fit son apparition et tua en quelques semaines 4 % de la population. Elle était d'abord apparue à Bahia. A Belem on vit l'atmosphère s'épaissir et un nuage sombre accompagné d'une odeur étrange voyager sur la ville. On appela cette vapeur *Mã da pesta*, la mère de la peste. L'épidémie se déclara dans le quartier du port et remonta régulièrement les rues. Les blancs et les métis qu'on appelle mamelucks furent touchés, mais non les noirs. Le gouvernement fit ce qu'il put, et ordonna de tirer le canon au coin des rues pour purifier l'air. L'épidémie reparut en avril 1851, au milieu de la saison des pluies, pour décroître en juin et disparaître en juillet, avec le retour de la saison sèche.

Disons un mot, puisque l'occasion s'en présente, de cette fièvre jaune, fléau qu'on nous assure avoir disparu, mais qui épouvanta l'Amazone pendant un demi-siècle.

C'est le vieux vomito negro, terreur des voyageurs sur les côtes américaines. Le docteur Noguchi, qui est un spécialiste, la décrit ainsi¹. La période d'incubation varie de trois à six jours. Il peut exister des prodromes pendant un ou deux jours, mais l'attaque est ordinairement soudaine, annoncée par de la fièvre, avec ou sans frissons. Le patient se sent gravement malade et dans la plupart des cas se couche avec un sévère mal de tête, des douleurs dans les reins et de l'anorexie. Les douleurs musculaires dans le dos, le cou et les membres sont souvent intenses, spécialement à la pression. Il y a des nausées et des vomissements. L'insomnie et la prostration sui-

1. *The Journal of experimental medicine*, XIX, n° 6 (1^{er} juin 1919), pp. 547-564.

vent. Il y a presque toujours sensibilité dans la région épigastrique et ce symptôme s'aggrave avec le progrès de la maladie, jusqu'à de violentes souffrances. La langue a une épaisse couverture blanche, tandis que le bout et les bords sont rouges. Plus tard elle peut devenir brune et sèche. La bouche exhale une odeur spéciale, cadavérique. Les gencives congestionnées et gonflées saignent. La soif est intense. La conjonctive est injectée et devient jaunâtre au deuxième ou au troisième jour, parfois avec des ecchymoses le sixième ou le septième. Cet ictère de la conjonctive s'accroît les jours suivants et peut dans les cas graves persister plusieurs semaines. Dans les cas bénins, il disparaît au bout de sept jours. Le vomissement noir peut se produire dès le premier jour, ou tarder ; parfois on ne le trouve que dans l'estomac, à l'autopsie. L'urine est rare, foncée, verdâtre ou brune, chargée d'albumine ; l'anurie peut durer un jour. L'hémorragie nasale est fréquente. Le hoquet et les autres symptômes nerveux, délire, coma, convulsions, dus à l'urémie et à la cholémie, sont fréquents. La mort peut arriver entre le quatrième et le neuvième jour, rarement plus tôt ou plus tard.

Finlay, en 1881, établit que le véhicule de la fièvre jaune était un moustique, le *stegomyia calopus*. On le dit fort joli, avec des ailes striées, et on distingue au microscope une lyre sur sa tête. La théorie de Finlay fut confirmée par la commission américaine qui siégea à Cuba en 1899 et 1900. On fit avec succès la guerre au *stegomyia*, ou plutôt à ses larves, en recouvrant toutes les eaux stagnantes de pétrole, ou en y introduisant, ce qui est plus simple et moins coûteux, un poisson qui les détruit. Mais l'agent même de la fièvre restait inconnu. Ce n'est qu'en 1918 que le docteur Noguchi, à Guyaquil, réussit à inoculer la fièvre à des cobayes et à isoler le microbe : *leptospira ictéroïdes*.

A Para, la première mission qui fut envoyée, en 1900, était composée de deux médecins de l'École de Médecine tropicale de Liverpool, le docteur Herbert Durham et le docteur Walter Myers. Celui-ci mourut au cours de son travail.

En 1905, il y eut de nouveau une terrible épidémie. Une seconde mission fut envoyée, cette fois à Manáos, comprenant un Canadien, le docteur Wolferston Thomas (qui se fixa dans le pays et mourut en 1930) et le docteur Anton Breinl, un Autrichien.

Enfin en 1910, le docteur Oswaldo Cruz, un Brésilien, vint de Rio à Para avec des moyens puissants. Il m'a été impossible de savoir exactement dans quelles conditions l'Institut Rockefeller à son tour s'était intéressé au Brésil. Mais on lui attribue généralement l'assainissement de Manáos. Un médecin de cet Institut est resté à Manáos jusqu'à l'année dernière.

Pendant la seconde moitié du XIX^e siècle la croissance de Belem fut d'abord très lente. La ville qui en 1649, trente-trois ans après sa fondation, avait 6.500 habitants, n'en avait encore que 12.400 en 1830 et 18.000 en 1851. Elle était éclairée de 176 lampions à l'huile. Le gaz ne fut introduit qu'en 1864.

Belem a grandi à mesure que le caoutchouc prenait plus d'importance dans le monde. Dès lors le progrès a été très rapide : 35.000 habitants en 1875, 100.000 en 1895, 192.230 en décembre 1907.

Cependant la ville ne s'était pas transformée en se peuplant et au début du XX^e siècle elle avait encore son aspect d'autrefois. « Il n'y a pas plus de vingt ans, écrit Le Cointe en 1922, celui qui croyait, en débarquant dans ce grand port du Nouveau Monde, trouver une ville ultra-moderne..., devait être un peu

décontenancé de se retrouver, à mille lieues de distance, en pleine ville portugaise d'un autre âge : même architecture, ou plutôt même absence totale d'architecture, rues étroites, sales et tortueuses, chaussées défoncées au milieu desquelles se tordaient les rails de tramways fantastiques trainés par de minuscules mulets, même abondance de mendiants déguenillés et pustuleux, exaspérant le passant de leurs sollicitations incessantes¹. »

Les années suivantes furent celles de la grande prospérité, créée par une énorme demande de caoutchouc, et qui atteignit son maximum en 1909. Le mouvement du port de Belem, qui était de 1.485.971 tonnes en 1902, monta en 1909 à 2.039.453 tonnes, pour retomber en 1910 à 1.492.198, en 1912 à 1.383.741, et en 1913 à 1.240.031. Sur ce premier fléchissement arriva celui de la guerre et le tonnage tomba en 1914 à 792.384 tonnes et en 1916 à 639.894, moins de la moitié du mouvement de 1909.

C'est pendant les brèves années prospères que Belem se transforma. La compagnie du Port de Para fut créée en 1906. La Station centrale des téléphones fut inaugurée en 1912. La lumière électrique fut mise dans toute la ville. Des tramways électriques desservirent les longues avenues. La ration d'eau quotidienne passa de 1.600.000 litres à 14.000.000.

A la veille de la grande Guerre, près de soixante-dix ans après Wallace et Bates, Algot Lange visitait à son tour l'Amazonie. C'était un Danois, représentant d'une grande fabrique de boîtes de cigares d'Amérique du Nord. J'ai rencontré des Brésiliens qui l'avaient connu. Dans son livre sur le Bas

1. P. Le Cointe. *L'Amazonie brésilienne*, t. I (1922), p. 53.

Amazone, paru en 1914, il va nous donner une vue de Belem à la veille de la guerre.

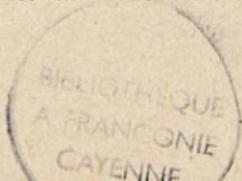
Le Belem de Lange est bien différent de celui de Bates. Faisons avec lui un tour d'horizon. La cathédrale, la Sé, apparaît, dit-il, derrière les docks et les rues étroites qui flanquent le fleuve. C'est la vieille partie de la ville, la citade velha, celle que Bates et Wallace ont connue. Si l'on continue vers le sud, en s'éloignant vers l'amont, on trouve le Navy Yard, où une couple de canonnières gisent paresseusement. Encore plus loin, on arrive à l'embouchure du Guama. Le large confluent est divisé par une île. Un mille encore plus au sud, apparaissent deux petites îles boisées, le grand et le petit Benedicto, nommées de Saint Benoît, patron des noirs.

A l'ouest s'étend une grande île, dont les maisons dispersées peuvent se voir à l'œil nu des rues de Belem, la Ilha das Onças, l'île des Jaguars. Au nord-ouest sont semées de petites îles couvertes de jungle. Au nord sont les aménagements modernes de la ville, les quais de ciment et les magasins de fer constituant le port, construit par une entreprise étrangère, « signe (je cite textuellement) de la nécessité absolue d'une activité étrangère pour inaugurer comme pour parfaire ici les travaux d'ingénieur. C'est un fait que les Brésiliens n'aiment pas admettre, et qui est cependant vrai, qu'ils sont incapables actuellement d'exécuter un plan étendu de construction¹ ».

1. Le gouvernement fédéral brésilien traita en 1906 avec l'ingénieur américain Percival Farquhar, qui organisa la Compagnie du Port de Para, dont le siège est à Portland dans l'Etat de Maine (U. S. A.). Sur le capital de 168 millions de francs, 94 millions furent souscrits en France. Les travaux furent exécutés par une maison anglaise, S. Pearson, et une maison française, le Creusot.

La description de Le Cointe se rapporte aux années qui ont suivi immédiatement la guerre. Elle contient toutes sortes de détails techniques qui n'ont pas leur place ici. Mais de plus, écrite par un homme qui avait séjourné vingt ans dans le pays, elle contient des tableaux savoureux. La description de la rue João-Alfredo, où sont les grands magasins de détail, est charmante. On voit la foule bigarrée se presser dans ces bazars ; patrons et commis étalent les marchandises les plus diverses. Le tramway passe, prenant presque toute la largeur de la rue, étroite et bombée entre ses trottoirs rudimentaires. Un gramophone nassille dans une boutique. Pour achever l'encombrement, des groupes d'oisifs, occupant les carrefours, y discutent la politique locale. On voit passer toutes les figures de la ville : les portefaix noirs ou blancs, vêtus d'une chemise et d'un pantalon ; les négresses luisantes qui reviennent du marché, le panier de provisions sur la tête ; les mulâtresses aux yeux vifs, le pied à peine engagé dans la sandale brodée, une fleur à l'échancrure du corsage, un bouquet mêlé de feuilles aromatiques dans les cheveux ; des dames halées sous la poudre, en toilettes claires, œil noir, chevelure magnifique, dans un sillage de parfum ; le fonctionnaire à haut col, en redingote noire, coiffé d'une cape noire ; l'Anglais nouveau venu, tout en blanc, avec un casque colonial ; et, indifférent à tout ce mouvement, un marchand de lait flegmatique, avec deux ou trois vaches maigres qu'il traite à la porte du client.

La description des cabinets d'affaires n'est pas moins agréable. Il n'y a pas assez d'affaires pour faire vivre tous les avocats. Ils doivent réduire leurs frais généraux. Et pour cela ils ont inventé le cabinet de consultation collectif. « Par groupes de cinq ou six, ces messieurs louent quelque grande pièce, à l'entresol, au-dessus d'un magasin ; la partie voisine de l'entrée reste ouverte à tout venant, et sert



d'antichambre commune ; de légères cloisons mobiles, s'élevant à mi-hauteur du plafond seulement, subdivisent le reste en autant de cabinets qu'il est nécessaire, et, au milieu du bourdonnement général des conversations qui se mêlent, et du bruit qui vient de la rue par les fenêtres largement ouvertes, il y a sans doute bien des chances pour que soit gardé le secret des confessions du client. Et pour qu'il n'y ait rien de perdu, le corridor étroit, en bas de l'escalier, est sous-loué à quelque barbier, savetier ou cireur de bottes, dont il faut, pour entrer ou sortir, traverser le salon improvisé ou l'échoppe. »

C'est maintenant notre tour de visiter Belem. Quand, le 2 septembre, accostés à quai, nous descendons à terre, il nous faut d'abord suivre ces quais qui ont deux kilomètres de longueur, contourner l'interminable rangée des grues électriques et défiler devant les vingt entrepôts de tôle ondulée dont chacun a cent mètres de longueur. Tout cela est bien organisé, bruyant et ferrailant. Mais la main-d'œuvre indigène paraît molle. Enfin nous atteignons la grille, et nous voici devant le tramway que M. Migotti a mis à la disposition des passagers pour visiter la ville. Nous voyons l'Opéra, construit en 1889, et dont la salle allongée est bordée d'un rang de loges de rez-de-chaussée, juste au niveau de la scène, tandis que l'orchestre est prolongé au fond par une corbeille. Deux galeries surmontent la première. La fosse de l'orchestre, un peu étroite, doit accueillir juste ce qu'il faut d'instruments pour jouer l'opéra italien qui doit triompher ici comme je l'ai vu triompher jadis à Buenos-Ayres. La scène paraît spacieuse, mais un praticable de bois qui l'entoure en ce moment ne permet pas d'en bien juger.

Nous allons au jardin zoologique. C'est une espèce de visite symbolique à ces anciens maîtres du pays, invisibles aujourd'hui dans les profondeurs de la forêt, mais qui sont représentés dans la capitale par cette délégation de prisonniers. Comme nous avons vu à Lisbonne le point d'origine de la conquête, nous voyons ici une représentation de ce qu'était l'Amérique livrée à la seule nature. Nous entrons dans un parc dont l'allée centrale est bordée de volières, de cages et d'enclos, et la féerie commence. Sous de grands arbres, ces volières contiennent un peuple d'animaux. La première, large et haut paysage grillé, est la province des échassiers. Ce qu'on en voit d'abord est un conclave de petits personnages rouges, couleur de vermillon, auxquels la nature a ajouté des cocardes roses, d'un carmin dégradé qui va depuis l'aquarelle la plus pâle jusqu'au carmin le plus vif. Plus étonnant encore, sombre et solitaire dans une autre cage, est un grand échassier dont la cagoule noire est enfoncée jusqu'aux épaules sur son plumage blanc et rose.

De cage en cage, ce sont les surprises d'un monde inconnu. Dans un bassin deux phoques se caressent, jouent, se mordent, se poursuivent, plongent et coupent l'eau avec souplesse. Au bruit l'un vient à la grille, regarde curieusement, demande en vain l'aumône et dégoûté, disparaît dans un saut périlleux en arrière.

Un petit rongeur roux trotte dans sa case. Un personnage entre chien et loup rôde en grondant dans son chenil. C'est l'heure du repas des onces, tachetées, ou fauves, ou tigrées, qui rongent en grognant un quartier de chair rouge. Un garçon nettoie, en enlevant la terre à pleines mains, la maison des fourmiliers, et ces personnages en raphia, sans s'émouvoir du coup de pied qu'il leur allonge, tendent à travers la grille le tuyau de caoutchouc embouti qui

leur sert de nez. Les singes, distraitement pendus par la queue, nous suivent curieusement. Deux tapirs, qui ont la taille du cochon et la couleur du rat, sont vautrés dans leur cour, le museau en cadenas sur leurs lèvres molles. Enfin la ville des animaux s'achève par une volière aussi éclatante que la première. Les aras rouges l'habitent avec les aras bleus, l'ara macao qui a la tête, le dos et le ventre écarlates avec l'ara araranna, qui a le dos azur et le ventre jaune d'œuf.

Voilà les dynasties antérieures à l'homme, voilà les maîtres dépossédés. Leurs cages sont alignées dans cette longue allée, selon l'égalité démocratique qui règne dans les prisons. Mais les rangs fixés jadis par la nature se reconnaissent encore.

Les jaguars, ou, comme disent les Portugais, les onces, sont évidemment les anciens seigneurs du pays. « Non loin de San Fernando, raconte Humboldt, nous rencontrâmes le plus gros jaguar qu'il nous ait été donné de voir pendant tout notre voyage¹. Couché par terre à l'ombre, il appuyait une de ses pattes de devant sur un cochon de mer qu'il venait de tuer. Toute une bande de vautours s'était rassemblée autour de ce roi des animaux de l'Amérique pour dévorer les restes de son repas, s'il en laissait. Ils s'approchaient du jaguar jusqu'à deux ou trois pieds, mais au moindre de ses mouvements, la peur les faisait envoler. Le bruit de nos rames le décida à se lever et à se retirer lentement dans les taillis. Les vautours profitèrent de ce moment pour se jeter sur la proie. Mais aussitôt le tigre s'élança au milieu d'eux et, le regard courroucé, il emporta son repas dans l'épaisseur des bois. »

Il ne mange jamais plus de deux fois de la bête

1. La taille moyenne de ce léopard d'Amérique est de 0 m. 80 au garrot et 1 m. 50 de tête à queue.

qu'il a tuée. Jamais il ne toucherait à une charogne, ni au corps d'un de ses semblables. A cela près, tout lui est bon. Il attaque les plus grosses proies, le taureau et le cheval ; mais on a trouvé aussi dans son estomac les restes de petits animaux, l'agouti et le porc-épic. Il est en guerre éternelle avec l'alligator, qu'il mord, dit-on, dans la chair tendre qui est sous la queue. Il est, d'après Humboldt, l'ennemi le plus cruel de la tortue arma. Il la surprend sur le sable du rivage, la retourne, et vide très habilement la carapace avec sa patte. « On dirait qu'un chirurgien y a passé avec son instrument. » Il pêche à coups de griffe, comme un chat. En 1824, un pilote raconta au naturaliste Roulin qu'il avait vu une femelle, accompagnée de ses petits, pêcher la truite près d'un rapide de l'Orénoque et saisir le poisson dans le bond qu'il faisait pour franchir la chute d'eau. « Les petits, à qui elle distribuait le produit de sa pêche, se tenaient à l'écart et immobiles pour ne pas effrayer le poisson ; mais quand ils furent rassasiés, avant de rentrer dans le bois, ils s'approchèrent de l'eau et essayèrent de faire comme leur mère. » Le jaguar nage très bien, mais d'une manière qui n'est plus à la mode aujourd'hui, la tête et le dos hors de l'eau.

Il a peur de l'homme tant qu'il ne le connaît pas ; mais quand il en a goûté, il devient dangereux. Il préfère le chien ; après le chien le nègre, puis l'Indien, et le blanc à défaut de tout le reste. Humboldt cite cependant de ce terrible carnassier des traits débonnaires. « A Altarès, dit-il, on nous raconta un trait particulier d'un jaguar. Deux enfants, un garçon et une petite fille, de huit et neuf ans, jouaient tout près d'un village. Un jaguar, sorti du bois, arrive près des enfants et se met à gambader autour d'eux. Après s'être longtemps livré à ce jeu, il frappe de sa patte sur la tête du petit garçon, d'abord doucement, puis plus fort, jusqu'à faire couler le sang à

flots. A cette vue, la petite fille s'empare d'une branche d'arbre, en frappe la bête et la met en fuite. »

L'homme a fait au jaguar une guerre terrible. A la fin du XVIII^e siècle, l'Amérique envoyait par an 2.000 peaux en Europe. Brehm nous rapporte toutes les manières dont on le chassait il y a un siècle. La plus ancienne façon était celle des Indiens : une sarbacane de bambou et une fléchette d'épine, trempée dans le curare ; raidissement, mouvements convulsifs et mort. — Un procédé plus hardi était de provoquer le jaguar avec des chiens, puis de s'avancer sur lui. Il se dressait et on lui présentait le bras gauche dans une peau de mouton. Tandis qu'il la saisissait de ses deux pattes, la main droite lui enfonçait un poignard dans le flanc gauche. — Certains attaquaient le jaguar à la massue, le bras gauche pareillement emmaillotté, et lui brisaient les reins qu'il a très sensibles. — Ou bien les hommes après avoir fait attaquer par les chiens, avançaient à trois de front, armés d'un fusil, d'une fourche et d'une lance. Celui du milieu tirait à bout portant. Si le coup manquait, et que le jaguar se dressât, l'un des deux autres lui présentait la fourche et le troisième lui perçait la poitrine. — Au Paraguay, on le chassait au lasso qu'un cavalier lui lançait autour du cou quand il était grimpé sur un arbre. Un rapide départ au galop arrachait la bête de l'arbre et l'étranglait. S'il le fallait, un second chasseur lançait le lasso autour des pattes. Il est bien évident qu'on peut chasser aussi à l'affût ou au piège.

Laissons ces princes prisonniers. Un des plus authentiques autochtones de l'Amérique du Sud est un oiseau qui est tout seul dans sa cage, et bien reconnaissable à son énorme bec, le toucan. Il étonna

singulièrement les Européens. Les premières descriptions des toucans du Brésil sont dues à deux Français, André Thevet et Jean de Léry, qui se succédèrent auprès de La Villegagnon, le premier comme aumônier catholique, le second comme aumônier réformé. « Cet oiseau est merveilleusement difforme et monstrueux, dit Thevet, ayant le bec plus gros et plus long quasi que le reste du corps. » Il en rapporta des peaux, avec leurs plumages de toutes les couleurs, écarlates, jaunes, bleus. Les sauvages prennent l'endroit où la plume est jaune, c'est-à-dire sous la poitrine, « et l'accommodent à faire garnitures d'épées à leur mode, et quelques robes, chapeaux et autres choses. J'ai rapporté un chapeau fait de ce plumage fort beau et riche, lequel a été présenté au Roy comme chose singulière ». — Jean de Léry parle comme son confrère catholique : « Ayant en leur pays un oiseau qu'ils nomment toucan, lequel a entièrement le plumage aussi noir qu'un corbeau excepté sous le col qu'il a environ 4 doigts de long et 3 doigts de large tout couvert de petites et subtiles plumes jaunes, bordé de rouge par le bas, écorchant ces poitrails, après qu'ils sont secs, ils en attachent avec de la cire qu'ils nomment yra-yeric, un de chaque côté de leur visage au-dessus des oreilles : tellement qu'ayant ainsi ces placards jaunes sur les joues, il semble presque avis que ce soient deux bossettes de cuivre doré aux deux bouts du mors ou frein de la bride d'un cheval. » Jean de Léry conclut : « Outre plus cet oiseau toucan ayant le bec plus long que le corps et gros en proportion..., il faut le tenir non seulement pour le bec des becs, mais aussi pour le plus prodigieux et monstrueux qui se puisse trouver entre tous les oiseaux de l'univers. »

Le tapir qui dort près de là en tournant indolemment vers nous son épais derrière gris, mérite aussi que nous nous arrêtions un moment. On l'a mis dans

une cour de pierre nue, lui qui ne se plaît que dans les fourrés les plus épais. Ce n'est pas un pur américain. A l'ère tertiaire, ses ancêtres habitaient Paris. On a retrouvé les uns dans les plâtrières de Montmartre ; d'autres nageaient autour des îlots qui encombraient l'estuaire du Trocadéro. Cet antique émigrant, friand de jeunes feuilles de palmier, est avec le temps devenu très paresseux. Il reste parfois silencieux pendant plusieurs mois, et tout son langage est un sifflement. Il dort une partie du jour, mais il est plus intelligent qu'il n'en a l'air. Il est propre et il a besoin d'eau plus encore pour se baigner que pour boire. Il est très doux, mais on a grand peine à le tirer de son inertie et à le faire obéir. Il est pourtant curieux et va d'une trompe mobile, flairer les mains et le visage des nouveaux venus. Il vit en bonne intelligence avec les autres animaux, et il est capable de contracter des amitiés. Ses ongles sont un préservatif contre l'épilepsie. On en fait aussi des castagnettes, ce qui paraît contradictoire.

Des allées de manguiers ombragent toute la ville. Les vieilles rues sont bordées de maisons de l'ancien type colonial, peintes, sans étage, sans toits apparents, terminées en haut par une balustrade coupée d'ornements. Certaines de ces maisons basses, couvertes de faïence, décorées de stucs redondants, rappellent tout à fait le Portugal. On a vraiment l'impression que la mère patrie a passé les mers. La filiation, la continuité sont manifestes. Mais les quartiers neufs et les maisons élégantes offrent un aspect tout différent. Ce sont des pavillons dans des jardins, avec des vérandas couvertes qui les entourent. Nous sommes cette fois devant un type purement américain, qui règne partout à la campagne et qui a envahi les

quartiers extérieurs de la ville, celui de l'exploitation agricole, de la fazenda.

Nous arrivons au parc municipal. Comme la nature animale de l'Amérique nous accueillait tout à l'heure, la nature végétale nous reçoit ici, préservée dans cette oasis. Les manguiers s'arrêtent à la porte. Dans la population végétale, merveilleusement diverse, apparaît un arbre à écorce blanche, à fût droit et fin, qui va jouer un rôle essentiel dans la vie du pays. C'est le seringueira. Un de nos guides perce un petit trou dans l'écorce, et une goutte pareille à du lait perle aussitôt. Après quelques minutes, cette goutte est devenue une traînée. L'arbre est un hévéa, *hevea brasiliensis*, qui donne le meilleur caoutchouc du Brésil. Un autre, extrêmement beau et touffu, forme de grands massifs avec des troncs droits et blancs, une cime en dôme et des feuilles en longues languettes. C'est l'uchy.

Nous déjeunons dans la vaste salle claire du Grand Hôtel, au milieu d'une population variée, et, à deux heures et demie, nous rejoignons M. Le Cointe, qui est le fondateur, le directeur et l'unique fonctionnaire, avec le balayeur, du Musée Commercial. Dans ce musée il a réuni et ordonné, avec beaucoup de science et de patience, tous les produits du pays : bois, peaux, plantes médicinales, caoutchouc. M. Le Cointe était en 1891, tout jeune étudiant au laboratoire de l'Institut Chimique de la Faculté de Nancy, quand il forma le projet d'explorer l'Amazone. Ils devaient partir à quatre, dont Gautier, celui qui a fait le livre sur le Sahara. Finalement il est parti seul. Il pensait rester quelques mois. Il est resté quarante-cinq ans, dont vingt-cinq à Obidos, où il s'est marié. Il a l'aspect d'un homme de l'Est de la France, robuste, osseux,

les cheveux en brosse, avec je ne sais quoi de clair et de solide dans la physionomie et une espèce de sourire aux lèvres.

Neuf dans ce pays, je profite de la présence de cet homme expérimenté pour prendre l'interview préliminaire et lui poser ces questions élémentaires qui débroussaillent le problème. Mais les réponses, bienveillantes avec une pointe d'ironie, sont parfois décevantes. Je demande, puisque nous entrons dans la forêt, des renseignements sur les principales associations végétales de l'Amazonie. Il faudrait, me dit-il, parler plutôt de dissociations. Loin que les arbres d'une même espèce se groupent, ils se dissimulent au milieu d'une foule d'autres. De sorte que l'exploitation à la recherche d'un arbre est pratiquement impossible, les deux échantillons les plus voisins étant souvent séparés par 150 mètres de forêt. Comme je lui cite l'exemple des Argentins à la recherche du quebracho, dont ils se servent comme nous nous servons du chêne, pour tanner les cuirs : le quebracho, me dit-il, appartient à la forêt tropicale et non pas à la forêt équatoriale. Et il vit en groupes. Mais ici, pour exploiter, il faut défricher tout un morceau en faisant des lots divers des arbres abattus, suivant les essences et les usages. Cela suppose naturellement de puissants moyens. Il faut au Brésil, conclut M. Le Cointe, des entreprises à l'échelle du pays.

Je lui demande encore, puisque nous remonterons l'Amazone, des renseignements sur le régime du fleuve, et il me cite un cas du travail fluvial. Les levées naturelles formées le long du rivage des basses eaux se couvrent rapidement de végétation. Les hautes eaux passent par-dessus ces levées, mais elles y laissent les matières qu'elles charrient, ce qui a deux effets : l'un, c'est que les levées s'exhaussent ; l'autre, c'est qu'il se forme extérieurement à elles un lagon d'eau pure.

Au point de vue structural, le pays correspond au schéma suivant. Il est bien évident que les alentours du fleuve sont formés d'une masse immense de limon quaternaire. Mais la carte géologique que M. Le Cointe déploie, et qui est naturellement très incomplète, porte des taches jaunes, que l'on appelle ici la terre ferme, et qui représentent une ancienne surface tertiaire. Au delà, bien loin vers le Nord, dans ce qu'on appelle la Guyane brésilienne, on aperçoit des bandes parallèles, qui sont en s'éloignant : carboniférien, dévonien, silurien et enfin le terrain cristallin, qui est le socle général. Ainsi des zones de plus en plus âgées apparaissent, et ces rubans qui se succèdent forment ce que les géographes nomment un paysage de *cuestas*. Tout cela n'est reconnu que par places et très difficilement, le pays ne montrant presque nulle part de coupe naturelle. Toutefois la disposition en *cuestas* semble confirmée dans la morphologie. M. Le Cointe me dit avoir vu à leur pied un cas de solifluxion : le terrain d'alluvions récentes, descendu de la hauteur, s'est roulé comme un tapis. — Vous verrez par places, me dit-il encore, la surface de dénudation tertiaire, la terre ferme, qui a été conservée par lambeaux le long du fleuve, où elle forme des collines tabulaires.

Après cette conversation nous retournons à l'hôtel. Le ciel, si brillant le matin, se couvre, et des gouttes chaudes commencent à tomber. Elles deviennent en un moment une averse. Cette averse devient une douche, cette douche un rideau, ce rideau un déluge. On est obligé de fermer les fenêtres du café. Au bout d'une heure tout s'apaise. Mais la terre moite a une haleine d'étuve. Nous sommes dans la saison sèche.

Le lendemain, dans l'après-midi, après la chaleur,

juste au moment de la pluie, qui n'est heureusement aujourd'hui qu'une courte averse, Purcell vient nous prendre pour nous mener chez lui. La maison, qui est celle de la Booth Line, est encore de l'ancien type, que je n'ose dire colonial, parce que je ne la crois pas vieille de plus d'un demi-siècle, mais au moins traditionnel. C'est dans un jardin un pavillon surélevé d'une dizaine de marches, où l'espace intérieur, sous une hauteur de quatre à cinq mètres de plafond, est bien divisé en pièces, mais en pièces communiquant par de hautes baies multipliées. Le plancher est fait de longues planches étroites, alternées, d'un bois blanc ivoire et d'un bois noir roux comme l'ébène, de sorte qu'on croit marcher sur un piano. Le jardin est plein de fleurs : bougainvillées rouges, jasmin et cet extraordinaire sceptre de l'Empereur, dont la fleur pousse au bout d'une hampe, haute d'un mètre et surgie du sol.

La pluie finie, nous visitons la ville, plus méthodiquement que nous ne l'avions fait. La place où les Portugais ont débarqué en 1616 se voit encore très bien. Le fortin qu'ils y ont construit est toujours debout et il est devenu l'Hôpital militaire. La place devant ce fort est le centre de la vieille ville. On y aperçoit le palais de l'évêque, avec des frontons courbes et brisés, qui ne peuvent guère marquer une date plus tardive que le commencement du XVII^e siècle. Il est accompagné d'une chapelle. De l'autre côté de la place se dresse la cathédrale. Elle a été restaurée en 1887. Le crépuscule est déjà avancé. Des baies béantes sont de part et d'autre de la porte, qui est seule fermée. J'entre et je suis émerveillé de ces hautes colonnes roses, qui bordent une nef sans bas côtés, et qui délimitent au rez-de-chaussée des chapelles, au premier étage des loges drapées. Ces loges sont indépendantes les unes des autres et communiquent seulement à l'arrière par un couloir,

qui correspond à notre triforium. Le chœur est bordé de stalles capitulaires. Il n'y a, suivant l'usage d'ici, ni déambulatoire, ni chapelles absidiales. C'est la forme sévère de la basilique, tempérée seulement par les ors et les ornements. Je sors et, à la lueur d'un dernier rayon, je vois que le marbre rose des colonnes n'est qu'une peinture.

Plus loin sur le fleuve qu'il domine, un beau et vaste bâtiment a la grandeur du xvii^e siècle. C'est le séminaire des Salésiens.

CHAPITRE VI

LA FORÊT

En quittant Belem nous allons nous engager étroitement dans la forêt amazonienne que nous ne quitterons plus. Prenons quelque idée du pays où nous allons entrer.

Le bassin de l'Amazone est une immense plaine ovale, qui s'étend, sans qu'aucun obstacle important s'y dresse, pendant 1.000 kilomètres du nord au sud, pendant 3.500 kilomètres de l'est à l'ouest. En Europe, si nous partons du nord de la Scandinavie, un parcours de 3.500 kilomètres nous mettra en Crète.

Cette formidable étendue est tout entière, sauf le plateau du Tapajoz, au-dessous de 330 mètres. Elle n'est pas délimitée par une ceinture fermée. Au Nord, le système du Rio Negro, affluent de l'Amazone, communique avec le Cassiquiare, découvert par Humboldt, et par lui avec le système de l'Orénoque. Au Sud, une zone de marais réunit un fleuve du système amazonien, le Bagoas, avec un tributaire du Paraguay, le Jauru. Mais ces territoires de transition, au nord et

au sud, n'ont déjà plus le caractère amazonien. La forêt vierge a cessé. Sa limite marque celle de l'Amazonie.

Ce qui saisit d'abord dans cette immensité, c'est combien elle est d'un bout à l'autre semblable à elle-même. Les différences qu'elle comporte n'effacent pas ce caractère d'ensemble. C'est une des plus puissantes unités géographiques du monde, la plus vaste dépression qui soit entre les tropiques. Le dernier géographe qui en ait parlé, Maull, la définit en trois mots : Wald, Wasser, Wärme. Forêt, eau et chaleur. Ces trois traits y déterminent toutes les formes de la vie.

Au nord comme au sud, la limite où cesse la forêt est écrite sur un haut mouvement de terrain, plateau de la Guyane au nord, plateau du Haut-Brésil au sud. Enfin les Andes dessinent très nettement la frontière à l'Ouest. L'espace ainsi circonscrit est de quelque 5 millions de kilomètres carrés : l'étendue de l'Inde, le quart de l'Amérique du Sud, la moitié de l'Europe. — Les deux tiers de cette plaine appartiennent au Brésil.

La disposition en creux est extraordinairement ancienne. Sur les deux frontières du bassin, sur le plateau de Guyane et sur le plateau du Haut-Brésil, on trouve des dépôts primaires, faiblement plissés et qui sont marins. Il a donc fallu que la tendance à la dépression, aujourd'hui si fortement marquée, existât déjà dans ces temps fabuleusement éloignés, dont la distance à nous est de l'ordre d'un milliard d'années ou davantage.

Cet ennoyage — sauf une émerision momentanée — a pour ainsi dire duré jusqu'à nous. Ce n'est que tout récemment que le bassin de l'Amazonie est sorti des eaux, par un mouvement qui a porté jusqu'à 300 mètres le fond des mers tertiaires.

Alors commença sur le pays ressuscité, ce décapage

par les eaux courantes qui nettoie une région dès qu'elle est sortie de l'océan. Le manteau tertiaire fut réduit à des buttes témoins. Sur le pourtour de la dépression, les rivières se mirent à creuser des vallées, et ces vallées, qui descendent vers un collecteur central, sont si jeunes que les eaux n'ont pas eu le temps d'en égaliser le fond, et qu'elles sont coupées de rapides.

Mais ces rapides dont nous verrons un exemple sur le Rio Negro, — ces buttes témoins échappées à la destruction et dont nous verrons constamment les tables plates border le fleuve, ne troublent pas réellement l'immense développement de la plaine. Nous allons remonter le fleuve jusqu'à Manáos. Or à Manáos, à plus de 1.600 kilomètres en amont de Belem, il n'est qu'à 30 mètres d'altitude ! Avec quelle faible pente le pays s'incline vers l'Est !

Obéissant à la forme du bassin, les rivières ont dessiné une immense ramure. Dans l'Amazone inférieur, les affluents descendent perpendiculairement au fleuve principal dans des lits nets et profonds, tandis que ce fleuve principal, qui n'a pas de pente, continue à errer entre ses alluvions. — Enfin un caractère particulier à l'Amazonie est ce qu'on appelle les fleuves à eaux noires : le Rio Negro, le Trombetas, le Japura, le Tocantins et beaucoup d'autres. Il s'agit d'eaux extraordinairement transparentes, qui paraissent noires, bleues, brunes et vertes par l'effet de la combinaison, sur le fond, de l'acide humique dégagé par les plantes putréfiées avec du carbonate double de chaux et de magnésie.

Cette immense dépression, prolongeant profondément dans les terres le niveau océanique, permet au climat tropical de se développer avec une égalité dont il n'y a pas d'autre exemple sur la terre. On pourrait croire que l'éloignement progressif de la mer et l'obliquité du fleuve sur l'équateur amèneraient des

irrégularités ; mais ces irrégularités sont effacées par le manque d'altitude.

A Belem, par 13 mètres d'altitude, le mois le plus froid est février, avec 25° , 1. Le mois le plus chaud est novembre, avec 26° , 5. L'amplitude annuelle est donc de 1° , 4. La moyenne de l'année est 25° , 8.

A Iquitos qui est bien loin de l'Océan, au Pérou, mais par 95 mètres seulement d'altitude, on trouve les mêmes températures et la même égalité. Le mois où la température est la plus basse est juin avec 25° , 2 ; le mois le plus chaud est novembre avec 26° , 9. L'amplitude annuelle est 1° , 7. La température de l'année est 26° .

Au total, le climat de l'Amazonie est une chaleur constante et égale, avec de faibles écarts entre les mois et même entre les jours. Ces écarts mêmes, par quoi sont-ils réglés ? Par le passage du soleil à l'Équateur céleste, d'où il envoie des rayons verticaux à l'Équateur terrestre. Cette chaleur envoyée à pic détermine un maximum. Or le soleil passe deux fois par an à l'Équateur, le 23 septembre et le 20 mars. Deux maxima de température y correspondent, l'un au printemps, l'autre en octobre-décembre.

Le maximum des pluies correspond au maximum secondaire de chaleur, dû au passage du soleil à l'Équateur pendant le printemps. Puis le soleil s'éloigne dans l'hémisphère Nord. Les alizés du Sud-Est, remontant avec lui, se font alors sentir, emportant l'humidité sans la condenser, et le chiffre des précipitations faiblit. A Belem, où il est de 322 millimètres en janvier, 353 en février, 354 en mars, 332 en avril, il tombe à 9 en septembre. La pluie n'est ramenée que par le retour du soleil dans l'hémisphère Sud, et l'on a dès octobre 84 millimètres d'eau. L'année se divise donc en une première moitié pluvieuse et une seconde moitié relativement sèche, les points de changement étant juin (129 mm.) et décembre

(152 mm.). La chute annuelle à Belem est de 2 m. 429 répartis sur 243 jours de pluie. A Manáos, avec une courbe de forme analogue, on a 1 m. 674 de pluie, répartie sur 164 jours.

Ce qui donne l'impression vraie d'un climat, c'est l'humidité relative, c'est-à-dire le degré de saturation de l'atmosphère en vapeur d'eau. On l'exprime de 0 à 100. A Belem elle est de 89, et aucun mois ne descend au-dessous de 85. Autant dire qu'on vit toute l'année dans une atmosphère presque saturée. A Manáos, elle n'est plus que de 78.

Voilà la région où nous entrons. Comment, demanderez-vous, fait-on pour vivre sous ce triple signe de l'eau, de la chaleur et de la forêt ?

L'homme blanc est arrivé dans le pays avec une civilisation qui n'avait aucune commune mesure avec celle des Indiens. Cependant, il a dû se plier lui-même aux lois imposées par le climat. C'est ainsi que la dispersion en cellules existe aussi bien chez le blanc que chez l'Indien. Sur tout notre parcours, ce sont des maisons isolées que nous allons voir dans d'étroites clairières.

En Amazonie, comme dans le reste du Brésil, le blanc a emprunté à l'indigène les méthodes de défrichement et de culture, et en revanche il a importé des plantes et des animaux. La canne à sucre et le cacao ont été implantés dans le Bas-Amazone et ils remontent aujourd'hui jusqu'à Santarem et Obidos à travers une région relativement peuplée. Le gros bétail a été également importé, mais il a à souffrir, sans compter ses ennemis le crocodile et le jaguar, des inondations et des épizooties. Dans les régions basses on le préserve des inondations en le gardant pendant cette période dans des étables sur pilotis qu'on appelle des givaos. Sur l'Amazone inférieur, beaucoup de fermes, ou, comme on les nomme, de fazendas, sont elles-mêmes sur pilotis.

Mais ce n'est pas sur ces essais d'agriculture et d'élevage qu'a reposé jusqu'ici l'économie de l'Amazonie, mais bien sur l'exploitation de la forêt, qui est extrêmement riche en bois précieux (les espèces d'arbres sont au nombre de plus de 2.000) et en plantes médicinales : ipécacuanha, salsepareille, coca. Enfin dans les dernières années du XIX^e siècle, un produit de la forêt s'est mis à jouer un rôle mondial : le caoutchouc.

Aujourd'hui comme autrefois, la forêt commence aux dernières maisons de Belem. Elle enserre complètement la ville, qui du côté de la terre est coupée du monde. Car cette forêt n'a pas de routes et son épaisseur est impénétrable. Heureusement de petits arroyos y tracent des chemins naturels. C'est un de ces arroyos que nous allons suivre en launch. Nous remontons un moment le Para jaune et rose, et par un virage à droite, nous nous engageons dans un affluent, l'Una, qui devient de plus en plus étroit. Le contraste est étrange entre ces vastes eaux découvertes, et cet étroit goulet de verdure. Toutes les lignes, qui étaient plates, se redressent tout à coup et deviennent verticales. On ne voyait qu'une nappe d'eau infinie, qui fuyait à jour frisant. Et on se trouve soudain serré dans des murailles de feuilles. Il fait une matinée radieuse où la lumière se joue. Quand le paysage s'ouvre, elle s'étale en glacis et en reflets. Quand il se referme, elle dessine autour de nous un entrelac d'arabesques.

Le long du Para, des huttes indigènes, en silhouette sur le ciel, sont plantées sur des perches. Tantôt le fleuve est bordé d'une palissade verticale de grandes feuilles d'un vert éclatant, qu'on reconnaît de près pour une espèce d'arums ; par endroits,

la fleur blanche en cornet sort de la verdure. Tantôt la bordure est faite d'un arbre à branches recourbées, à écorce blanche, à longues feuilles en bouquet, dont toute la partie basse trempe dans l'eau, et qui a une grande fleur à quatre pétales jaunes retombants, d'où jaillit une espèce d'aigrette blanche et rouge ; c'est le strelitzia. Voilà quels seront nos compagnons ordinaires, d'abord apparus comme une ligne de verdure lointaine ; puis plus proches de nous, touffes de feuilles et haies de tiges plongeant dans le canal plus étroit ; enfin quand l'arroyo devient tout à fait resserré, obstacle qui nous fouette la figure et qui craque sous la quille. Nous voulons cueillir une fleur de strelitzia ; nous abordons à la touffe de branches qu'elle étoile ; l'avant froisse et plie le feuillage ; mes compagnons poussent un cri. Dans cet emmêlement de branches et ces paquets de feuilles, un serpent a paru. De curieux poissons nagent à fleur d'eau, dans un sillage en V, d'où ils jaillissent tout à coup en filant au-dessus de la surface comme un trait de lumière. C'est tout ce que nous voyons, avec deux ou trois papillons, un bleu et deux roux, et un serpent mort à robe d'argent. Dans le ciel, les éternels vautours.

Ces arroyos se subdivisent et leurs affluents forment de petits bassins paisibles, dont les bords sont mangés par la verdure. En se recourbant, ces bords semblent se rejoindre et on est enfermé dans une étroite salle verte, dont on ne sait où est l'issue. Au milieu de la verdure ordinaire, constellée de volubilis et de fleurs jaunes, un arbre apparaît dont les branches sont toutes revêtues de fleurs roses. C'est vraiment le conte de fées et l'arbre magique. Quelles contrées inconnues, quels jardins de songe ouvre celui-là ?

Nous regagnons le fleuve principal. De nouvelles plantes d'eau poussent des hampes mauves. Des fleurs

pareilles à des amaryllis, apparaissent au niveau de la surface. Mais presque aussitôt nous nous engageons de nouveau dans des rigoles qui, cette fois, tournent derrière la ville. De petites scieries, des briqueteries les bordent. Des bateaux y sont amarrés. Une carcasse de fer toute rongée est masquée par la verdure. Il y a là une vie de banlieue assez curieuse.

Nous voici une fois de plus sur le Para. A côté des grands paquebots amarrés à quai, il y a sur le fleuve toute une flottille errante de voiles, les unes tannées, d'autres bleues, des cotres et des goélettes. Une goélette est toute bordée d'une rambarde de bois à balustres tournés, dont les vagues feraient en un moment des allumettes, s'il y avait des vagues dans cet heureux pays. Le fleuve est encore couvert de grosses barques noires, pareilles à des insectes immobiles, et qui sont fermées par des couvercles de tôle. Sur l'autre bord, à quatre kilomètres de distance, nous ne voyons qu'une bande de verdure qui, frappée par le soleil matinal, et à demi voilée de brume, a un ton pâle et comme laiteux.

Nous longeons la ville. Voici les tours de Notre-Dame de la Merci, puis voici celles de la cathédrale, — celles-ci avec un fronton courbe à leur base. Un marché à clochetons, couleur d'ocre, qu'en tout autre pays on trouverait parfaitement ridicule, et à côté un petit port tout rempli de barques de pêche, tableau clair de mâts et de vergues, fouillis hérissé de la marine à voile.

Devant notre curiosité, la forêt tend un éternel rideau. C'est le cas de demander son secret aux naturalistes que nous connaissons déjà et qui y ont vécu au milieu du siècle dernier.

Wallace, arrivé à la fin de la saison des pluies,

revient encore sur la déception que lui causa d'abord la végétation.

« Nous trouvâmes, dit-il, beaucoup de fleurs admirables et de plantes grimpantes, mais en beaucoup d'endroits l'herbe ressemblait à celle de notre froid climat. Dans la forêt, très peu d'arbres étaient en fleurs et la plupart n'avaient dans leur aspect rien de caractéristique. A la vérité l'œil d'un botaniste pouvait découvrir nombre de traits tropicaux dans la structure de leurs troncs, dans la forme et l'arrangement de leurs feuilles. Mais le plus souvent, ils faisaient dans le paysage un effet singulièrement pareil à celui de nos chênes, de nos ormes, de nos hêtres. » Ceci surtout au voisinage immédiat de la ville, où la forêt avait été nettoyée. Il n'en est plus de même quelques milles plus loin, où l'on retrouve la forêt naturelle. Wallace la décrit ainsi :

« Des arbres d'une énorme hauteur s'élèvent de toutes parts. Leur feuillage varie du plus clair et du plus aérien au plus sombre et au plus massif. Des plantes grimpantes et parasites, avec de grandes feuilles brillantes montent le long des troncs et atteignent souvent les plus hautes branches, tandis que d'autres, aux tiges fantastiques, pendent de leurs sommets comme des cordes et des câbles. Des graines, des fruits curieux ont été dispersés sur le sol. C'en est assez pour provoquer l'étonnement et l'admiration de tout amant de la nature. Cependant, même ici, une part de ce que nous attendions fait défaut. Les splendides orchidées si recherchées en Europe, et que nous pensions devoir abonder dans toute forêt tropicale luxuriante, n'existent pas, sauf quelques petites espèces à fleurs insignifiantes brunes ou jaunes. »

A défaut d'orchidées, Wallace a vu croître sur les troncs vieillis ou tombés une quantité de plantes les plus diverses, des fougères, des tillandsies qui sont des broméliacées, des pothes et des calades, plantes

voisines des arums. Dans les fourrés de la banlieue, il a vu des solanées, parentes de la pomme de terre, mais dont l'une avait de trois à quatre mètres de haut, avec de larges feuilles laineuses, des épines sur la feuille et sur la tige et de belles fleurs pourpres. D'autres avaient des fleurs blanches, et l'une ressemblait à notre douce-amère (*Solanea Dulcamara*). Il a vu grimper sur les haies des convolvulus, des bigoniias avec des fleurs jaunes, oranges et pourpres. Mais, dit-il, les plus frappantes de toutes les fleurs sont celles de la Passion. Il y en a de pourpres, d'écarlates et de rose pâle. Les pourpres ont un parfum exquis, et toutes produisent un fruit délicieux, celui qu'on appelle grenadilla dans les Indes occidentales.

A notre tour nous avons goûté à ce fruit et l'enthousiasme de Wallace me paraît plus d'un botaniste que d'un gastronome. La grenadilla est une énorme grappe de petites oranges. On pèle l'orange, et on trouve dans le fond une mucosité grise, gluante, douceâtre, qui enveloppe les graines.

« Les papilionacées, dit encore Wallace, c'est-à-dire les pois, sont communs. Les cassias sont très nombreux, depuis la taille d'une herbe jusqu'à celle d'un bel arbre, avec une profusion de brillantes fleurs jaunes. Enfin, les sensitives, qui sont des mimosées, abondent, généralement à fleurs blanches ou rouges, les unes fermant leurs feuilles au moindre contact, les autres ne donnant que de faibles marques de sensibilité. »

Dans le monde animal, Wallace note les lézards, bien plus vigoureux que les nôtres, qui galopent moins collés au sol et la queue levée. Il y en a couleur de cuivre sombre, d'autres avec des dos gris et bleus, soyeux et brillants, d'autres marqués d'ombres délicates et de lignes jaunes et brunes.

Les deux naturalistes font dans leurs souvenirs une

place à leurs ennemies personnelles les fourmis, redoutables aux collections. — Bates cite, avec la fourmi noire, une autre espèce, la Saüba (*Oecodoma cephalotes*), qui a, outre les mâles et les femelles, trois espèces d'ouvrières. La plus grande a un pouce et demi de long. Les petites espèces se glissent jusque sous le couvercle des boîtes. Il s'en est débarrassé avec de l'huile d'andiroba, qui est très amère. Ayant eu l'imprudence de laisser une boîte ouverte pendant une demi-heure de conversation, Wallace la retrouva avec horreur remplie de petites fourmis rouges. Elles avaient coupé les ailes d'une douzaine d'insectes et les promenaient autour de la boîte. D'autres démembraient les victimes, d'autres leur étaient entrées dans le corps et faisaient un repas d'où l'on eut peine à les arracher.

Les espèces de papillons étaient très nombreuses, quoique les individus ne fussent pas très abondants. En trois semaines, Bates et Wallace ont capturé 150 espèces, dont 8 du genre *Papilio*, et 3 *Morphos*, ce splendide papillon bleu métallique et qu'on voit voler paresseusement tantôt au soleil, tantôt à l'ombre qu'il remplit de reflets. — Wallace ne vit point de ces insectes géants caractéristiques de l'Amérique du Sud, comme le rhinocéros ou arlequin, mais plusieurs exemplaires de mante et de mygale. En deux mois, il récolta 553 espèces de dépidoptères, 450 de coléoptères, 400 d'autres ordres, en tout 1.300 espèces d'insectes.

Les oiseaux près de la ville n'étaient ni nombreux, ni remarquables. Le seul qui fût brillamment coloré était le tropical jaune (*cassicus icteronotus*) qui construit en colonie, au bout des branches, son nid en forme de bourse ; de sorte qu'on voit un arbre chargé de nids et enveloppé d'oiseaux. Le tropical a une variété de notes fortes et claires, et un extraordinaire talent pour imiter le chant des autres

oiseaux. Avec lui les seuls oiseaux remarquables des faubourgs de Belem sont ces beaux oiseaux gris et bleus qu'on appelle les tangaras, mais qui ne chantent pas, et qui sont des passereaux ; les saïs, à tête bleu vert et ailes noires doublées de jaune, qui sont des grimpeurs ; les élégants jacanas qui courent sur les feuilles de nénuphars, et qui s'envolent en ricanant, plus beaux que des fleurs, en développant des rémiges vert jaune ; enfin le tyran à gorge jaune qui attrape les mouches. Le chant de ces oiseaux est quelquefois singulier. Dans la forêt on entend parfois de curieuses notes, tooo-too-to-to-t-t-t, se succédant de plus en plus vite, et qui semblent un marteau rebondissant sur l'enclume. Dans l'ombre du soir, les divers engoulevants, perchés sur les branches sèches qui s'inclinent sur l'eau se reconnaissent à leur cri, où s'échangent des demandes et des réponses. Cette voix étrange des engoulevants dans la nuit a été pareillement décrite par le voyageur Schomburgk dans une page saisissante : « Ces cris sont si sombres, dit-il, si désagréables, que je comprends la peur qu'on a de ces oiseaux. Pas un Indien, pas un nègre, pas un créole n'ose les tuer. L'Indien croit voir en eux des serviteurs du mauvais esprit Jabahu ; les nègres, des messagers de la méchante divinité Jumbo ; les créoles, des messagers de mort. De chaque arbre on entend les *ha ha ha* plaintifs. La première note est lancée avec éclat, à pleine gorge ; puis le ton baisse, faiblit et finit par ne plus être qu'un soupir. Tantôt on entend crier, avec une expression à la fois de haine et d'angoisse : *Who are you, who, who, who are you ?* (Qui es-tu ? qui, qui, qui es-tu ?) ; tantôt ce commandement, poussé d'une voix sourde : *Work away, work, work away !* (Va-t'en travailler, travailler, travailler, va-t'en !) ; un instant après une voix pleine de la tristesse la plus profonde : *Willy, come go, Willy, Willy, Willy, come go !* (Willy, viens, partons, Willy,

Willy, Willy, viens, partons) ; ou bien : *Whip poor Will, whip, Will, whip, whip, whip, whip, poor Will* (le fouet, pauvre Will, le fouet, Will, le fouet, le fouet, le fouet, le fouet, pauvre Will) ; et ces sons se suivent, se succèdent, jusqu'à ce que tout à coup le cri perçant d'un singe troublé dans son sommeil par quelque carnassier vienne dominer tous les autres bruits. » Un autre oiseau dit : Bem-te-vi ; c'est-à-dire en portugais : je t'ai vu.

En juillet 1849, Wallace rencontra tout un vol d'oiseaux-cloches, *Chasmorynchus carunculatus*. C'est un oiseau tout blanc, de la taille d'un merle, avec un large bec, et qui se nourrit de fruits. De la base du bec pousse un tubercule charnu, de deux ou trois pouces de long, de l'épaisseur d'une tige de plume d'oie, à peine vêtu de duvet. Cet appendice est mou et pend d'un côté de la tête, au lieu de s'ériger en corne comme dans les exemplaires naturalisés. L'oiseau est encore remarquable par la note haute et claire, comme un son de cloche, qu'il fait tinter à midi, à l'heure où la plupart des oiseaux sont silencieux.

C'est dans le même temps que Wallace a vu trois perruches jaunes et vertes comme le drapeau brésilien et qu'il appelle *Conurus Carolineae*. Mais la perruche de la Caroline n'habite pas l'Amazone. Peut-être a-t-il vu ce que les Brésiliens appellent des garubas, c'est-à-dire une perruche jaune à ailes vertes et noires, mais il est bien entendu que je ne fais cette objection qu'avec beaucoup de réserves.

Installés dans leur maison de Nazareth, Wallace et Bates firent la connaissance d'un Français, M. Borlaz, consul de Suisse à Para, dont la demeure, au bord de la rivière, n'était pas très éloignée de la leur. Wal-

lace décrit agréablement la végétation des rives avec ce joli palmier, le miriti (*Mauritia flexuosa*) et ce petit arbre épineux, le maraja (*Bactris Maraja*) dont le fruit a une enveloppe fine et un goût un peu acide. Une masse de cactus, hauts de trente pieds, avaient été plantés près de la maison. Les fourrés étaient pleins de broméliacées et d'arums, et de toutes sortes d'arbres et de buissons dans les profondeurs desquels les explorateurs prirent cinq exemplaires d'un splendide papillon bleu et orange, l'*Epicalia ancea*.

Wallace et Bates allèrent rendre visite à une fabrique de riz dont le propriétaire était M. Upton et le directeur M. Leavens, Américains tous les deux. Cette fois l'expédition était plus longue. A deux milles de Belem les voyageurs entrèrent dans la forêt vierge et pour la première fois Wallace en donne une véritable description.

« Le trait frappant, dit-il, est le nombre et la variété de grands arbres dont le tronc s'élève parfaitement droit à 60 ou 80 pieds sans porter une branche. D'immenses plantes grimpantes les escaladent, quelquefois tendues obliquement à partir de la cime comme les étais d'un mât, quelquefois enlacées au tronc comme de gigantesques serpents. Ici deux ou trois ensemble, enroulées en spirale, l'une autour de l'autre, forment un véritable câble vivant, comme pour lier sûrement ces rois de la forêt. Là elles forment des festons et recouvertes elles-mêmes d'autres plantes grimpantes, dérobent à la vue le tronc qui les porte.

« Certaines espèces projettent autour de leur base des contreforts, et ces contreforts sont parfois plus larges que hauts, n'atteignant que 4 ou 5 pieds sur le tronc et s'étendant jusqu'à 8 ou 10. D'autres fois, au contraire, ils grimpent jusqu'à 20 ou 30 pieds. Parfois on les distingue encore à la hauteur de 50 pieds comme des cannelures. Ce sont de véritables murailles de bois, épaisses de six pouces à la base, qui se subdi-

visent parfois elles-mêmes en deux ou trois parois, et qui s'étendent assez loin pour ménager dans leur angle une chambre confortable. On y coupe souvent de larges pièces carrées pour faire des pagaies et pour d'autres usages, le bois étant généralement léger et tendre.

« D'autres arbres semblent formés d'une quantité de tiges minces accolées et croissant ensemble. Sur toute leur longueur ces troncs composés montrent de profondes cannelures et des sillons. Par places ces sillons traversent toute l'épaisseur, comme des fenêtres dans une tour étroite... D'autres arbres, pareillement curieux, ont leurs racines au-dessus de la surface du sol et semblent se tenir sur une quantité de jambes, en formant des arches souvent assez grandes pour qu'un homme s'y promène.

« Les tiges de ces arbres et les plantes grimpantes qui s'enroulent ou qui flottent autour d'eux, supportent encore une multitude de plantes qui en dépendent. Des Tillandsies et d'autres Broméliacées qui ressemblent à des ananas sauvages, de grands arums grimpants avec leurs feuilles d'un vert sombre taillées en pointes de flèches, une grande variété de poivriers, des fougères à grandes feuilles grimpent jusqu'aux plus hautes branches. Entre eux abondent les fougères rampantes et de délicates petites plantes qui ressemblent à nos Hymenophylles. Dans les endroits les plus sombres ces feuillages sont eux-mêmes recouverts de mousses et d'hépatiques, de telle sorte que nous avons des parasites de parasites et sur eux des parasites encore. Si l'on regarde en haut, le feuillage finement divisé, fortement dessiné sur le ciel clair, est une caractéristique frappante des forêts tropicales, comme l'a remarqué Humboldt. Beaucoup des plus grands arbres de la forêt ont des feuilles aussi délicates que celles des tremblants mimosas, et appartiennent comme eux à la nombreuse famille des Légumineuses, tandis

que les Acropias ont de grandes feuilles palmées, les Clusias des feuilles ovales et luisantes, et que des centaines d'autres familles montrent toute une variété de formes intermédiaires. Un soleil éclatant qui brille de haut sur toute chose, tandis qu'une sombre obscurité règne au-dessous, ajoute à la grandeur et à la solennité de la scène. »

A la scierie de M. Leavens, Wallace décrit encore quelques arbres, notamment le *Masseranduba*, l'un des géants de la forêt, dont le tronc droit s'élève à une énorme hauteur. Le bois est très dur, à grain fin et durable, résistant à l'eau. Le fruit est excellent, de la grosseur d'une petite pomme, rempli d'une pulpe riche et juteuse. Mais le plus étrange est l'existence d'un lait végétal, qui sort en abondance quand on taille l'écorce. Il a la consistance d'une crème épaisse et, sans un léger goût particulier, on le distinguerait difficilement du produit authentique de la vache. M. Leavens ordonna à un homme de percer quelques troncs qui se trouvaient depuis près d'un mois dans la cour. L'homme fit dans l'écorce plusieurs entailles à la hache, et en une minute, le lait se mit à couler en abondance. On le recueillit dans un bassin, on l'étendit d'eau et on le passa. Ainsi préparé, on le servit avec le thé et le lendemain avec le café du déjeuner. Il est excellent dans l'un et dans l'autre. On l'emploie aussi comme glu. M. Leavens montra un violon fabriqué de ses mains deux ans plus tôt, collé avec du lait frais de *masseranduba* et qui était un excellent instrument.

Le lendemain matin, après la chasse, avec le café au lait de *masseranduba*, on servit des œufs et du *piraracu*. Le *piraracu* est ce poisson qui, séché, est la nourriture des indigènes et souvent la seule qu'on

trouve dans l'intérieur. « Il ne ressemble, dit Wallace, à rien de comestible, et je ne peux mieux le comparer qu'à une peau de vache desséchée, découpée en fibres et comprimée. Pour le manger, on le fait bouillir ou légèrement rôtir, on le coupe en morceaux, et quand on y a ajouté du vinaigre, de l'huile, du poivre, des oignons et du manioc, tout cela forme un mets très savoureux pour les personnes de bon appétit et de vigoureux estomac. »

Dans une seconde visite, Wallace fit connaissance avec les singes. Un matin, comme il se promenait seul dans la forêt, il entendit un froissement de feuilles et de branches, et crut qu'un Indien allait apparaître. Mais à son grand étonnement, le bruit passa au-dessus de sa tête. Il leva les yeux et aperçut un grand singe, aussi surpris que lui et qui battit en retraite. Le lendemain, avec M. Leavens, et presque au même endroit, il entendit le même bruit. C'était une troupe de singes. M. Leavens en tira un, qui tomba, les autres s'enfuyant. « La pauvre petite bête n'était pas tout à fait morte et ses cris, son air innocent et ses délicates petites mains étaient tout à fait d'un enfant. » Attendri, Wallace fit cuire la victime à laquelle il trouva le goût du lapin. C'est dans le même voyage qu'il connut un nouveau mets, l'agouti, un petit animal entre le cobaye et le lièvre, mais avec des pattes plus longues. Il passe pour bon, mais Wallace le trouva sec et sans goût.

Entre Belem et Magoary, à Larengeiras, habitait dans une jolie résidence, le commandant du district, un Brésilien dont on ne nous donne que l'initiale. Les deux Anglais allèrent le voir, et Wallace a laissé du senhor C... un portait qui est celui d'un idiot pour l'éternité. Cet homme simple conçut une joie infinie à l'idée que le mot portugais rapaz, qui veut dire garçon, se disait boy en anglais, ce qui veut dire bœuf en portugais. Il en riait encore en disant adieu

au naturaliste et lui criait de loin : « O que se chama rapaz ? » Comment se dit garçon ? Cet homme simple montra aux deux Anglais des arbres curieux, dont beaucoup fournissaient des remèdes. L'un d'eux donnait une substance intermédiaire entre le camphre et la térébenthine. On l'appelle poix blanche, dit Wallace. On la récolte en grande quantité, et quand elle est fondue dans l'huile on s'en sert pour calfater les bateaux. Sa forte odeur de camphre pourrait peut-être la rendre utile en quelque autre manière.

M. Leavens était un Américain du Canada, qui y avait fait le commerce du bois, en dépit des obstacles. A la réflexion il lui avait paru singulier qu'une grande partie du bois consommé en Angleterre vint d'un pays où la navigation était arrêtée par la glace près de la moitié de l'année, et où les rivières étaient obstruées par des rapides ; où ces rivières étaient de plus exposées à des tempêtes qui rendaient très dangereuse la descente des radeaux ; où enfin les bois sont peu variés et souvent de si médiocre qualité qu'ils ne peuvent être employés qu'en raison de leur bon marché. Au contraire la vallée de l'Amazone et de ses tributaires offre des rivières ouvertes toute l'année, sans obstacles sur des milliers de milles, et où les violentes tempêtes sont rares. Les bords de ces rivières sont couverts de forêts vierges inépuisables, dont les bois variés répondent à tous les besoins. Ainsi le cèdre y est si abondant qu'il pourrait être envoyé en Angleterre à un moindre prix que le pin blanc ne l'est du Canada. M. Leavens avait été informé qu'il y avait une grande quantité de ces cèdres sur le Tocantins, le plus en aval des grands affluents du Sud, et il avait grande envie de faire un voyage pour examiner le cas et, si possible, envoyer

un premier radeau à Belem. Il fut décidé que Wallace irait avec lui.

Le voyage était rendu difficile par les formalités douanières. Quoique les voyageurs ne dussent pas quitter la province, et qu'ils partissent sur un simple canot à moitié couvert par un toit de palmier, il ne leur était pas permis de sortir de Belem sans un luxe de formalités et de démarches si compliqué que Wallace, s'il avait été seul, aurait probablement renoncé.

Le départ pour le Tocantins eut lieu le 26 août 1848. Le 28, les voyageurs entrèrent dans l'Igarapé Miri, et arrivèrent à cinq heures du soir à Santa Anna, village qui a une jolie église du style italien en usage au Para. Ils avaient pensé s'arrêter pour faire viser leurs passeports, mais ils ne trouvèrent pas d'employé et continuèrent. Le 29, à travers un dédale de chemins, ils atteignirent le Tocantins. Le paysage ressemble à celui que nous verrons nous-mêmes tout à l'heure.

Pendant un mois ils parcoururent la rivière, accueillis par les rares propriétaires. Wallace résume ainsi ses impressions : « Dans les districts que nous avons traversés, le sucre, le coton, le café et le riz peuvent pousser en quantité, et donner la plus belle qualité. La navigation est partout saine et ininterrompue, et toute la contrée est à ce point coupée d'igarapés et de rivières que chaque établissement a une voie d'eau pour ses produits. Mais l'indolente disposition des gens et le défaut de travail empêcheront les possibilités de ce beau pays de se développer au point qu'atteignent l'Amérique et les colonies européennes. Il n'y a pas de région dans le monde dont le peuple puisse produire pour lui-même autant de ce qui est la nécessité ou le luxe de la vie. Maïs, riz, manioc, sucre, café et coton, bœuf, volaille et porc, oranges, bananes et quantité d'autres fruits et de légumes viennent avec peu de peine. Avec ces articles

en abondance, une maison de bois, des calebasses, des tasses et de la poterie faites dans le pays, on peut vivre à l'aise sans recourir à un seul pays étranger. Et ces avantages sont obtenus dans un pays où le travail agricole n'est pas interrompu par l'hiver, où la récolte peut mûrir et la volaille s'élever tout le long de l'année ; où le moins d'étoffe possible est le vêtement le plus confortable et où les cent petites nécessités d'un climat froid sont complètement superflues. »

Comme on pourrait répondre que le climat empêche le travail, Wallace répond qu'un homme peut aussi bien travailler ici qu'en Angleterre pendant les mois chauds, et qu'avec trois heures de labeur le matin et trois heures le soir, il se donnera plus de nécessaire et de confortable qu'en douze heures de travail quotidien dans la mère patrie.

Le même problème qui n'a pas cessé de se poser à tous les voyageurs se posait déjà il y a près d'un siècle à Wallace sur le Tocantins. Comment ce pays, si merveilleusement doué, n'est-il pas plus prospère ? Non seulement il n'était pas en progrès, mais, sur certains points, il était en décadence. Le vieux settlement d'Alcobaza était abandonné, toute sa population ayant été massacrée cinquante ans plus tôt par les Indiens. Wallace avait trouvé aussi des gens étrangement arriérés. Un senhor Sexius avait fort bien reçu les Européens. Ses voisins venaient chaque jour faire visite aux étrangers. Ils apprenaient avec étonnement que le manioc et le seringheira ne vivaient pas en Angleterre et ils se demandaient comment on y pouvait vivre. Ils en concevaient une haute idée de la supériorité de leur pays. Le senhor Sexius lui-même, Brésilien instruit et commandant de district, demanda si le gouvernement de l'Angleterre était constitutionnel ou despotique et il fut très étonné d'apprendre que le pays était gouverné par une reine.

Une année après Wallace, un autre botaniste anglais, Richard Spruce, arriva sur l'Amazone¹. Spruce s'embarqua à Liverpool le 7 juin 1849, sur le brick *Britannia*, avec son assistant King, et Herbert Wallace, le frère d'Alfred. Le 12 juillet au matin, ils voyaient Belem.

Spruce avait des lettres pour des colons anglais établis depuis longtemps au Para où ils avaient de grandes possessions, les frères Archibald et James Campbell. Il fut leur hôte, et resta chez J. Campbell pendant trois mois.

C'était le commencement de la saison sèche qui est sur l'Amazone une espèce de printemps. Dès que les eaux commencent à baisser, les arbres fleurissent, ceux de la zone inondée les premiers. Les feuilles sont remplacées par des feuilles neuves, sans que l'arbre, sauf dans des cas très rares, soit un seul moment dénudé. Quelques mois plus tard, c'est le plein de l'été. Les fleurs sont rares, les graines et les fruits mûrissent. Mais fleurs et fruits, étant donnée leur hauteur, étaient pour le naturaliste des fruits verts. Comment couper une fleur à cent pieds de haut ? Comme Humboldt, Spruce fut désappointé de ne pas trouver partout des Indiens prêts à grimper aux arbres. Il finit par se dire que le meilleur moyen était de couper l'arbre. C'est d'ailleurs l'usage du pays. Mais il en eut d'abord un peu de scrupule.

C'est en visitant une ferme de M. Campbell, Tauaù, qu'il eut le premier contact avec la forêt vierge proprement dite. Il voyait d'énormes arbres, couronnés d'un magnifique feuillage, couverts de fantastiques

1. Spruce qui était né en 1817, mourut en 1893. Ses papiers furent publiés en 1908 par Wallace, sous le titre *Notes of a botanist on the Amazon and Andes*. (2 vol. chez Macmillan). Wallace ne mourut qu'en 1913.

parasites enserrés par des lianes qui variaient en épaisseur depuis les fils les plus minces jusqu'à des câbles de la taille d'un python, tantôt rondes, tantôt aplaties, tantôt nouées, tantôt tressées. Mêlés aux arbres et souvent leurs égaux en hauteur, croissaient des palmiers à frondes plumeuses et à grappes pendantes de fruits rouges et noirs. Ils formaient avec des arbustes de types nombreux un sous-bois buissonneux qui à l'ordinaire n'était pas très dense ni difficile à pénétrer. La végétation herbacée était presque limitée à quelques fougères, des sélaginelles, des carex, çà et là une scitaminée aux larges feuilles, et rarement une belle graminée, la pariane, dont les feuilles disposées exactement sur deux rangs ressemblent tout à fait à la fronde pennée du palmier. Par endroits, on peut traverser un espace considérable sur un sol noir et nu sans rencontrer un brin d'herbe. La plus haute forêt est aussi la plus aisée à traverser, les lianes et les parasites étant en grande partie accrochés beaucoup trop haut pour barrer le chemin : tandis que dans les bois de croissance récente, dans ces taillis qu'on nomme les capoeiras et dans la région inondée qui entoure les fleuves et qu'on appelle le gapo, ces mêmes lianes n'ont pas pris assez de hauteur pour permettre le passage entre elles, et forment un entrelacement de cordes que le couteau même tranche difficilement.

Spruce donne quelques indications sur la hauteur des arbres. A Tauaù, les plus grands arbres étaient ceux qu'on appelle en portugais des châtaigniers et qui sont en réalité des Lécithydacées. Ceux auxquels Spruce fait allusion étaient du genre *Bertholletia*, et il a vu parmi eux le plus grand arbre peut-être qu'il ait rencontré sur l'Amazone. Le tronc, cylindrique, sans dilatation à la base, mesurait 14 mètres de circonférence. Les branches commençaient à 30 mètres. Il n'a pas pu mesurer la hauteur de la couronne. Les

Eriodendra, représentés par l'arbre géant qu'on nomme en Afrique le fromager, et qu'on appelle ici le sumaùma, sont avec le châtaignier les plus grands arbres de l'Amazonie. Spruce n'a pas pu mesurer le sumaùma, mais on lui a affirmé qu'il atteignait 60 mètres. — Dans la forêt derrière Belem, Spruce a mesuré un arbre tombé, genre et espèce inconnus, de 52 mètres, qui en mesurait peut-être 6 ou 7 de plus quand la cime n'était pas mutilée. En revanche, l'image employée par Humboldt, que les palmiers sont comme une forêt au-dessus de la forêt, n'est point vraie en général : ce n'est que très rarement que le palmier dépasse l'océan des cimes.

Spruce consacre un très intéressant article aux contreforts. L'observateur est frappé, dit-il, de l'énorme dilatation à la base de beaucoup de troncs, sous la forme de larges et plats contreforts, d'un dessin plus ou moins triangulaire, excédant rarement six pouces en épaisseur et disposés autour du tronc en nombre variant de 4 à 10. Ce sont des racines sorties du sol comme le marque leur nom indien : sapopemas, de sapo, racine et pema, plates. Pour Spruce, les contreforts s'étendent bien souvent jusqu'à 5 mètres du tronc, et s'élèvent à la même hauteur. Il a vu une fois un sapopema arriver à la hauteur de 17 mètres, et s'est souvent servi de l'intervalle entre deux contreforts comme de hutte. Il a vu également une table d'une seule pièce, de 2 m. 66 de long sur 1. 33 de large, coupée dans un sapopema. Les fibres sont tellement tendues que, tranchées d'un coup de hache, elles résonnent comme une corde de harpe rompue. Les sapopemas existent dans un grand nombre de familles, mais sont surtout développés dans les Bombacées, les Légumineuses, les Lecythidées, les Moracées et les Artocapées. Ils n'existent pas chez les Lauracées. — L'explication donnée par Spruce, que les sapopemas pourraient venir de la dénudation des

racines chez les ancêtres de l'arbre, ou encore qu'ils seraient un effort pour élever la couronne des racines au-dessus du niveau de l'inondation, paraît hasardeuse.

Spruce cite un cas, où le nom de sapopema ne convient pas tout à fait, mais qui est un exemple curieux des aventures de la forêt. On le constate chez les figuiers (Moracées). Un oiseau mange une figue. Une crotte tombe sur la fourche d'un arbre. Cette crotte contient des graines non digérées. Elles germent et un figuier naît sur l'arbre où il mène une existence épiphyte. Ses racines, de la hauteur où elles sont perchées, cherchent la terre, et Spruce les compare aux jambes d'un maraudeur, monté sur le toit, et qui chercherait le sol avec les orteils. Quand ces racines ont atteint le sol, elles s'y enfoncent, et le figuier devient si vigoureux qu'il étouffe l'arbre qui lui a donné naissance. Dans l'Amérique espagnole, on appelle ces figuiers meurtriers mata-palos, les tueurs d'arbres. Mais ce nom n'est pas usité sur l'Amazone. A la Jamaïque, Alexander a vu en 1850 un figuier, installé sur un kapokier, envoyer au sol des racines que la croissance du kapokier avait contraintes à se tendre comme des cordes de violoncelle. Elles transmettaient néanmoins du sol au figuier assez de nourriture pour lui avoir permis d'envelopper le kapokier et de l'étouffer.

Les troncs des arbres sont généralement cylindriques. Spruce en a vu une fois à Para et qui était creusé de rainures, de sorte qu'il ressemblait à un pilier gothique. Il n'a pu déterminer son genre ni même sa famille. Il cite aussi un arbre troué, qui était un *Swartzia*, de la famille des Légumineuses.

Parmi les lianes, les plus fantastiques sont les Yabotim-mità-mità, ou échelles de tortues, qui ont des tiges compressées comme des rubans, onduleuses comme si elles avaient été moulées dans la pâte et

dentées, à des intervalles de quelques pouces, comme si elles avaient été pressées dans le poing. Elles ne sont généralement larges que de 3 à 4 pouces (quoique quelques-unes aient jusqu'à 12 pouces) ; mais elles atteignent souvent 70 ou 100 mètres de longueur ; elles escaladent le sommet des arbres, passent de l'un à l'autre, et souvent redescendent jusqu'au sol. Elles appartiennent au genre *Schnella* et à la famille des Légumineuses. On les trouve dans toute la vallée de l'Amazone. Mais la liane qui a donné à Spruce le plus beau spectacle est un *Bignonia*. Les Bignoniacées sont reconnaissables à leurs quatre ou six tiges, à angle généralement obtus les unes sur les autres. Un jour dans une clairière, il vit, suspendu dans le ciel, avec ses tiges parallèles, un *bignonia* accroché à deux arbres éloignés de 40 mètres, et qui formait une gracieuse chaînette, couverte sur toute sa longueur de fleurs roses comme celles de la digitale et de larges feuilles géminées d'un vert profond teinté de pourpre. Beaucoup de lianes ont des crochets qui les aident à grimper, et qui sont des armes défensives formidables. Telle est la *salsepareille*, qui est une espèce du genre *Smilax*, analogue à nos ronces d'Europe, et qui rampe parfois sur le sol où on ne reconnaît sa présence qu'aux blessures qu'elle fait au pied. Tel est l'Hameçon du Diable (*Yurupari-pina*), une légumineuse grimpante du genre *Drepanocarpus*, avec de larges épines courbes en place de stipules. Telle est la griffe du chat (*Uncaria guianensis*) avec ses longs et solides crochets, capables de porter des poids très lourds. On racontait l'histoire d'un homme enlevé par ces griffes d'un canot qui fila sous lui. C'est encore à Belem que Spruce vit une énorme liane de près d'un pied de diamètre, et qui montait autour du tronc par des spirales, dont il essaya en vain de suivre le dessin en hauteur. Elle disparaissait à une certaine hauteur, cachée par une *clusia* épiphyte, au-

dessus de laquelle il était impossible de la reconnaître entre les autres lianes. Ce n'est qu'après des années que Spruce reconnut qu'elle était l'axe descendant de cette clusia. On voit également d'autres lianes pendre comme des cordes : ce sont les Aroïdes et les Cyclanthes. Enfin beaucoup de lianes secrètent en abondance un liquide ordinairement âcre et laiteux chez les Apocynées et les Asclepiadées, trouble et violemment vénéneux chez quelques Paullinia, mais parfois limpide, doux et innocent.

*
**

Aux descriptions des spécialistes, on ne peut ajouter que quelques impressions de voyageur.

Dans l'océan des arbres, au premier abord, on ne distingue rien. Puis certaines espèces deviennent plus familières. On reconnaît d'abord le sumaùma, ce géant blanc dont le dôme domine la forêt. C'est une vieille connaissance. Car il n'est autre que le fromager que j'ai vu jadis ombrageant le port de Kona-kry. Là, on l'avait entouré de chaînes. Mais sa chair tendre poussait si vite que les chaînes étaient digérées. Le soir, dans les courts crépuscules de Guinée, il sortait de l'ombrage noir des roussettes grosses comme des lapins, qui avaient un mètre d'envergure. Les Anglais lui donnent le nom de kapok tree, et les Français disent aussi kapokier. Il est souvent appelé dans les livres anglais silk cotton tree. Le géant est le sumaùma des varzeas, *Ceiba Pentandra*. Il a un bois blanc, très léger, avec lequel on fabrique des jangadas. Sa densité n'est que la moitié de celle de l'eau. On en fait de la pâte de cellulose, avec un rendement de 26 %. L'enveloppe des semences donne le kapok. Enfin le tronc peut être creusé de façon à former des cuchas, c'est-à-dire des barriques flottantes qu'on remplit d'huile de tortue ou de capivi. — Quand Spruce entra

à Manãos, une cucha y arriva avec lui, contenant 1.200 gallons de capivi. Un marchand l'assura qu'il avait possédé une cucha faite sur le Solimões, longue de 27 pieds, qui contenait 300 pots d'huile de tortue, chaque pot étant de 6 gallons, de sorte que la cucha contenait près de 2.000 gallons. Une autre, faite sur l'Ycayali, contenait 2.250 gallons. Que contiendrait l'arbre entier, qui de sa base aux premières branches mesure 30 mètres ?

L'imbauba, de son nom le cecropia, a des quantités d'espèces. L'imbauba blanc, cecropia palmata, est fréquent dans les taillis. La face inférieure des feuilles est blanche. Son bois est blanc, très léger. $D=0,33$. Il sert aux Indiens à allumer le feu par frottement avec un bois dur. Il sert à fabriquer du charbon pour faire de la poudre. De là sans doute le nom de bois canon que les Français lui ont donné en Guinée. Il sert également à faire de la pâte de cellulose, le rendement en cellulose étant de 42 %. Huber, à la planche 10 de l'Arboretum amazonicum, donne la photographie d'une plantation abandonnée, une tapera, envahie par les imbaubas, dont on reconnaît le tronc léger, divisé à angle aigu, et le léger dôme de feuillage.

Un autre géant est celui qu'on nomme improprement le châtaignier et qui appartient à la famille tropicale des Lecythydées : Castanheira sapucaia, lecythis paraensis, la marmite de singe de la Guinée française. Il a un beau bois entre rouge et jaune, résistant et facile à travailler, pour les constructions civiles et navales, de densité 1,02. Le fruit est une espèce de grelot de bois, gros comme un petit melon charentais. Cette capsule ligneuse contient 35 à 40 noix. Ces noix contiennent 51 % d'huile comestible. C'est un des articles d'exportation de l'Amazonie.

La ressemblance de cette flore arborescente avec celle de la Guinée est si saisissante qu'au premier

coup d'œil elle justifie ceux qui croient que le Brésil est un morceau d'Afrique rompu et dérivé vers l'Ouest¹.

Dans les palmiers, nous connaissons déjà le mirity et ses éventails découpés. Le tucuma, *astrocaryum* vulgare, a, au sommet d'un tronc élancé, un panache en tous sens de grandes palmes retombantes. C'est un palmier de terres relativement sèches. Le tronc a 10 à 15 mètres de haut, avec 15 à 20 centimètres de diamètre, avec à la partie supérieure des épines de 10 centimètres disposées en anneaux. Les feuilles, qui ont 2 mètres sont couvertes d'épines aiguës et longues. Ces feuilles donnent des fibres excellentes, dont on fait des cordes d'arc, des filets et des hamacs.

Le palmier qu'on voit se découpant à petite hauteur, comme dans une serre, sur le fond d'arbres et de lianes où il est immergé, est le mumbaca, *astrocaryum mumbaca*. C'est un petit palmier dont la hauteur ne dépasse pas 5 mètres ; le diamètre du tronc n'a que 5 centimètres. Mais la couronne, très élégante, a de grandes feuilles souples, arquées, très pennées, à folioles opposées, et qui retombent en plumes d'autruche, vertes dessus, blanches dessous. On le voit constamment étaler ses peignes clairs dans la verdure.

1. Un arbre énorme qui, isolé près d'une cabane, me rappelait la forme de certains arbres à palabres jadis vus en Afrique est l'Achy-rana, *Andira retasa*, ou *Angelin*, dont Huber donne une photographie prise à Belem,

Enfin Huber reproduit un certain nombre de grands arbres caractéristiques de l'Amazonie : le magnifique *Cumaru*, *Dipterix odorata*, l'*Assacu-Rana*, un grand arbre touffu, d'une ampleur superbe. Tous deux sont des légumineuses et vivent dans les savanes. — Le *Bacury* est aussi un arbre de savane plutôt que de forêts épaisses. Il abonde sur les terrains les plus élevés près du Para. Ses branches partent toutes du tronc sous un angle constant (environ 30° sur la figure), droites et raides les unes au-dessous des autres, de plus en plus courtes, à mesure qu'on s'approche du sommet.

Un autre *astrocaryum* est typique des igapos ; c'est le javary, plus grêle et plus haut que le tucuma, avec des folioles plus courtes et davantage l'air d'un plumet. Le cocotier, sur l'Amazone, jusqu'au Rio Negro, est souvent le cocos Majai, dont le nom vulgaire est jarana.

Nous apprendrons plus tard à connaître l'assai. Mais comment ne dirais-je pas un mot du ravissant caju, dont les grandes palmes recourbées portent de longues folioles frisées fines comme des lanières. J'ai cueilli une bouture sur un tronc, et au moment où j'écris, elle achève de mourir dans le froid de l'hiver.

CHAPITRE VII

LE DRAME DU SERINGUEIRO

Entre les arbres de la forêt, il en est un qui a un rôle dramatique dans l'histoire. C'est l'arbre qui donne le caoutchouc et que l'on appelle dans le pays le seringueira. Le nom, usuel aujourd'hui, vient du mot portugais seringa, qui désignait couramment le caoutchouc il y a cent ans, et qui veut simplement dire seringue. Le caoutchouc doit d'être ainsi nommé, d'après Bates, au fait que les premiers colons portugais le virent employé en seringues par les Indiens. Et les Indiens auraient appris à faire des seringues en voyant les tubes que le caoutchouc formait naturellement, en coulant autour de branches minces. C'est sous cette forme qu'il trouva son premier emploi, les injections jouant un grand rôle dans la médecine indigène. A cet effet les Indiens le façonnaient en forme d'une poire, à laquelle ils ajoutaient un long col moulé autour d'un tuyau de plume.

C'est dans leur voyage sur le Tocantins, en septembre 1848, que Wallace et Bates trouvèrent le seringa en grande quantité, avec des gens campés pour recueillir le caoutchouc.

L'arbre appelé seringa était une Euphorbiacée, le

*Siphonia elastica*¹, tandis que ceux qui fournissaient le caoutchouc aux Indes orientales et en Afrique appartenaient au groupe très différent des *Ficus*, et donnaient un produit inférieur à celui du Para. Le *Siphonia elastica* croît dans les terres basses de l'Amazonie. Jusqu'au milieu du XIX^e siècle, le caoutchouc a été récolté principalement dans les îles et dans les parties marécageuses du continent, dans une région située à une distance de 50 à 100 milles dans l'Ouest de Belem ; mais on savait qu'il existait une immense réserve d'arbres intacts dans les forêts du Tapajoz, du Madeira, du Jurua et du Javary, jusqu'à 1.800 milles de la côte atlantique. « L'apparence de l'arbre, dit Bates, n'est pas remarquable ; son écorce et son feuillage ressemblent à celui du frêne d'Europe ; mais le tronc, comme celui de tous les arbres de la forêt, monte à une immense hauteur avant d'envoyer des branches. Les arbres semblent ici n'être la propriété de personne. Les gens que nous rencontrons nous disent qu'ils viennent chaque année récolter le caoutchouc dans ces îles aussitôt que les eaux ont baissé, c'est-à-dire en août, et qu'ils restent jusqu'à janvier ou février. La méthode est très simple. Chaque matin, tous les hommes ou femmes, à qui ont été départis un certain nombre d'arbres, les visitent, et rassemblent dans un large récipient le latex qui, ruisselant d'entailles faites dans l'écorce le soir précédent a été recueilli dans de petits pots de terre ou dans de petites coquilles en forme d'ampoules fixées près de la blessure. Le suc qui a d'abord la consistance de la crème, s'épaissit rapidement. Les collecteurs ont une provision de moules de bois, présentant les formes sous lesquelles le caoutchouc est demandé ; une fois retournés au camp, ils plon-

1. On appelait alors *Siphonia* ce que nous appelons aujourd'hui *Hevea*.

gent ces moules dans le liquide, appliquant, pendant plusieurs jours, une couche sur une autre. A ce moment la substance est devenue blanche et dure. La couleur et la consistance définitive sont obtenues en la passant à reprises répétées dans une épaisse fumée noire qu'on obtient en brûlant les noix de certains palmiers. Après cela le caoutchouc est prêt pour la vente. » — Cette fumigation dont parle Bates était, au moment de son voyage, une invention récente, le procédé n'ayant été découvert qu'en 1842.

La première montée des prix est de 1853. Cette hausse éveilla les gens de leur léthargie et de toutes parts ils se mirent à rechercher et à fabriquer le caoutchouc. Dans la seule province de Para, le nombre des seringueiros s'éleva à 250.000. Les artisans jetèrent leurs instruments, les planteurs de canne quittèrent leurs moulins, les Indiens leurs cultures. Le sucre, le rhum, le manioc même ne furent plus produits en quantités suffisantes pour les besoins de la province. Il fallut importer le sucre et le rhum de Maranhão et de Pernambuco, le manioc du haut fleuve et du Nauès.

Dès 1851, Spruce, en voyage sur le Rio Negro, avait montré aux habitants l'abondance d'hévées de leur pays et avait essayé de les pousser à les exploiter. Mais ils avaient hoché la tête. Sur ces entrefaites, la demande, surtout des États-Unis, avait commencé à dépasser l'offre. Les prix montèrent, jusqu'à atteindre, en 1854, 5 sh. la livre (38.000 reis l'arroba).

La demande américaine de 1853 était surtout destinée à des vêtements imperméables, et à des chaussures. Puis elle s'est étendue à une foule d'autres objets : tubes étanches à l'eau ou à l'air, ceintures, rondelles pour machines. Mais le grand accroissement a été causé par la demande de bandages de roues pour les bicyclettes, d'abord en caoutchouc plein, puis en pneumatiques vers 1888. L'usage du pneumatique

s'étendit à toutes les voitures à moteur, ce qui représente une consommation énorme, stabilisée, en 1937, à un million de tonnes.

Au commencement du xx^e siècle, malgré la demande croissante, le Para pouvait y satisfaire et produire 30.000 tonnes de caoutchouc annuel, parce que le caoutchouc pouvait être récolté sur une surface énorme et emporté par des bateaux à vapeur. Sur le Purus, qui n'a pas de cataractes, ces bateaux pouvaient remonter jusqu'à 2.555 milles de Belem. Grâce à ces facilités, les prix ne s'élevèrent pas autant qu'on aurait pu le croire. Le cours le plus élevé fut, m'a-t-on dit, de 12 sh. Mais c'était en 1910, au moment du grand boom, terminé brusquement par l'apparition de l'hévéa implanté en Asie.

Un tableau de l'exploitation du caoutchouc à la veille de la guerre nous est donné par Lange. Il partit de Belem pour le Tocantins un matin d'avril 1913, sur un steam-launch appartenant au senhor E. Levy. Cette entreprise existe toujours, transportée aujourd'hui à Manáos.

Lévy présenta Lange à un Suisse, le docteur Goeldi, qui était une des personnalités de Belem et qui dirigeait, depuis 1894, le Musée du Para. Il était en même temps le directeur d'une grande plantation sur le Moju.

Je ne pense pas que l'aspect de ces bateaux de rivière ait beaucoup changé depuis vingt-cinq ans. On dirait une arche de Noé à deux étages. Celui du bas porte à l'avant, juste sous la place du pilote, une ouverture béante. Ce rez-de-chaussée est rempli par la provision de bois qui sert à chauffer le bateau. L'étage du dessus porte les cabines, ouvertes vers l'intérieur sur un rectangle couvert où l'on dresse les

tables. Une coursive les entoure à l'extérieur. Vers le milieu du bateau est un espace libre. A l'arrière, les cuisines.

Sur les 185 passagers du bateau de Lange il y avait des travailleurs du caoutchouc, des rubber-workers, disent les Anglais, des seringueiros, disent les Brésiliens, avec leurs familles. Ils avaient des bagages assortis à leur profession, des sacs recouverts de caoutchouc et des malles cloutées. Des marchands, des éleveurs regagnant leurs stations sur le fleuve parlaient de l'éternelle crise monétaire, de la chute des prix du caoutchouc, de la politique de l'état de Para ; puis la chaleur qui devenait opprimante, éteignit les discours.

Lange nous a conservé le menu du bord. On lui servait d'abord une assiette pleine de manioc ; puis de la viande de conserve, bouillie, rôtie dans l'huile, ou à l'étouffée ou en hachis. Jamais de sauce, et comme condiments du poivre pris à même la branche et un peu de gros sel. Dans les grandes occasions, des œufs sur le plat, mutilés et méconnaissables, nageaient misérablement dans un bain d'huile rance. On buvait de l'eau. Un petit morceau de gelée de goyave, suivi de café noir, achevait le repas, dont le voyageur danois paraît avoir gardé un souvenir amer.

Après cette épreuve de frugalité, que restait-il à faire qu'à regarder les rives ? Lange les a vues comme nous les avons vues nous-mêmes dans cette région, avec les trois plans qui défilent l'un devant l'autre. Au premier, cette palissade d'arums dont le pied trempe dans l'eau, et qu'on appelle des aningas. Immédiatement en arrière, les draperies des véroniques. La tige des véroniques est trop faible pour supporter le poids de leurs centaines de branches ramifiées et rampantes et leur destin dépend des végétaux plus forts qui leur servent de support. Mais ceux-ci étouffés, meurent sous ce manteau de feuilles et

de fleurs. Le troisième plan est celui des bambous, avec lesquels sont entremêlés des imbaubas à grandes feuilles palmées, et çà et là les larges feuilles orange et rouge des andirobas, si éclatantes que nous les prenions d'abord pour des fleurs. Le fruit de l'andiroba, donne, broyé, une huile qui vaut l'huile ordinaire à machines. De temps en temps, dans cette foule, le tronc blanc d'un seringueira.

Le voyageur passa devant la petite ville de Moju, une paisible communauté d'une centaine de maisons, fondée par des religieux en 1754 et qui faisait avec Belem un petit commerce de caoutchouc, de tabac et de manioc. Aux hautes eaux, la ville était entièrement inondée.

Un peu plus loin, le bateau s'arrêta devant la maison d'un marchand, débarqua la plus grande partie de ses passagers et s'engagea dans la bocca do canal, un chenal étroit creusé au début du XIX^e siècle, et conduisant par un lacs de ces petits bras qu'on appelle des igarapés jusqu'à un point situé vingt milles plus loin, et où l'on débouche dans le cours majestueux du Tocantins.

Les voyageurs arrivent à Moju Rubber Plantation, propriété d'un concern new-yorkais. C'est là que Lange descendit. Suivons-le et visitons une grande plantation de caoutchouc, au lendemain du rush.

« Un grand jeune homme en habit de cheval vient me saluer. C'est le surveillant de la plantation, et il se trouve que c'est un Américain très agréable et très énergique. La petite maison à toit de tuiles qui se trouve sur le rivage est vieille et ruinée. Les murs humides sont partout lézardés et rompus. Une partie en est occupée par le magasin et ce magasin est dirigé par un Juif, qui a le lucratif privilège de vendre des provisions aux deux cents travailleurs de la plantation. » — Il y avait près des chambres un bar, triste endroit avec de grandes brèches dans les murs. Des

marques de cuivre indiquaient les places à trois grandes tables peintes en noir. Mais il y avait plus de places vides que de places occupées. C'étaient celles des ouvriers tués par la fièvre.

La maison du surveillant, au contraire, était une construction claire et nette, en bois, avec un enclos qui contenait les étables, la cuisine et le pigeonnier.

Cette plantation américaine avait été effroyablement coûteuse en vies humaines. Le défrichage de la forêt vierge avait commencé en 1911. Les hommes vivaient en petites agglomérations malsaines, sans autre nourriture que le bœuf séché et le manioc, travaillant de six heures du matin à cinq heures du soir, n'ayant comme outils que la hache et le machete. A la fin de la saison humide, dès que la forêt avait suffisamment séché, on nettoyait le pays en le brûlant. Les hommes venaient pour la plupart de Belem et de l'État de Ceara. On peut dire avec certitude que la moitié d'entre eux étaient morts. — En 1912, une scierie mécanique avait été installée, du maïs et du riz semés, le caoutchouc lui-même planté régulièrement. On supposait que les arbres pourraient être incisés dans six ou sept ans. Mais en repassant devant la plantation en 1914, Lange a constaté que le travail était suspendu et que la région était retournée à la sauvagerie. En fait l'affaire n'a pas réussi et a été abandonnée par les Américains. On m'a dit qu'elle avait été récemment reprise par une société germano-brésilienne. Mais il n'y a pas encore de résultats.

Pendant son séjour à la plantation, Lange fut témoin de ce curieux mascaret qui remonte l'Amazone, et qu'on appelle le pororoca. En quatre minutes l'eau avait monté de 8 pieds 9 pouces, c'est-à-dire de près de trois mètres. Pour les caboclos, c'est-à-dire pour les métis, la Pororoca est une petite cabocla dont il faut s'assurer l'amitié par un don. L'un d'eux racontait qu'un jour de pleine lune, quelques heures avant

la grande marée, la Pororoca vint le visiter dans sa hutte sous la forme d'une petite fille, qui demanda seulement à boire du rhum. Le caboclo lui en donna une si bonne rasade que l'esprit, en le remerciant, lui promit qu'il n'arriverait aucun mal à sa propriété. Dans l'après-midi, la véritable Pororoca arriva et, tenant ses promesses, épargna tous les canots de son hôte, et même ses chemises qui séchaient sur un mirity.

Lange a pu étudier l'existence du seringueiro. La hutte qu'il décrit a 5 mètres sur 10, et environ 7 mètres de hauteur. Pas un clou, pas une planche, pas un morceau de métal n'avaient été employés. Le plancher est élevé à 1 mètre 50 au-dessus du sol. Les piliers sont faits de jeunes arbres coupés et enfoncés dans des trous. D'autres arbres fixés horizontalement supportent le plancher qui est en troncs de palmiers. Aux endroits où les poutrelles horizontales sont liées par des lianes aux poutrelles verticales, l'édifice est calé par de courts contreforts. Un simple cadre de troncs plus minces porte le toit léger qui laisse toujours passer l'eau et qui contient en nombre infini tous les insectes de l'Amazone. Ce toit est lui-même formé de simples feuilles de palmier ubussu qui se recouvrent.

On entre en gravissant un tronc abattu de palmier assai, que des encoches ont changé en escalier. La hutte est divisée à l'intérieur en deux pièces par une cloison en feuilles d'ubussu. L'une de ces pièces sert de cuisine, de salle à manger et de hangar à outils. C'est là que l'on fait le feu, dans une vieille bassine de fer-blanc ou dans un bidon à essence qu'on garnit de terre pour le rendre isolant. On place au-dessus un trépied de fer. C'est sur ce trépied que les mets sont cuits. Un éventail de feuilles sert à activer le feu. La vaisselle comprend une poêle à frire, un chaudron et une cafetière. Deux tasses,

avec leurs soucoupes, brillamment ornées de tulipes et de roses, chefs-d'œuvre de l'industrie de Hambourg ou de Lubeck, sont rangées en vue dans un coin. Contre le mur, la machadintha, la petite hache qui a défié des centaines de projets d'amélioration et qui est l'outil essentiel du seringueiro ; auprès, le terzado, c'est-à-dire la machete, qui est toujours de la marque Collins. Présentez au seringueiro une machete allemande, même avec une lame dorée, il fera non du doigt. Enfin, deux vieux pots de fer-blanc avec des poignées de lianes, et un couple de cuyas, c'est-à-dire de calebasses, l'une pour contenir de l'eau, l'autre pour recueillir le caoutchouc liquide ; celle-ci est entourée de lianes comme les bouteilles de Chianti.

L'autre chambre contient le hamac multicolore (signe des hamacs à bon marché), accroché aux piliers par des fibres de curana. Une pochette de caoutchouc, faite d'une toile enduite de latex, contient le tabac. Le papier à cigarettes zig-zag est accroché au mur. Un fusil, modèle du commerce, qui se charge encore par la bouche, est à portée de la main, un chiffon protégeant la percussion. Un grand chien jaune affamé, couché sous le hamac, surveille tous les mouvements de son maître. Voici maintenant la journée du seringueiro. Son breakfast est une poignée de chibet et du café noir. Le chibet est de la farine de manioc délayée dans l'eau froide ; mêlée avec l'espèce de lait végétal que donne l'arbre-vache, elle s'appelle mingau ; mêlée avec de l'huile et cuite au four, elle s'appelle bijou.

Vêtu d'une chemise de calicot bleu et de culottes de même étoffe, un chapeau de paille sur la tête, muni de sa blague en caoutchouc, armé de son fusil, de son sac de cartouches et de sa poire à poudre, la machete dans un fourreau de peau fait à la maison, emportant la machadinha et le balde qui est le réci-

pient dans lequel il rapportera le caoutchouc laiteux, notre homme sort de chez lui à 5 heures et demie ou 6 heures.

Il atteint l'estrada, c'est-à-dire le sentier pratiqué dans la jungle, dépose contre un arbre son fusil et le balde, et se hâte pieds nus dans la forêt, à une allure que Lange avait peine à suivre. Après quelque temps, il ôte sa chemise, qu'il avait passée par courtoisie, la roule dans sa ceinture ou l'accroche à une branche. La machete à la main, il passe à travers les lianes ou les javary épineux, l'œil en éveil, surveillant le danger soudain qui est le serpent, ou la bonne fortune imprévue qui est la tortue.

Il s'arrête enfin devant un seringueira. Tournant rapidement autour, il saisit quatre vieilles tasses de fer-blanc à moitié rouillées, qui étaient retournées sur un arbre voisin. Il fait courir son doigt tout autour pour enlever la saleté et les insectes morts. Les tasses dans la main gauche, la hache dans la main droite, il se campe devant un arbre. Il examine le tronc pour voir où ont été faites les entailles précédentes, et frapper au-dessus. Il donne un coup oblique, qui atteint presque l'aubier. Et aussitôt il fixe une tasse sous l'angle inférieur de l'entaille, de façon que le latex en débordant y tombe. Il fait trois ou quatre de ces coupures autour du tronc ; si l'arbre est sain et n'a pas été trop saigné, on peut aller jusqu'à sept entailles ; mais le seringueiro prudent s'arrête à cinq. La hache ne peut faire qu'une incision d'un pouce et demi en longueur et $3/8^o$ de pouce en largeur. A l'ordinaire les arbres sont incisés à une hauteur de trois à quatre mètres. L'échelle dont on se sert est un tronc d'assai avec des encoches tous les quatre pouces. Un ouvrier visite 150 à 200 arbres dans sa tournée.

A neuf heures du matin, le seringueiro a fini les incisions. Ja cortei, dit-il. Il lui reste à faire une autre tournée, pour laquelle il reprend son fusil et

le balde. Cette tournée consiste à refaire trois heures après le chemin du matin et à vider les tasses dans la balde. Qu'une tasse contienne deux onces de latex laiteux, on considère que c'est une bonne moyenne.

Une fois tous les pots vidés dans la balde, le seringueiro retourne à sa hutte et déjeune. Un morceau de bœuf séché (carne secca) est d'abord plongé un moment dans l'eau, puis mis à la broche. Une extrémité de la broche est enfoncée dans le foyer, sous un angle tel que la viande reçoive la flamme. En dix minutes elle est rôtie. Une boîte de farine de manioc est à portée de la main qui y plonge et qui envoie de pleines poignées dans la bouche. Le repas est achevé par le café. On roule les cigarettes, soit avec du papier, soit avec des petites feuilles faites d'écorce de tauary. Les hommes connaissent peu la pipe ; mais les femmes en fument une petite, le cachimbo.

L'après-midi on fume le caoutchouc dans une hutte particulière, le defumador. Sur un trou dans le sol est placée une cheminée faite soit de terre, soit d'une feuille de fer. Cette cheminée est appelée boiao. Le caoutchouc est versé dans un bassin de fer galvanisé, appelé bacia. L'ouvrier prend pour combustible un morceau de sernamby, c'est-à-dire de caoutchouc qui a coulé de l'arbre et qui a durci tout seul, et met une allumette. Là-dessus il place des ramilles et des feuilles sèches, parfois un peu d'essence et sur le tout des noix d'urucury (*attalea excelsa*) ; une épaisse fumée s'élève ; la cheminée est placée dessus et son appel fait sortir la fumée en colonne. L'ouvrier plonge une palette de bois dans la masse laiteuse de caoutchouc, et l'en ayant ainsi enveloppée, la tourne rapidement dans la fumée. Dès le second tour le liquide est coagulé et se colore d'un ton crème. Après une douzaine de tours, il forme sur la palette une mince couche de beau caoutchouc. L'ouvrier plonge de nou-

veau la palette dans le latex, et une seconde couche se dispose sur la première, pour être fumée à son tour. Après trois heures, le bras a exécuté de 1.200 à 1.500 mouvements, et l'épaisseur du caoutchouc atteint d'un à deux pouces.

Beaucoup de ces collecteurs de caoutchouc vivent seuls sans personne pour les aider et tenir leur maison. D'autres habitent en famille. Dans ce cas, la hutte a une chambre isolée pour les femmes.

De ces visites de Lange à ces caboclos, la plus curieuse sans doute est celle qu'il fit à une famille habitant l'île des Jaguars, l'Ilha des Onças. De cette île, située en face de Belem, on voit la nuit les feux de la ville. Son intérêt est qu'étant très basse sur l'eau, qui la recouvre fréquemment, elle est un exemple typique de *varzea*, c'est-à-dire de forêt inondée.

Lange ayant abordé auprès des magasins que l'Amazon Steam Navigation Company venait d'abandonner, trouva un sentier qui se glissait entre des marais. La forêt couvrait le sol ; des assai en grand nombre ; çà et là un seringueira. Le voyageur avait l'intention de prendre des films et portait une camera. Il arriva à une rivière sous bois qui n'avait pour pont qu'un tronc d'arbre si recourbé que sa pente commençait et finissait à 45 degrés. Pour la franchir, Lange jeta sur l'autre bord ses bottes et son trépied, et passa comme un danseur de corde, tenant sa camera de la main gauche, et de l'autre un long baliveau dont il enfonçait le bout dans le lit de la rivière.

Arrivé sur l'autre rive, il découvre entre les arbres une hutte de seringueiro. Comme il se courbe pour passer sous une branche, il sent saisir sa manche gauche si vigoureusement qu'il laisse tomber le tré-

ped. C'était un jeune boa, qui avait enfoncé ses crocs dans la partie vide de la manche de chemise, et qui maintenant s'enroulait fortement autour du bras. Aidé d'un compagnon qui le suivait, Lange saisit l'animal derrière la tête et tous deux le jetèrent à terre, où Lange lui coupa la tête d'un coup de machete. Il avait 9 pieds de long et 6 pouces de diamètre.

La hutte était habitée par un vieux caboclo et sa famille. « Oh, compadre », dit Lange. — « Oh, compadre », répondit une voix qui venait de la rivière. Lange exposa son désir de faire des peintures qui marchent, et l'homme consentit. A dix mètres de la hutte, commençaient les palétuviers. L'homme, qui pouvait avoir 55 ou 60 ans (mais savait-il lui-même compter son âge ?) servit le café dans une gourde richement ciselée et peinte. Il raconta qu'il avait été souvent mordu par les serpents et montra les cicatrices de son bras. Il travaillait dans les estradas depuis trente-cinq ans. Il avait épousé une femme plus jeune que lui ; c'était elle maintenant qui avec leur fils s'en allait dans la forêt travailler à sa place.

Elle annonça son retour de loin, en frappant d'un bâton sur un sapopema, un de ces contreforts sonores comme un tambour. Un quart d'heure après, elle était là, souriant au vieux mari qu'elle appelait « Men Caboclo velho ! » Elle joua un moment avec le chien Cupido, puis posa sa charge de caoutchouc et sa hache, et appelant le garçon qui était resté dehors au pied de l'échelle, portant un daim sur le dos, elle lui ordonna de mettre le gibier à la cuisine, de se laver les mains et la figure, et de venir recevoir la bénédiction du docteur (Lange est ainsi appelé parce qu'il est myope). Cette femme pleine de vitalité pouvait avoir trente-cinq ans, et sa figure, qui avait dû être délicate, contrastait avec ses façons brusques. Non seulement elle récoltait le caoutchouc que son mari vulcanisait ensuite, mais c'était elle qui cousait, qui

récoltait l'assai et allait en canot le vendre à Para ; qui chassait le daim ou la paca, un grand rongeur qui est un délicat gibier, ou encore les oiseaux pour le souper. C'était elle qui cultivait le champ de manioc derrière la maison, et qui discutait avec le propriétaire de leur petit bien. Après quarante minutes de repos, elle repartit et Lange lui-même prit congé. A travers les serpents qui pullulent, en passant les igarapés sur des arbres, elle retournait à son travail. Mais les arbres qu'elle exploitait étaient vieux. La centaine de seringueiras de son estrada fournissait à peine par jour deux litres de latex, soit à peine un kilo de caoutchouc et celui-ci ne valait plus que 4 milreis, c'est-à-dire un dollar, moins de la moitié du prix de 1910.

Pour le caoutchouc on avait délaissé toutes les autres cultures, comme la canne à sucre. Un jour, Lange visita l'île de Zininga. Elle avait dû être peuplée mais elle était maintenant en pleine décadence. Il vit des murs de briques restés debout au milieu des arbres, et les ruines d'une chapelle sur le rivage. Il ne subsistait qu'une seule exploitation. Celui qui était resté était un rude travailleur. Il avait défriché un acre et l'avait planté en tabac. La plantation donnait 7 arrobas (l'arroba est de 25 litres), chaque arroba valant 13 dollars. Cet acre de terrain rapportait donc 90 dollars. Il avait de plus une belle plantation de manioc dont sa femme extrayait la farine. La plantation était entourée de bananiers. Enfin deux cents cacaoyers croissaient parmi les arbres de la forêt.

Avec le prix du caoutchouc, le prix de la vie avait monté. Lange donne quelques exemples de cette cherté : café 20 cents la livre ¹ ; sucre 15 cents ; pois 12 cents ; essence 1 dollar 65 le bidon de 5 gallons ;

1. Le cent américain valait avant la guerre un sou de notre monnaie d'alors.

cartouches Winchester de 44, 1 dollar 50 le cent ; allumettes 6 cents la boîte ; sel 1 dollar 50 les 30 livres ; œufs frais 7 à 8 cents la pièce. Ces prix n'atteignaient pas toutefois la folle montée que Lange avait observée en 1910 sur le Javary, un affluent du Haut-Amazone. Sur le Javary, on lui avait demandé pour un trajet de 100 yards, accompli en quelques instants, 10.000 reis, c'est-à-dire 3 dollars ; sur le Tocantins, pour un voyage de dix jours au delà de l'île Xininga, que son steam-launch ne dépassait pas, on lui demanda seulement 15.000 reis, ou 5 dollars. Tant les prix se réglaient sur le cours du caoutchouc !

Au moment où Lange écrivait (son livre est de 1914) les jours du boom fiévreux de 1909-1910 étaient déjà loin. Le caoutchouc était tombé de 3 dollars la livre à 75 cents et continuait à descendre. L'auteur envisageait l'extinction complète de l'industrie amazonienne. La hausse momentanée des prix causée par la guerre disparaîtrait, pensait-il, aussitôt que la paix rouvrirait les mers. Ce serait d'ailleurs le seul salut pour l'Amazonie que le marché du caoutchouc soit entièrement monopolisé par l'Orient et que l'Amazonie soit obligée de cultiver son sol.

Il semble en effet, à lire Lange, que le rush de l'hévéa ait eu pour effet de tuer toute l'agriculture d'Amazonie. A présent, écrit-il, le pays ne peut pas montrer une seule plantation agricole : je serais tenté de dire qu'il n'y a pas un seul acre cultivé, mais ce ne serait pas vrai à la lettre, car il y a peut-être une douzaine d'acres çà et là dans les 418 millions d'acres de forêt vierge, — sans compter les plantations de manioc de quelques tribus indiennes dans l'intérieur lointain, — qui à strictement parler sont cultivés. Toutes les riches plantations de coton, de tabac, de riz et de céréales qui florissaient au temps des explorateurs du dernier siècle, de Wallace, Bates

et Waterton, Herndon et Gibbons, sur les bords du grand fleuve et des grands affluents, ont été abandonnées dans le rush fiévreux du caoutchouc. « Et le peuple a maintenant sa médecine, son great discomfort. Ce peuple redeviendra prospère quand il commencera un développement rationnel de l'agriculture, Mais il a besoin de l'étranger, — c'est l'idée fixe de Lange — pour enseigner, diriger et organiser. »

CHAPITRE VIII

DANS LES NARROWS

Le 4 septembre nous levions l'ancre pour nous engager dans les chenaux qui mènent du Para à l'Amazone, réseau capillaire entre ces deux grandes artères.

Au réveil nous avons quitté Belem et nous étions dans le fleuve. Une eau blonde sous un ciel pommelé, une navigation douce comme sur un lac, un temps couvert, humide et chaud. A bâbord, on ne voit guère qu'une lointaine bande de verdure ; mais à tribord, où nous rasons le rivage, défile un nombre infini de petites îles, des îles jardins, des îles corbeilles, couvertes d'une surabondance touffue, avec quelquefois une clairière ou un ourlet d'un vert plus vif, qui est une avant-garde de hautes plantes d'eau.

Il en est ainsi jusqu'au puissant élargissement formé par l'embouchure du Tocantins, où l'on peut se croire sur un lac. Après quoi nous entrons dans les chenaux que les cartes anglaises appellent les Narrows. Il est neuf heures du matin. Le ciel s'est éclairci. Les cumulus défilent encore sur un voile, que les météorologistes appellent un stratus. Dans nos pays, cette atmosphère serait grise. Mais ici, ce monde de nuages

est d'un blanc aveuglant et comme gonflé de lumière. Par place, le stratus s'ouvre et un pan de bleu clair apparaît.

Nous sommes engagés dans un chenal, bientôt si étroit que la verdure des bords apparaît dans son détail, comme les canotiers du dimanche voient celle de la Marne. C'est d'abord une palissade de ces aningas, qui sont des Arums. Nous sommes aux basses eaux, et le fleuve est ourlé d'un découvert de boue mouillée, d'où sortent en rangs serrés les tiges pareilles à des bâtons. Aux hautes eaux, ces tiges sont noyées et l'eau doit arriver jusqu'au bouquet de larges feuilles horizontales qui les surmonte, toutes sur le même plan et marquées de gris par la boue de l'inondation. Notre œil n'est point fait encore à l'échelle démesurée de ce paysage sans figures ; qui croirait que ces aningas¹ ont jusqu'à 5 mètres de hauteur, et que l'épaisseur du tronc atteint 20 centimètres. Ce tronc est formé par une masse spongieuse, traversée par de grosses fibres, qui servent à la fabrication des cordes. On en fait aussi du papier.

Derrière les aningas s'étend une draperie formée par des lianes qui sont des veronicas, et plus haut en arrière des tabocas². Ces tabocas voilent complètement de grands arbres, qui sont comme des lustres dans une housse. On ne voit plus que cette étoffe verte tendue sur des formes indistinctes. C'est seulement derrière ce triple voile qu'apparaît la lisière de la forêt. D'autres fois, ce rideau est remplacé par des palmiers. On ne voit point le stipe, mais seulement d'énormes feuilles retombantes, dentées seulement sur le bord, et la dimension, cette fois encore, échappe à la mesure de notre œil. Elles ont, d'après Huber, dix mètres de long. Ce sont elles qui font les

1. *Montrichardia arborescens*.

2. Le nom des Tabocas est Guada. Celui des Veronicas est *Dalbergia Monetaria*.

toits des cases. Le palmier se nomme ubussu¹. Ou bien on aperçoit sur le fond de la forêt, les hachures d'un petit palmier, que nous connaissons déjà, le mumbaca. — Le rivage peut encore présenter un autre aspect. De grands arbres minces, terminés par un bouquet de feuillage, sont juchés sur des cerceaux de racines. Ce frère des palétuviers qui bordent les fleuves africains, est le manglier (*Rhizophora mangle*).

Derrière ce rideau varié, ce sont les grands arbres de la forêt et leurs mille espèces, géants à tête ronde couverts d'une épaisse boule de feuillage, entre lesquels on aperçoit de place en place un grand tronc blanc, une couronne légère, une frondaison vert tendre ou une cime nue.

De misérables huttes montées sur des perches et prolongées vers le fleuve par une passerelle, s'élèvent parfois sur une petite plage de boue. Des enfants nus, jaunes comme des cigares, font la haie. Parfois le possesseur de la maison paraît dans une pirogue. On voit difficilement les visages. Mais sous leur ton de tabac on distingue des traits européens. Du pont inférieur de l'*Hilary*, nous distinguons à l'intérieur des cases une image de piété clouée au mur, un hamac suspendu. On nous dit que ces paillotes délabrées n'ont ni tables ni chaises, mais toutes possèdent une machine à coudre.

Le commandant Evans, que je ne saurais trop remercier ici, m'a permis de m'installer sur la passerelle. C'est une cage vitrée, à trois mètres au-dessus du pont supérieur, avec des banquettes à tribord et à bâbord et un arsenal de longues-vues. Le commandant Evans est un joyeux Anglais du type brun, bien coloré, avec des yeux noirs enchâssés sous des gros sourcils, le nez aquilin qui tombe un peu sur une

1. *Manicaria saccifera*. Le livre de Huber où je prends ces précisions, paru à Para en 1906 le nomme *Arboretum Amazonicum*.

bouche qui rit. Cet excellent marin, fortement établi sur sa base, merveilleux joueur de deck-tennis, est de l'espèce expansive. Il vous hèle, vous frappe sur l'épaule, et paraît toujours sous pression. C'est l'homme le plus aimable, le plus serviable, le plus vivant que j'aie rencontré.

Devant le poste de verre de la passerelle les officiers passent, faisant tour à tour leur quart. La limpidité de ces visages bien cuits n'a d'égale que la simplicité et la gentillesse de leurs âmes. Inlassablement, ils refont ce parcours tranquille. Mais ils ont presque tous terriblement bourlingué dans leur jeunesse. Le second officier Sapsworth a fait pendant des années les mers du Sud sur des bateaux à voiles. Pendant la guerre il a accompli des exploits que le gouvernement anglais, si chiche de décorations, a récompensés avec le D. S. C. Il pense maintenant à une petite maison anglaise, à sa femme, à une petite fille qu'il a laissée à terre. Je vois ses bons yeux bleus qui rêvent sous son front bombé. — Le chief officer Holman, grand, osseux, taillé en coupe-vent, et qui a comme tout le monde les yeux clairs, le teint de brique et le front dégarni, a dans cette face de coureur des mers un sourire délicieux. Il parle peu, et il exprime tout par ce sourire. La sympathie remplace les mots. O Vikings, quels braves gens vous êtes !

Cette passerelle est l'observatoire d'un décor changeant. Nous voici dans un large canal dont le bout est ouvert. Auprès de nous, le pilote en uniforme blanc, immobile, debout, les yeux fixés sur le paysage, donne d'un mot le rhumb à suivre. Le bateau docile dessine des zigzags, allant chercher des concavités, fuyant les rives convexes, contournant toute une géographie de fond, invisible, mais que l'appareil de sondage automatique marque d'un tracé surprenant. Imprimée par un dégradé de bistre sur une bande de papier, une

dentelure aiguë annonce un banc de sable haut et étroit, une arête élevée de vingt mètres. La surface opaque de l'eau étend sur ces accidents un voile brillant et impassible.

Parfois le chenal tourne et s'élargit. Nous arrivons dans une assemblée d'îles, rangées autour d'un grand cercle vide. Des plans lointains de verdure glissent silencieusement, virent et passent les uns devant les autres. C'est un mouvement incessant et muet. Des rideaux s'ouvrent et se referment. Une scène vide apparaît.



Tandis qu'à notre gauche se succèdent les îlots, sur notre droite nous longeons indéfiniment le bord de la grande île de Marajo, interposée entre la bouche du Para où nous sommes, et la bouche de l'Amazone proprement dite, qui n'est pas navigable.

Cette île de Marajo est un monde distinct, qui ne ressemble à rien dans l'Amazone, et qui est une région d'élevage et de fazendas. Suivons encore une fois Lange qui aborda dans l'île après une navigation difficile et remonta une de ses rivières, l'Arary. Il y trouva une végétation qui lui parut nouvelle. C'étaient des cirisubas, arbres minces qui ressemblent un peu au bouleau. Devant eux s'étendait un rideau de palétuviers. La rivière n'a que 30 mètres de large, Lange s'y engagea et à neuf heures du soir, il eut le spectacle imprévu de lumières et de fusées. Le hasard l'avait amené, par un soir de fête, devant le village de Cachoeira, dont le maire était le docteur Miranda, ancien étudiant de Columbia University à New-York. Lange fit passer sa carte. Un explorateur, dit-il, doit toujours en être pourvu, même dans la jungle la plus sombre. Puis il alla voir la fête. Les faces joyeuses et les chemises de couleur gaie, paradant autour de la

petite église, lui donnèrent le sentiment d'une ville florissante. De jeunes et pâles Brésiliens, évidemment employés aux services administratifs, étaient assis ou se promenaient en rond, escortant des dames au teint sombre, qui regardaient de haut l'explorateur en khaki.

Le lendemain matin, Lange alla voir le docteur Miranda. Celui-ci était un Brésilien de bonne éducation, homme de progrès, qui l'entretint cordialement, en excellent anglais, mit à sa disposition une montaria, c'est-à-dire un canot, et lui donna une lettre d'introduction pour l'administrateur de son ranch de Tuyuyu, sur le haut Arary.

Cachoeira, dont le nom signifie une chute d'eau, est un village de prairie, chose nouvelle pour Lange. Dans un cercle de forêt, la prairie s'étend sur 90 milles carrés. La brise passe sur cette étendue ; deux cavaliers galopent ; un moulin à vent manœuvre une pompe qui fournit de l'eau aux habitants. Plus bas sur la rive est une petite maison, où une dynamo fournit de lumière électrique les quelques rues du village. Le maire, qui a travaillé pendant quatre ans à l'engineering department de son université, a tiré cette dynamo d'une vieille drague.

Au-dessus de Cachoeira, l'Arary se rétrécit. Le paysage est fait de vastes prairies, avec de petits bouquets d'arbres et de buissons émergeant comme des îles dans un océan vert. Ces îlots qu'on appelle des tesos, sont l'unique refuge du bétail pendant la saison humide, où Marajo est inondée à la hauteur de plusieurs pieds. — Quoique le sol de la prairie parût sec et ferme, Lange éprouva de grandes difficultés à avancer. Parmi les hautes herbes qui l'entravaient, il cite le canarana, le coton sauvage et de hauts roseaux de la taille d'un homme. Cette végétation, qui interceptait toute vue, foisonnait de serpents venimeux. On y rencontrait, parmi toutes sortes d'oiseaux coureurs,

l'aigrette royale (garça real) et c'était de ces marais que venait une grande partie des plumes d'aigrette alors à la mode. On voyait aussi l'ibis rouge (scarlet ibis) qui s'appelle le guara. Les marécas (wild fowls) volent en escadrilles en forme d'angle. Le jabura, au plumage blanc et noir, haut de 4 à 5 pieds et pareil à une cigogne, crie sur le passage du voyageur. Les alligators commencent à se montrer, de plus en plus nombreux à mesure qu'on remonte la rivière. Dans l'après-midi, Lange en blessa un qui se débattit en teignant l'eau de sang, et la rivière parut aussi bouillir ; c'était une foule de piranhas, les plus féroces des poissons, qui attirés par le sang, attaquaient, maintenant qu'il était blessé, l'invulnérable alligator.

Lange arriva enfin à Tuyuyu, qui était un ranch de 18.000 têtes de bétail, et qui couvrait 35 milles carrés. De l'autre côté de l'Arary, un autre ranch appartenait à une vieille femme nommée Leopoldina Lobato, qui possédait 65.000 têtes de bétail. La clôture en fils barbelés de ces immenses propriétés représentait une dépense énorme. Comme on ne trouvait pas dans toute l'île de bois pour les poteaux, il fallait le faire venir en bateau de Para. Quant aux vaqueiros, Lange en fait une assez triste description. Par rapport aux cattle-men de l'Amérique du Nord, ils semblent une caricature. Ceux qui sont blancs sont encore plus malheureux que les caboclos, et il est rare qu'ils soient en possession d'une pièce d'argent. Leur aspect est typiquement brésilien : les épaules tombantes et le teint gris-jaune, annonçant un mauvais estomac et un foie malade. Leur science d'éleveur est tout à fait rudimentaire. Mais, poursuit Lange, comment un cow-boy peut-il être un véritable cow-boy, quand il est sous-alimenté et insuffisamment payé, si toutefois il est payé ?

Pendant ce voyage Lange s'était arrêté dans une pauvre hutte de caboclos. Un vieil homme lui conta

qu'il trouvait parfois des poteries peintes avec lesquelles les enfants jouaient et qu'ils brisaient. Il avait découvert sous les racines d'un arbre une grande ygaceba qu'il avait donnée à sa femme pour y garder le poisson salé. Mais un monsieur venu en visite de Belem en avait montré un tel désir qu'il la lui avait laissé emporter. Lange se fit indiquer l'endroit de ces découvertes. Il apprit que le gîte archéologique se trouvait dans la petite île Pacoval, située dans le lac qui alimente l'Arary et qui porte le même nom que lui. Une navigation difficile sur le lac le mena dans l'île, où il logea chez un autre vieux métis, Ludovico. Celui-ci était né sur l'autre rive du lac. A l'âge d'homme, il s'était installé dans l'île qui était inhabitée et il avait construit sa hutte où il avait amené la fille d'un vaqueiro. Il avait trouvé le rivage couvert de débris archéologiques qui lui avaient paru plutôt une gêne, sauf les beaux vases entiers, dont il se servait pour garder le poisson et le manioc ou pour rafraîchir l'eau. Le lendemain, aux rayons du soleil levant, Lange aperçut le trésor. Le sol était littéralement couvert de débris de poterie. Il y avait de cette poterie enterrée partout, sous l'herbe, sous la maison, entre les racines. Dès le premier jour, Lange ramena 580 pièces.

Pacoval est bordé de trois côtés par le lac et du quatrième, celui de l'est, par un mondongo. Le mondongo est un trait particulier de la topographie de Marajo, ni terre, ni eau, ni prairie, ni fourré, mais simplement un lit épais de boue à demi solide, avec une couverture de roseaux et d'autres plantes. Un quadrupède ne peut ni marcher, ni nager dans ce terrain amphibie. Seul, l'alligator s'y meut aisément. C'est aussi l'habitat du jararaca, petit serpent violet et blanc, et du boa constrictor.

L'île est connue depuis les premiers colons portugais. Ayant exploré le lac Arary, ils trouvèrent l'en-

droit couvert de bananiers. Mais l'île est en voie de destruction. En 1871, quelques savants y vinrent. Elle portait encore une végétation luxuriante, comme il ressort de leurs dessins qui sont à Rio, aux archives du Museum. Quand Lange passa, un peu avant la guerre, il trouva un spectacle différent : « Maintenant, dit-il, la croissance de l'île est arrêtée, et les vagues sapent et lavent les rivages. » Un grand assacu défend de ses racines l'extrémité Nord. Derrière lui poussent quelques caju et des arbres à calebasses, ainsi que cinq orangers, descendants des générations antérieures. A l'arrivée du voyageur, un de ceux-ci, un vieil arbre, venait de tomber, miné par les vagues. Le sol est une riche terre noire mêlée de sable et partout farcie de fragments de poterie allant de menus fragments à des pièces pesant 25 livres. Un banc de sable et de boue de 50 pieds de tour, qui apparaît aux très basses eaux, est également couvert de poteries peintes. Ludovico allait y renouveler sa provision de jarres, laissant celles dont la décoration lui semblait trop fantaisiste. Parfois des pêcheurs venaient s'y approvisionner.

Parmi les objets que Lange a ramenés, il cite une urne funéraire piriforme, haute de près de trois pieds, dans laquelle il trouva une quantité de terre, de cendres grises, de fragments d'os et le cache-sexe d'une femme. Ce cache-sexe, qu'en tupi on appelle un tanga, était un mince triangle de terre cuite, large de six pouces, avec une convexité adaptée à l'abdomen, et dont l'extérieur, délicatement orné de lignes polychromes et de courbes symétriques, semblait couvert d'une couche d'émail. L'intérieur, pareillement émaillé, était blanc. Il y avait des trous aux trois extrémités pour passer des cordons. Lange a découvert des centaines de ces tangas. Il y en avait beaucoup d'un rouge foncé uni, sans doute pour les femmes de basse caste. Il trouva nombre d'idoles, de jarres,

des objets divers, au total en une semaine trois mille objets. Un vase magnifique dont il publie la photographie se voit au musée de Belem. Lui-même donne peu de détails sur ses trouvailles. Il les rencontra soit dans l'eau même du lac, soit au voisinage, dans des tesos, ou dans un igarapé qu'il appelle la rivière des âmes. Il trouva des haches de diorite, quoique le plus proche gisement de cette matière, les rapides du Tocantins, soit éloigné de 300 milles.

Que savons-nous de ces Indiens que le voyageur ne voit plus nulle part ? On vend seulement à Belem leurs photographies, où ils sont nus, vêtus seulement d'étranges étuis, que les photographies parues dans les livres français déguisent chastement en pans de ceinture.

Pour le voyageur qui remonte aujourd'hui le fleuve, l'Indien naturel n'existe pour ainsi dire plus. Au moins n'a-t-on aucune chance de le rencontrer. Quand les Portugais arrivèrent au Para, ils trouvèrent établis sur la rive droite du Bas-Amazone, une nation farouche, les Tupi, ou Tupinambas, dont le nom paraissait à Boileau le synonyme de sauvagerie : « C'est donc chez les Hurons, chez les Topinambous ? » s'écrie-t-il, outré de la barbarie des académiciens. En fait c'était une des plus grandes nations de l'Amérique du Sud. Elle habita longtemps dans le sud, le Paraguay et le Gran Chaco. De là elle émigra au Nord, sur la frontière des États actuels de Para, de Maranhão, de Pernambouc et de Bahia. C'est de là qu'elle descendit sur le Bas-Amazone. Il fallut trois années de combats pour les en déloger. Leurs débris remontèrent l'Amazone et allèrent se fixer à la rencontre de ce fleuve et du Madeira. Pedro Teixeira qui en 1619 leur avait fait une guerre achar-

née dans les environs de Belem et qui avait brûlé trois villages, fut étonné, vingt ans plus tard, à son retour de Quito, de retrouver ces mêmes Indiens dans la région du bas Madeira, autour du lac Vaicorapa. Quelques années plus tard, ils furent envoyés sur le Tapajoz, peupler la ville de Boim, qui venait d'être fondée. A la fin du xvii^e siècle, ils n'existaient plus. Mais leur langue a survécu.

A leur place, sur le bas Madeira, furent aussitôt établis des Abacaxis, des Canamas, des Maïès, tirés des bords des lacs et des igarapés voisins. On forma pour eux deux missions, dont une pour les Abacaxis. « En 1798, il ne restait de ces Missions que deux pauvres villages à peu près déserts ; pour les repeupler on fit main basse sur des Abacaxis et des Maïès qui vivaient aux environs à l'état de nature ; à ces Indiens on adjoignit un certain nombre de Turas et de Mundurucus pris entre les rivières Madeira et Tapajoz, puis la direction spirituelle de ces deux postes fut confiée à un carme du nom de José das Chagas et leur direction temporelle à deux capitaines de voltigeurs appelés Rodriguez Porto et Pereira da Cruz¹. » En 1860, ces deux missions n'existaient plus depuis longtemps. A leur place de petites bourgades étaient occupées par des croisements de tous ces peuples.

En amont sur le Madeira, se trouvait un peuple puissant, les Turas. Pour réprimer leurs incursions, en 1716, un capitaine Joao de Barros da Guerra fit contre eux une campagne d'extermination. Lui-même fut écrasé par la chute d'un arbre. Mais les Turas furent anéantis.

En 1756, les Portugais fondèrent la ville de Borba. Là ils avaient affaire à un autre peuple belliqueux, les Muras, qui détruisirent la ville, toujours rebâtie

1. P. Marcoy. *Voyage de l'Océan Pacifique à l'Océan Atlantique, Tour du Monde*, XVI (1867), p. 104.

sur un autre emplacement. La quatrième fois elle fut reconstruite sur la rive Est du Madeira, à une centaine de kilomètres de l'embouchure. Elle y est toujours.

Ces mêmes Muras brûlèrent Itacotiara, qui existait en 1755 sur la rive droite du Madeira. La ville fut reconstruite en 1770 à l'embouchure du Madeira, sous le nom d'Abavoris, et repeuplée d'Indiens Turas. Les Muras la brûlèrent une seconde fois. Elle fut reconstruite une troisième fois sous le nom de Serpa, sur la rive droite de l'Amazone, et peuplée d'Indiens de diverses tribus. Les Muras l'inquiétèrent encore. Serpa émigra alors sur la rive gauche, où elle est encore.

Plus bas, à l'embouchure du Khamnudas, nous ne trouvons que des tribus dès longtemps disparues, les Cunariz d'abord et après eux les Neamuadas, qui venaient des lacs de l'intérieur, et qui, eux aussi, ont disparu un beau jour. Dès le premier quart du xvii^e siècle, la population indienne était très raréfiée. La première exploration du Tapajoz fut faite en 1626 par Pedro Teixeira. Il allait à la recherche de main-d'œuvre humaine. Il ne ramena cette fois qu'une quarantaine d'Indiens. Mais une nouvelle battue, deux ans plus tard, fut un tel carnage que le gouverneur du Para dut rappeler ses émissaires et limiter la chasse à l'homme à deux expéditions par an.

Les Tucuyus habitaient, au xvii^e siècle, plus bas encore, aux bouches communes de l'Amazone et du Para, les îles entre Cameta et Gurupa. Les Hollandais, délogés par les Portugais en 1625 de leurs positions du Xingu, vinrent s'établir sur le Tocantins, à Cameta, et firent alliance avec les Tucuyus. De leur côté, les Capucins de Belem prêchaient la croisade aux Tupinambas convertis, de sorte que la guerre fut moins entre Européens qu'entre Tupinambas chrétiens et Tucuyus païens. Les deux peuples y périrent. Les Tapuyas, qui succédèrent à ces deux peuples, avaient

eux-mêmes disparu dès 1650. Mais leur nom survécut ; il devint même une sorte de nom générique pour les Indiens demi-civilisés de l'Amazone. On le trouve à chaque instant dans les récits des voyageurs du XIX^e siècle. Les Tapuyas, écrit en 1867 P. Marcoy, « revivent de nos jours, mais seulement par leur nom patronymique, dans cette population de serfs prélevés sur tous les points de l'Amazone. Le Tapuya de l'époque actuelle est tour à tour, et selon les besoins de l'État qui l'enrôle de force, ou la fantaisie du propriétaire qui lui sert de patron, soldat, matelot, pêcheur, chasseur, manouvrier ou simple portefaix. »

Le même Marcoy cite encore sur le Xingu un peuple qui, de son temps, survivait seul des vingt et un qui avaient autrefois habité la région. C'étaient les Yurunas. Ils étaient habiles à tisser le coton, à extraire l'huile du palmier ankassu et à voler les enfants des tribus voisines pour les vendre aux passants. « Les Yurunas n'ont pour tout vêtement qu'un ceinturon d'écorce de tahuari ; ils portent la chevelure en queue de cheval, s'épilent les sourcils et les paupières, noircissent la partie supérieure de leur visage et se font des colliers avec les dents de leur prochain. Comme les Mundurucus du Tapajoz, ils coupent la tête de l'ennemi qu'ils ont abattu, l'exposent à un feu doux et quand elle est convenablement desséchée, la badigeonnent de rocou, lui mettent des yeux postiches et la vendent aux riverains de l'Amazone, qui la revendent à un négociant de Para, lequel à son tour l'expédie en Europe à quelque amateur forcené d'histoire naturelle. Dans le Xingu une tête ainsi préparée représente une valeur d'environ dix francs en objets de quincaillerie. En Europe, elle vaut cinq cents francs. »

En 1924, un Suisse, M. Félix Speiser, accompagné du D^r Arnold Deuber, se rendit sur le Bas-Amazone pour tourner un film de la vie des Indiens. A Belem, un ancien fonctionnaire du Comité d'état pour la protection des Indiens, M. Kurt Nimuendayu, lui conseilla de tourner chez les Aparai, lesquels vivent au bord d'un affluent nord, le Paru. Cet affluent a été exploré pour la première fois en 1877, par un voyageur français, Crevaux.

Tout le rivage amazonien entre l'embouchure du Jary et celle du Paru appartenait en 1924 au sénateur Jose Julios de Andrade, homme extraordinaire qui s'était élevé par lui-même à une fortune considérable. Le sénateur se mit à la disposition de Speiser.

Cependant un obstacle imprévu retint quelque temps les voyageurs. Une révolution avait éclaté dans le Sud du Brésil. Quand on voulut, pour la réduire, envoyer des troupes de Belem, celles-ci se mutinèrent ; mais cette mutinerie avait été précédée de palabres, qui avaient donné au gouvernement le temps de prendre des dispositions, c'est-à-dire d'enlever aux rebelles la plus grande partie de leurs munitions et de s'assurer la fidélité de la police en lui payant sa solde arriérée. La fusillade éclata un dimanche. Les insurgés refoulèrent d'abord les troupes fidèles. La population regardait l'événement, massée sous les portes, et quand on tirait dans la rue, rentrait dans les maisons. Les rebelles se glissaient par petits groupes de quatre ou cinq, et ouvraient le feu sur les policiers qui se montraient. De temps en temps des coups partaient des fenêtres d'un café. Le soir la fusillade s'éteignit, pour reprendre avant le jour devant la caserne. On apprit enfin que le gouvernement était vainqueur. Les insurgés s'enfuirent dans la forêt, où ils furent repris.

Le calme était revenu à Belem, mais la grande ville de l'intérieur, Manáos, entrée à son tour en

révolution, avait armé une flotte avec les canons de la forteresse d'Obidos. Cette flotte annonçait l'intention de descendre le fleuve et d'attaquer Belem, qui n'était pas en état de résister à l'artillerie. Le seul moyen de se défendre était de barrer les narrows avec des bateaux coulés, d'éteindre les feux du fleuve et d'armer la population. Pendant quelques jours, Belem ressembla à un camp. Les rumeurs les plus étranges circulaient. On avait vu ici et là les bateaux insurgés. D'autre part, en barrant l'Amazone, les rebelles bloquaient tous les pays d'amont, comme la Bolivie. Enfin on vit arriver des torpilleurs gouvernementaux, puis des transports avec des troupes. Dans le même temps, la révolution était réduite à Manãos.

Nos voyageurs pouvaient maintenant partir. Un heureux hasard fit qu'un bateau du senhor Jose Julios amena à Belem huit Indiens, curieux de voir cette grande ville, et à qui, pour confirmer les bonnes relations, le sénateur avait accordé le passage. L'occasion était excellente de s'en faire des amis. Speiser alla les voir à bord. Ils avaient de longs cheveux d'un noir bleu qui descendaient jusqu'aux épaules. Ils étaient nus, sauf une ceinture, et leur peau bien soignée brillait comme un velours brun. La population assemblée les considérait. Ils étaient originaires de trois villages, mais groupés sous un seul chef, un homme de haute taille, au visage japonais, qui se tenait silencieux. Autant il était réservé, autant son frère Potu était vif. Celui-ci était le chamane, c'est-à-dire le sorcier et le médecin de l'expédition. Il observait tout de ses yeux ronds et noirs et sautait rapidement sur un pied, son père ayant jadis coupé l'autre, qu'un serpent avait mordu. — Un troisième frère se nommait Joa, un gentil garçon de seize ans.

Les voyageurs s'embarquèrent le 8 septembre 1924

pour le Paru, et les Suisses s'étonnaient de l'eau jaune du fleuve et se souvenaient des lacs bleus. Mme Julios était à bord comme une maîtresse de maison, avec des amies qu'elle avait invitées pour un séjour à la campagne. L'*Almeirim* était un de ces bateaux plats à deux étages, chauffé au bois, que nous apprendrons plus loin à mieux connaître. Les Indiens étaient installés au rez-de-chaussée, dans un pêle-mêle de vaches, de veaux, de bottes de foin, de poules, de caisses, de victuailles, qu'ils dominaient étendus dans leurs hamacs.

La compagnie se sépara à Arumanduba. C'est un coin défriché et bâti, mais de bâtiments sur pilotis, car le fleuve couvre tous les ans le rivage de cinq mètres d'eau. Dans des magasins s'entassaient les produits des terres du sénateur Julios : bois, caoutchouc, noix du Brésil. Des corrals enfermaient le bétail, troupeaux de zébus et de buffles que des chiens gigantesques défendaient la nuit contre les jaguars. La principale construction était un magasin, où les caboclos trouvaient à acheter tout ce qu'il leur fallait, depuis les boutons de chemise jusqu'aux lanternes de bateaux : viande conservée, étoffes, médecines et pommades, fusil, pétrole. Le senhor Julios était maître des prix. Il y avait encore une école, un atelier de réparation pour les bateaux à moteur, un abattoir, deux kilomètres de maisons éclairées à la lumière électrique, toute une ville appartenant à un seul homme. Le frère du sénateur, le senhor Vicente, distribuait à chacun sa tâche et ne souffrait pas de paresseux.

De là un launch conduisit Suisses, Indiens et colis aux chutes Panama, et ils commencèrent à remonter, par des manœuvres de force, la rivière capricieuse, indéterminée et changeante. En quatre jours ils firent six kilomètres. Speiser a décrit dans une page pénétrante l'impression inhumaine, étrangère, hostile de

la forêt sans habitants, sans ciel, sans vue, inextricable, où le voyageur poursuit, enfermé comme dans un chemin creux, une route sans fin.

Le portrait que le voyageur fait des Indiens Aparai est fort curieux. Il loue leur gaité constante, leur esprit pacifique, leur politesse, leur honnêteté. Le travail a toujours chez eux l'aspect d'un jeu sportif. Tel est le défrichement. Dès que ce travail devient une besogne, il est laissé aux femmes. Ce sont elles qui récoltent les tubercules du manioc. Elles portent les fardeaux ; mais l'homme ne doit-il pas avoir les mains libres pour se servir de ses armes ? Il est tout à fait comparable à l'Européen qui se promène le dimanche en fumant un cigare pendant que sa femme pousse la voiture d'enfant. — Ce sont les femmes indiennes qui cultivent le champ à la houe, sans animaux domestiques. Ce labourage, tout primitif qu'il soit, de plantes poussées pêle-mêle, est déjà un grand progrès sur le stade tout à fait primitif de la cueillette. C'est à celui-ci qu'appartient l'utilisation du manioc, qui est le fond de la nourriture. Mais les tubercules sont vénéneux, chargés d'acide prussique. Les femmes les rendent inoffensifs par lavage et par compression. La cuisson fait le reste. Mais comment ces sauvages ont-ils appris à désintoxiquer le manioc ? On ne sait. Le sol s'épuise vite, et plutôt que de défricher un nouveau coin de forêt, l'Indien préfère fonder plus loin un nouveau village. Ce sédentaire est encore à demi un nomade. Quand Speiser arriva, le village de Kapoko avait été abandonné par tous ses habitants. Pourquoi ? C'est que l'un d'eux avait vu un jaguar géant, qui ne pouvait être qu'un esprit. Cette menace avait suffi à déterminer une émigration et un établissement à quatre jours en amont. En fait un village est occupé de quatre à dix ans au plus. Encore cet établissement est-il coupé par de longs voyages. Comme tous les primitifs, les Aparai s'en-

nuient dès qu'ils ne sont pas tenus en éveil par la danse, le surnaturel, la chasse ou le commerce.

Cette grande île de Marajo, autour de laquelle se brise en deux le courant amazonien, et qui est plus grande que la Suisse, a été de tout temps, bien différente en cela de la forêt, une région de riches fazendas et de grand élevage.

Ce n'est que bien plus tard, pendant le voyage de retour, que je rencontrai une habitante de Marajo. On me permettra cependant de placer ici la conversation que j'eus alors avec elle. — Nous venions de visiter, comme je le dirai plus loin, l'île de Mosqueiro.

Le bateau qui nous y avait amenés était le même qui fait le service de Para à Cayenne, et le capitaine avait embarqué sa sœur avec qui nous nous trouvâmes promptement en connaissance, et dont l'histoire est assez curieuse. Elle avait épousé à Belem le propriétaire d'une entreprise de pompes funèbres. Cette entreprise a été nationalisée. Avec la somme qui lui a été remboursée, le ménage est venu à Rio, pour entreprendre quelque chose de nouveau. Mais Rio, qu'elle déclare charmant, ne lui a pas plu pour y vivre. Je ne démêle pas bien si c'est à ce moment-là qu'elle est venue habiter Paris, où elle avait un appartement, rue de Sèvres, à côté de l'hôtel Lutetia. Son mari la rejoignait en été, mais retournait à l'automne au Brésil. Ils avaient deux filles. L'une habite l'Europe : son mari est consul du Brésil à Belgrade. L'autre s'est mariée au Brésil. Le gendre ne connaissait pas de plus belle vie que la vie dans une fazenda. Il a persuadé sa femme, qui a persuadé ses parents. On a donc acheté une fazenda dans l'île de Marajo. Le père étant mort, la mère vit maintenant avec son gendre, sa fille et leurs cinq enfants. Mais elle n'aime pas beaucoup cette vie rustique. La propriété, qu'elle dit toute petite, a trois lieues de long.

Elle comprend 4.000 têtes de bétail, dont 900 chevaux. La vente se fait sur pied, au poids, à une coopérative. Tout le personnel ne dépasse pas quatorze personnes, y compris les vaqueiros, qui sont ce qu'en Argentine on appelle les peones. Un cheval dressé se vend environ 300.000 reis. Je crois que le prix d'un bœuf est du même ordre de grandeur.

Notre interlocutrice, qui connaît Cayenne par son frère, nous en fait un tableau assez tragique. Le forçat libéré lui-même est maintenu complètement à l'écart. Et en dehors des forçats, il n'y a guère que des nègres. La nature, extrêmement riche, exige pourtant du travail. Au Brésil amazonien au contraire, tout vient tout seul, avec une abondance extraordinaire.

CHAPITRE IX

SANTAREM

5 septembre. — Nous avons achevé pendant la nuit la traversée des Narrows, et le matin en nous éveillant, vers six heures, nous nous trouvons dans le large courant de l'Amazone. Le ciel est nuageux, le temps tiède et humide, mais en somme la température est parfaitement supportable, presque agréable. Point de transpiration. L'eau du tub est fraîche. On respire aisément cet air calme. Il ne fait pas un souffle de brise. L'atmosphère est d'un jaune rose.

A droite, une surprise. Une fois passé Almeirim, au delà d'une ligne basse de verdure, nous voyons s'élever des collines tabulaires, d'autres coniques, d'autres dentelées et irrégulières, mais toutes terminées à un niveau constant. Ce sont celles dont M. Le Cointe m'avait parlé. Elles marquent par leur surface supérieure un ancien niveau de dénudation, qui a été ensuite disséqué, et dont elles sont les buttes témoins. Elles mesurent le travail du fleuve, qui a abaissé cette immense plaine jusqu'à son niveau actuel. Ces restes morcelés s'élèvent en silhouettes bleues sur le ciel blanc, parfois sur plusieurs rangs

de profondeur et sur une grande longueur. On les appelle la Serra Jutaby.

A bâbord, le paysage est tout différent. Le ciel est dégagé, bleu pâle, éclairé d'un léger soleil. Et nous longeons une île, dont la végétation est toute différente de celle d'hier. Plus de rideau compact de premier plan. Des arbres blancs, légers, presque grêles. Naturellement de grandes draperies vertes de lianes, non plus continues, mais disposées par places. Derrière elles, la cime d'arbres immenses.

A neuf heures, nous montons sur la passerelle, et cette impression devient encore plus forte. Au lieu de la forêt serrée, nous avons devant nous des arbres moins pressés, plus petits, mais plus individuels. Une foule de légers troncs blancs, des parasols troués et dentelés. Entre ces arbres, il en est un qu'on retrouve sans cesse, c'est le mangouba, tout chargé de bouquets de fleurs orange. En même temps, le paysage s'anime d'une foule d'oiseaux. On en voit filer qui ont l'allure de l'oie sauvage, mais les plus communs sont des échassiers, des hérons gris sombre, qui filent le cou tendu, allongés en flèche, et des aigrettes blanches qui font avec leurs ailes un flip-flap d'étoffe qu'on secoue.

Non seulement la forêt est moins dense, mais par endroits elle cesse tout à fait et nous voyons des clairières. Telle est, avant d'arriver à Prainha, l'île d'Itouduba, basse, découverte, et qui est une étendue de roseaux vert clair avec des bouquets d'arbres. Un peu plus loin, juste avant d'arriver à Prainha, nous frôlons un marécage sans arbres, aux plaines nues et claires, paradis des aigrettes.

Après le déjeuner, quand nous retournons sur la passerelle, le fleuve s'est élargi de nouveau, et nous sommes accompagnés à tribord par une haute montagne dentelée, isolée dans la plaine infinie, et qui n'est pas une butte témoin, mais un affleurement de

roche en place. Mais quelle roche ? Sandstone, me dit d'abord l'officier. Puis il va trouver le pilote et revient en me disant : Coal. Cette montagne se nomme le monte Alegre. Et c'est en effet un cap avancé de la bande carbonifère que nous connaissons parallèlement au fleuve, au fond de la plaine. Mais on n'y connaît pas de charbon exploitable. Tout ce qu'on a trouvé consiste en schistes ampéliteux. Le pétrole lui aussi est hypothétique. *

La largeur du fleuve est maintenant de trois milles trois quarts, disons d'environ 7 kilomètres. La verdure ne paraît plus au loin que comme un ourlet bleu au bout des eaux d'ocre et de carmin. Si éloignées, les rives ne semblent plus parallèles. On dirait qu'elles se referment, en un cercle d'un immense rayon, et l'on est prisonnier dans un vaste bassin, paisible, ensoleillé et prodigieusement solitaire, situé quelque part au bout le plus reculé du monde. Troublant seul le silence, le bâtiment qui nous emporte s'en va tout seul dans l'eau qui siffle à sa hanche, animé d'une volonté mystérieuse et d'un cœur qui bat le quart de seconde.

Cependant, devant nous, au fond de l'horizon, le fleuve ouvre deux bras, séparés par une île basse, qui s'appelle Curua. Et sur le bras de gauche, nous voyons un spectacle très inattendu. L'Amazone recoupe là une de ces hauteurs témoins que nous voyons depuis ce matin, et, chose étonnante en ce pays, la section est visible, sous la forme d'une falaise, qu'on appelle les Curua Cliffs, et qui apparaît nue, d'un jaune rose, formée visiblement d'un terrain tendre, sable et argile. La base porte à une certaine hauteur une ligne horizontale qui est le niveau des hautes eaux. Et au-dessus, le flanc de la falaise est découpé par un chevelu de rigoles. Le sommet est coiffé par un capuchon de verdure.

Ce décor s'efface à son tour et le paysage solitaire

continue comme avant : fleuve immense et soleil blanc, parfois le dos bleu d'une colline lointaine, parfois la verdure sombre et brillante d'une île proche.

Passé cinq heures, le paysage, qui est devenu le principal personnage de notre aventure, commence à souffrir sa tragédie renouvelée tous les soirs. Comme si nous allions voir les jeux de l'arène, nous revenons chaque jour, avec une curiosité neuve, voir le ciel se déchirer et s'ensanglanter. Nous avons retrouvé l'état d'esprit de nos aïeux qui ont fait du drame des nuées les plus belles histoires de l'humanité. Nous avons assez vieilli pour ne plus voir dans ces flammes Hercule sur l'Æta ; mais quelque chose d'aussi émouvant et de plus secret, que les mots ne peuvent pas dire, nous touche et nous tourmente. C'est comme si nous entendions tous les soirs une symphonie nouvelle, dramatique jusqu'à l'angoisse, profonde jusqu'au divin.

C'est d'abord un petit canton de l'ouest qui se met à briller tandis que tout le reste s'assombrit. On sent jusqu'au fond du cœur ce calme profond, cette espèce de majesté recueillie, ce silence visible qui est l'âme apaisée et mélancolique du soir. Le long des rivages, les arbres méditent et une bande d'eau brune sommeille. Devant ce fossé de silence, toute la nappe du fleuve étincelle d'or. Cependant l'ouest devient un gouffre jaune, dans lequel le soleil, chauffé au rouge cerise, descend entre quelques nuées. C'est quand il a disparu que la féerie véritable commence. Il a laissé derrière lui un abîme bordé de grands nuages, tout à l'heure safranés, et qui bleuissent maintenant en s'empennant de rose. Dans le vide entre ces nuages, des lignes fines et brillantes, brillent d'un éclat blanc de métal et dessinent dans le ciel le zigzag de la foudre. Derrière cette joaillerie le champ profond du ciel est bleu ; et plus bas il est vert ; plus bas encore ce vert perd ses élé-

ments bleus, jaunit, passe du jaune soufre au feu et du feu au carmin. De toutes parts naissent des couleurs. Un nuage se couvre d'un duvet rose. Un autre bleu ardoise se fond on ne sait comment dans le bleu azuré du ciel. Une petite nuée, indépendante de toutes les autres, s'est revêtue comme un prodigieux insecte d'une armure lie de vin. De gros blocs forment une montagne de vermeil, une citadelle des dieux. Cette montagne s'écroule, et montre à sa base des ruines bleues. Tout change en un moment. Seuls les premiers nuages allumés comme de petites lampes au-dessus du soleil disparu le reflètent encore. Mais leur éclat s'obscurcit. Les gros nuages se sont éteints un à un. Les métaux en fusion refroidissent et tout rentre dans la nuit.

Vers sept heures du soir, le bateau stoppe en pleine rivière et nous distinguons de maigres feux. C'est Santarem. Des canots chargés de fruits viennent se placer en étoile au pied de la descente. Au bout de quelques instants, le bateau est rempli de visiteurs. On voit des jeunes filles se promener trois par trois sur le pont. Elles sont brunes ou plutôt olivâtres, sans type bien défini, vêtues comme on peut l'être dans une petite ville de Portugal. Un vieux monsieur vêtu de blanc, le nez bourbonien, l'air d'un cercleux qui a eu des aventures, cause en se promenant avec un passager. Des enfants étonnés roulent des yeux blancs dans des faces noires. Très souvent ces métis sont encore tout près du type européen ; seule l'extrême variété des visages dénonce une histoire aussi variée qu'eux. Le bateau arrêté, il fait effroyablement chaud. Accoudé au bordage, on croit se pencher sur une chaudière d'encre. L'es-pèce de vapeur qui monte de cette eau noire est

traversée par les rayons des hublots, et l'on y voit flotter un quart de seconde le vol rapide et mou des vampires. De minuscules mouches noires s'écrasent sous le doigt. Des papillons de nuit bruns se collent aux traverses blanches.

Le lendemain matin, nous distinguons Santarem. C'est d'abord une plage. Cette plage, qui sert de lavoir, est couverte de linges étendus et de barques échouées. Derrière, on voit à gauche une rue avec des maisons, à droite des huttes. Un embarcadère de bois s'avance dans le fleuve. Nous débarquons en launch au pied de cet embarcadère, qui est un simple pilotis, et nous gagnons la passerelle par une planche jetée sur le vide de la charpente. Tout cela est assez primitif. Nous voici dans la grande rue, entre les maisons sans étage, qui sont presque toutes des magasins du type hangar, avec trois baies ouvertes qui occupent toute la façade. Cependant nous voyons par la fenêtre d'une maison particulière, un salon tout orné, jusqu'à la lampe du plafond, de rubans blancs et de fleurs en papier.

A gauche, la ville s'achève tout de suite par une allée, où deux flamboyants sont couverts de fleurs. L'auto-guimbarde qui nous transporte s'arrête. Le chauffeur saute à terre, se suspend à l'arbre par les mains, grimpe dans les branches, tire une longue machete de sa ceinture et abat un bouquet magnifique. Il en fera autant pour les bougainvillées dans la cour d'une maison où il entre sans façon, et pour le frangipanier du cimetière, qu'il atteint en trottant sur le mur.

La ville s'arrête presque aussitôt à une de ces falaises que nous avons vues hier. Sur la droite au contraire, elle se prolonge par une cathédrale un peu de biais sur la hauteur, et que l'auto atteint en cahotant à travers le campo. A l'extérieur, cette cathédrale fait figure, avec ses deux flèches ; elle est couverte

de crépi gris, souligné de bandes blanches. A l'intérieur, l'indigence des matériaux de construction et la pauvreté du style apparaissent, cachées seulement par l'abondance portugaise des ornements. Selon l'usage du pays, cette église n'est qu'un rectangle, achevé par un chœur sans déambulatoire. A droite un grand Christ peint a une histoire, qui est racontée par une inscription. L'explorateur Martin avait été envoyé ici vers 1820 (je cite la date de mémoire) par le roi de Bavière, et il tomba malade, en 1822 je crois. La miséricorde divine le sauva, et en reconnaissance, il érigea ce crucifix. Mais je dois dire que sa reconnaissance fut plus durable que hâtive, car le crucifix ne fut élevé qu'en 1845.

L'évêque est dans son église. C'est un grand vieillard de quatre-vingts ans, droit comme un i, un Allemand qui parle français, et qui est venu en France. Il est vêtu de blanc, coiffé d'une calotte violette, la croix pastorale au cou, une énorme topaze au doigt. Il nous montre avec une fierté attendrissante les vitraux de son église qu'il n'a pu faire poser que dans ces dernières années. Il est évêque depuis trente-cinq ans. Il y a un grand air de noblesse dans ce vieux prêtre qui a échappé cinq fois à la mort.

Les maisons de la rue principale, avec leurs façades peintes ou couvertes de carreaux, font illusion sur la ville. Il y en a de charmantes, couronnées de balustrades, avec des balcons à fers forgés compliqués et enroulés, et quelquefois un corps central plus haut, qui se présente par le pignon, bordé d'un toit à deux rampants. Mais tout le reste de Santarem n'est qu'une apparence de rues perpendiculaires et parallèles ; ces rues ne sont que le sol du campo, creusé seulement de fondrières plus profondes. Les maisons sont en terre crue, dont les gros blocs roses sont maintenus par des branches. Ce colombage rudimentaire, achevé par un toit en palmier, est, dit-on, très solide. En

fait, on ne voit jamais les ruines de ces masures. Elles s'en vont en poussière. En voici une qui a presque totalement disparu. C'est à peine s'il en reste quelques tronçons de murs bas.

La population qu'on aperçoit est extrêmement variée. Le métissage est évident. Parfois un type purement mongol apparaît. Parfois, mais non point très souvent, un type nègre. En voici un d'un prognatisme extraordinaire, le menton poussé en avant comme le bout d'un sabot, — tout à fait différent de nos nègres de Guinée ou du Soudan. D'où sort-il ? A côté de cela, un vieux descendant d'Européen a gardé des façons de gentilhomme, comme celui-ci qui voulait me faire entrer chez lui pour attendre la voiture. La maison est à vous disait-il en s'inclinant avec courtoisie. Quand je repassai il était à sa fenêtre et répondit à mon salut en me souhaitant bon voyage.

Santarem est sur le Tapajoz, dont les eaux sont vert bouteille, mais très près de son embouchure dans l'Amazone, dont les eaux sont roses. Le Tapajoz vient du Sud, l'Amazone vient de l'Ouest. Même réunis, les deux fleuves restent distincts. Quand à midi nous repartons, et que l'*Hilary* se dirige du Tapajoz vers l'Amazone, il traverse la ligne de séparation aussi nettement que s'il passait d'un liquide dans un autre.

C'est sur le Tapajoz, à une centaine de milles en amont, que Ford a commencé une exploitation intensive du caoutchouc. Est-ce le commencement d'une Amazonie industrielle ? Je ne puis m'empêcher de penser que Chateaubriand a vu l'Amérique du Nord dans le même état où nous voyons le Brésil ; le Mississipi était devant lui comme l'Amazone devant nous. Qui sait si dans cent ans, ces forêts défrichées ne feront pas place à des plantations industrielles, à des villes inconnues, à des sky-scrapers, à des banques, à des parlements et à des dancings ?

L'après-midi confirme cette impression. Non seu-

lement la forêt est plus claire, mais on voit commencer de véritables exploitations. Elles sont très modestes, du moins en apparence. Quelques clairières, où l'on a respecté un ou deux arbres prodigieux : en voici un dont l'énorme dôme descend jusqu'à terre ; un autre a le port de nos châtaigniers et des racines apparentes qui sont comme les tables d'un banquet. Mais la ressemblance avec un paysage de comté anglais s'accroît. On voit de vrais cottages, dont les toits de tôle ondulée luisent dans le feuillage. Par place les roseaux ont été faucardés. Le fleuve est bordé d'un terrain sec qui s'élève au-dessus de l'eau. On voit même des clôtures pour le bétail. A un endroit, nous apercevons trois chevaux. Ces paysages ne devaient pas être si rares en Europe avant le XIX^e siècle. On croit reconnaître ces sentiers sous bois que nous montrent les peintres anglais. A mesure qu'on avance ces exploitations se multiplient. On peut maintenant voisiner d'une maison à l'autre. Seule la nature des plantations nous avertit du pays où nous sommes. On reconnaît les grandes feuilles claires des bananiers, les bosquets de cacao. Devant chaque maison, il y a une barque amarrée. Puis cette zone cultivée s'interrompt. Et de nouveau les grands arbres chargés de lianes forment les premiers plans. Quelquefois la couronne seule sort de ce manteau vert ; quelquefois l'arbre tout entier est encapuchonné ; quelquefois, la couverture se creuse et fait une grotte. Le ciel est pur. Il ne sera pas question de pluie aujourd'hui, pas plus qu'hier.

Vers cinq heures, la grande féerie s'annonce, et le spectacle dure jusqu'après six heures. Il se joue aujourd'hui dans le ciel une grande pièce mythologique. Une pièce ? Non. Une action véritable. Du nord où sont les montagnes de nuages entassés, les pics neigeux et les Himalayas éphémères, est partie l'armée des Dragons bleus. Ces monstres, dont chacun couvre

plusieurs degrés de longitude, sont hérissés, menaçants, la gueule ouverte. Par bonheur, ils n'ont pas une tactique compliquée ; ils s'avancent en ordre de route, à la queue leu leu vers le Soleil. Celui-ci a tendu pour se protéger une grande muraille d'or derrière laquelle il se retire lentement. Nous assistons à cette retraite, et nous en mesurons le succès, au moment où derrière son voile, l'astre descend derrière l'horizon. C'est le moment qu'il attendait. A peine a-t-il atteint ses refuges, qu'il lance contre ses ennemis une nappe formidable d'or et de feu. Le premier dragon, le plus terrible, atteint à la gorge, perd à flots un sang rose qui tombe en grain, comme un rideau. Sous les feux de l'archer divin, des incendies s'allument de toutes parts. Le ventre du dragon prend feu. L'armée des monstres se défait. Un rideau d'améthyste tombe devant la tragédie.

Pendant, à la base du ciel noir une ligne de feux clignotants s'allume. C'est Obidos, qui paraît devant sa colline en amphithéâtre, où une ligne de points lumineux le prolonge. La nuit s'est faite. Nuit équatoriale, nuit étouffante. Le bar est envahi par une faune d'insectes. Des papillons bleus et noirs, des bombyx fauves volètent. De grandes sauterelles vertes, minces comme des poinçons, se posent sur les manches blanches. D'autres, grises et blanches, minuscules, restent immobiles et comme hébétées, jusqu'à ce qu'on les chasse. Quelqu'un a dans une boîte un hanneton noir. Devant toute cette vie inconnue, les passagers ont, les uns, des gestes d'épileptiques et de brusques effrois ; les autres accueillent ces êtres nouveaux, les posent sur leur main. Un matelot tient par les ailes un vampire éperdu, reconnaissable à sa fourrure rousse et à la tache noire de son nez. La petite bête se débat, puis feint d'être morte. Sur le pont supérieur une bouillie de cadavres fait une litière.

7 septembre. — Nouvelle surprise ce matin. Nous longeons, par tribord, peut-être à deux cents mètres, le cours d'une rivière tranquille, ourlée de verdure et d'arbres. Le bord véritable se tient à une hauteur de plusieurs mètres : au-dessous c'est le mur de terre coupé à pic et noyé aux hautes eaux, avec son enchevêtrement de racines ; au-dessous c'est un talus vert, de hauteur variable, quelquefois une véritable falaise rose, coiffée elle-même de verdure. L'eau est aussi unie, aussi moirée que celle d'un fleuve de France. A huit heures, continuant nos éternels zigzags, nous commençons à nous éloigner de ce rivage. Le ciel est d'un bleu pâle, éblouissant.

A huit heures et demie c'est à bâbord que le paysage présente une berge découverte, qui monte doucement vers l'infinie variété des arbres ; mais quelques minutes plus tard nous revenons sur tribord, où de nouvelles falaises roses, déchiquetées, brillent dans le soleil. Puis c'est à bâbord qu'on longe de tout près une grande île, plantée d'une infinité de troncs blancs, légers, divisés, avec une cime aérienne de feuilles allongées. On voit les habitants pêcher la tortue au harpon, qui est envoyé par un arc.

Le rivage avec sa végétation de sous-bois, d'où jaillissent des blancs, domine, comme nous l'avons dit, les eaux qui sont actuellement basses et s'y raccorde par une falaise grise. En s'approchant, on s'aperçoit que cette falaise se décompose en gradins d'une régularité extraordinaire. Les arbres blancs, légers, qui la couronnent sont des imbaubas. Arbres sans valeur, dont le bois n'est bon à rien, me dit le pilote. Ils attestent un ancien défrichement sur lequel ils ont poussé. Aujourd'hui les arbres de prix sont profondément enfoncés dans l'intérieur. Pareillement, les arbres à caoutchouc.

Le soir approchant, les maisons deviennent plus nombreuses. Il y en a d'assez importantes, et dont

l'aspect est quelquefois charmant. Une barque attend au pied de ces rivages en degrés. Les gros arbres réservés dans la partie défrichée sont couverts de fleurs, ici chair et là mauves. On reconnaît une plantation bien verte de cacao. Toute une population habite ces rives. Au coucher du soleil, nous passons devant une ligne de maisons qui est Itacoatiara. Et l'étouffante soirée commence, avec son noir d'encre que perce à peine la petite lame courbe et bleue de la lune à son début, brillant dans la vapeur, son atmosphère d'étuve, son peuple extravagant d'insectes. On s'habitue d'ailleurs plus aisément que je n'aurais cru à détacher de la manche de son voisin un long haricot vert qui est une sauterelle, et à marcher dans une bouillie de papillons et de cafards écrasés. Dans ce pays qui est le leur, les insectes sont à peine répugnants. Leur variété finit par amuser. Il ne leur manque qu'une grande taille pour être des monstres de Callot ou de Jérôme Bosch. Une mince sauterelle de nacre a l'air d'une coquille. Sur la rampe de l'escalier est posée une autre sauterelle, qui est un petit monstre ravissant : la fin du corps d'un vert étincelant, avec un capuchon noir comme du velours. — Les moustiques ne vrombissent pas et vous piquent en silence, d'un petit coup d'aiguille. Les compétences, comme le commissaire Head, font entre eux des différences. Ceux de Santarem sont les pires. A Manáos on nous promet qu'il n'y en aura point.

*
**

Revenons à nos amis du passé, à ceux qui suivirent le même fleuve il y a près de cent ans. Et refaisons avec eux les voyages d'autrefois.

Bates s'embarqua à Belem le 5 septembre 1849 sur une goélette privée, de quatorze tonnes, appartenant à un jeune métis, Joaô da Cunha, qui partait

pour une expédition de commerce sur l'Amazone. Ce Joaô da Cunha avait peu le sens des économies de temps. Car il commença par aller visiter Cameta, son lieu de naissance, et il s'y arrêta douze jours pour ne pas manquer la fête d'un village voisin, la Aldeira. L'équipage comprenait douze personnes, parmi lesquelles un Portugais, de 22 à 23 ans, originaire de la province de Traz os Montes, exemple des émigrants que le Portugal envoyait alors au Brésil. Il était dans le pays depuis deux ans et vivait comme les Indiens, avec de moins bonnes manières qu'eux. Il ne savait ni lire ni écrire, inférieur en cela aux Tapuyos de l'équipage. Mais il avait dans le coffre grossier qui lui servait de malle une image de Notre-Dame à laquelle il avait recours s'il s'élevait une bourrasque ou si le bateau touchait. Un autre des marins était un blanc de Cameta. Le reste était Indien, sauf le cuisinier qui était un métis d'Indien et de nègre, un Cafuzo. Le pilote était un vieux Tapuyo de Para et un homme extraordinaire. Il ne quittait la barre ni nuit ni jour, sauf deux heures le matin, après le déjeuner, où il s'étendait sur le gaillard d'arrière. Les autres lui apportaient sa nourriture. Il n'y avait pas de système de quart. Les hommes se couchaient quand ils en avaient envie. Ils semblaient vivre en bonne camaraderie. L'un d'eux était un magnifique Indien de deux mètres de haut, qu'on appelait commandant. Il avait été en effet un des rebelles qui prirent Santarem en 1835. Quand le gouvernement envoya une flottille pour délivrer la ville, il fut un des derniers à quitter le fort, faisant encore le geste de servir les pièces, quand elles n'avaient plus de munitions depuis longtemps.

Bates toucha à Santarem. La ville, vue du fleuve, avait une apparence propre et gaie. Telle il la décrit, telle elle est encore aujourd'hui. Elle consistait en trois longues rues, avec quelques petites qui les croi-

saient à angle droit. Elle comptait 2.500 habitants, et se divisait en deux parties, la ville et le village (aldeia). Les maisons des blancs et des commerçants étaient solidement construites, beaucoup ayant deux ou trois étages, toutes lavées de blanc et couvertes de tuiles. L'aldeia était ou avait été l'habitation des Indiens, et elle était faite de huttes de terre, couvertes de feuilles de palmier.

Bates revint à Santarem en novembre 1851 et pendant trois ans et demi, en fit son quartier général pour l'exploitation du Tapajoz. Il trouva sans difficulté près de la baie, dans le quartier indien, une maison de trois pièces dont deux avaient des planchers de bois, tandis que la troisième était pavée de briques. Le loyer était de 12.000 reis, ou 27 sh., par mois.

Santarem plut beaucoup à Bates. C'est, dit-il, une plaisante place à habiter. Le pays n'est pas l'alluvion couverte de forêts, mais un sable gris à sous-sol de grès. C'est un campo, une région doucement élevée et ondulée, boisée seulement par endroits, ou avec des arbres isolés et dispersés. Point d'insectes. Un climat glorieux ; pendant six mois de l'année, d'août à février, il ne tombe que très peu de pluie, et le ciel est sans nuages pendant des semaines, des brises fraîches venant de la mer, située à près de 400 milles de distance, modèrent la chaleur du soleil. Elles sont quelquefois si fortes qu'il est difficile de suivre les rues contre le vent qui entre par les fenêtres ouvertes et les portes des maisons en dispersant dans toutes les directions les vêtements et les papiers épars. L'endroit est sain, mais il y a des froids sévères aux changements de saison et les ophtalmies sont fréquentes. « Je trouvai, dit Bates, trois Anglais vivant ici, qui avaient résidé de nombreuses années dans la ville ou dans son voisinage et qui avaient gardé leur teint fleuri. L'apparence fraîche et potelée de beaucoup de dames d'âge moyen porte aussi témoi-

gnage de la salubrité du climat. » Les rues sont toujours propres et sèches, même dans le fort de la saison des pluies ; l'ordre y est observé. La ville est bien approvisionnée. Du très bon pain est distribué tous les matins, avec du lait et une grande variété de fruits et de légumes. Parmi ces fruits était l'atta, un peu plus grosse qu'une orange, écailleuse comme un ananas, verte en mûrissant et qu'il ne vit que là. Enfin il faut mentionner le délicieux plaisir du bain dans les eaux claires du Tapajoz. On n'y a pas à craindre les alligators. Quand souffle le vent d'est, une longue houle se déroule sur la plage de sable propre et le bain est plus réjouissant que jamais.

Au commencement d'août 1849, Wallace, qui avait été rejoint par son frère, prit à Belem passage sur un canot qui retournait vide à Santarem, et par les narrows gagna l'Amazone pour le remonter. Il passa devant le petit village de Breves dont le commerce consiste principalement en caoutchouc et en objets de terre peints, très brillamment colorés. Il mit environ deux jours à passer du Para dans l'Amazone. Là il trouva le vent d'est, qui souffle tout l'été.

Les traits qui l'ont frappé dans ce fleuve sont ceux qui nous frappent encore : sa largeur, qui varie entre six et douze kilomètres ; sa pâle couleur jaune olive ; les grands lits d'herbes aquatiques qui dessinent le rivage et dont les masses détachées forment des îles flottantes ; la quantité de fruits, de feuilles, de troncs que l'eau charrie ; la forêt de niveau avec l'eau. Il a noté lui aussi l'aspect particulier des régions marquées par le tronc blanc et le feuillage de l'imbauba. Il cite les hérons qui fréquentent les marécages des rives et le grand canard *Chenalopex jubata* qu'on voit nager dans les baies et dans les goulets. Mais peut-

être, dit-il, les plus caractéristiques des oiseaux de l'Amazonie sont-ils « les mouettes et les sternes, qui abondent : toute la nuit on entend leurs cris sur les bancs de sable où ils déposent leurs œufs. Durant le jour, ils attireraient sans cesse notre attention par l'habitude où ils sont de s'installer en rang sur un tronc d'arbre flotté, quelquefois douze ou vingt côte à côte, et de descendre ainsi le fleuve pendant des milles, aussi graves et aussi immobiles que s'ils étaient occupés d'une affaire très importante. » Ils pondent leurs œufs dans les creux du sable, et les Indiens prétendent que, durant la chaleur du jour, ils apportent de l'eau dans leur bec pour les mouiller et les empêcher d'être rotis par le soleil. Auprès d'eux on voit des plongeurs en abondance. Des marsouins d'eau douce sautent de tous côtés, et des alligators traversent lentement la rivière. — Est-il besoin d'ajouter que cette arche de Noé est aujourd'hui fort dépeuplée ? Les animaux ont fait le silence autour de l'homme.

Wallace a remarqué sur la rive nord les petites collines, tantôt nues, tantôt couvertes de buissons et de fourrés, hautes de 300 à 1.000 pieds. De temps à autre, les voyageurs dépassaient de petits villages, ou une maison de campagne brésilienne, ou un cottage indien. Ils voyaient de temps en temps des pêcheurs, ou bien une grande goélette passait au milieu de la rivière. C'est encore ce que l'on voit aujourd'hui, à la goélette près, et cette description fait penser que la vie sur les bords du fleuve ne s'est guère développée depuis un siècle. Le vent était rarement assez fort pour les porter contre le courant et ils devaient avancer par la laborieuse et ennuyeuse méthode du halage. Ils mirent vingt-huit jours à atteindre Santarem. Ils avaient des lettres pour un vieil écossais établi là depuis longtemps, le capitain Hislop. Celui-ci leur trouva avec quelque difficulté une maison

sans élégance : planchers et murs de terre, toit de tuiles, le tout poussiéreux et ruineux.

La description qu'il fait répète celle de Bates et, comme elle, elle est encore vraie aujourd'hui. Ces petites villes du fleuve, entre Belem et Manáos n'ont pour ainsi dire pas bougé depuis cent ans et elles montrent exactement l'aspect qu'elles avaient il y a un siècle. La ville de Santarem, dit Wallace, est agréablement située sur une pente à l'embouchure du Tapajoz, avec une belle plage de sable, et une petite colline à l'extrémité, où un fort de terre commande l'approche de l'Amazone. Les maisons sont propres et les rues régulières, mais comme il n'y a pas de véhicules à roues et seulement quelques chevaux, elles sont couvertes d'herbe. L'église est un joli bâtiment à deux tours, et les maisons sont le plus souvent peintes de jaune et de blanc. Il n'y a ni quai ni wharf d'aucune sorte et comme on aborde en canot, on n'atteint pas le rivage sans se mouiller les pieds. Une belle plage s'étend sur quelques milles. Cette plage est la blanchisserie de toute la ville, et le linge est étendu sur le sable chaud. A toutes les heures du jour il y a quantité de baigneurs, et les enfants nègres ou indiens sont des animaux tout à fait amphibies. Derrière la ville s'étendent de grands campos parsemés de myrtes, d'anacardiens et de beaucoup d'autres arbres et arbustes. Au delà s'étendent des collines basses, les unes nues, les autres couvertes d'une épaisse forêt. Le commerce consiste principalement en noix du Brésil, en salsepareille qui est la meilleure de l'Amazone, en manioc, en poisson salé. Une partie de ces articles est fournie par les Mundrucus, une industrieuse tribu d'Indiens qui vit sur le Tapajoz. Le même tableau de paresse qui a choqué Wallace à Belem lui est apparu ici. Maintes personnes menaient une vie fainéante, entièrement soutenue par le travail de quelques esclaves légués par héritage. Le gouver-

nement local était formé d'un personnel assez complet : le Commandante Militar, qui avait la charge du fort et d'une ou deux douzaines de soldats ; le Commandante dos Trabalhadores, qui avait l'autorité sur les indiens engagés dans les services publics ; le Juiz de Direito, juge civil et criminel du district ; le Delegado de Policia, qui avait la direction du bureau des passeports et de la police ; le Vicario, qui était le prêtre, et quelques officiers subordonnés. Le soir ces fonctionnaires et les principaux habitants se réunissaient devant la maison du captain Hislop, au-dessus de la rivière. Ils fumaient, ils buvaient du rhum, ils parlaient politique une heure ou deux. Outre le capitaine, il y avait deux Anglais établis à Santarem et qui avaient épousé des Brésiliennes.

Wallace avait vu en passant, comme nous l'avons vue nous-même, la silhouette du Monte Alegre. Au pied de la montagne est un village, que le naturaliste avait grande envie de visiter. C'était en septembre 1849. Il fallait d'abord remonter le Tapajoz jusqu'à l'embouchure d'un petit affluent. Arrivé à cette embouchure, le naturaliste fut surpris par une violente tempête et faillit chavirer. Pénétrant enfin dans l'affluent qu'il remonta à la rame pendant deux heures, il en trouva les bords découverts, herbeux, à demi inondés, avec des bouquets d'arbres par endroits. Près du village, il rencontra une rangée de hautes roches, d'une belle couleur jaune et rouge, dont il s'aperçut plus tard, que c'était de l'argile durcie, compacte par places, tendre et friable à d'autres. Ces roches étaient couronnées de bois, et très pittoresques. Cette rencontre de falaises rouges est commune dès qu'on visite le pays. Ce sont simplement des coupes dans la plaine tertiaire. J'ai moi-même rapporté des

échantillons de roches, qui correspondent exactement à la description de Wallace.

Le village de Monte Alegre est situé sur une colline à un quart de mille de la rivière. On y monte par un ravin à sol de sable, bordé de grands cactus branchés en candélabres, hauts de six à neuf mètres. Ces cactus poussent là en masses immenses, qui donnent au paysage un aspect nouveau. La tige est aussi grosse que le corps d'un homme. Le village lui-même est un vaste carré, dont l'objet le plus apparent était, en 1848, le squelette d'une grande et belle église de grès sombre, commencée une vingtaine d'années plus tôt, quand l'endroit était plus populeux et plus prospère, avant cette révolution de 1835 qui avait dévasté la province. Cette église était abandonnée et ne serait sans doute jamais finie. Celle qui servait au culte était un édifice bas, couvert de chaume, qui ressemblait à une grange. La plupart des maisons étaient également de pauvre apparence, sans enclos ni jardins. Elles étaient seulement entourées de mauvaises herbes et de décombres, avec parfois des palissades rompues autour d'un corral.

Par cet exemple entre bien d'autres, nous touchons dans ce village une des raisons les plus fortes parmi celles qui ont empêché l'Amazonie de grandir, je veux dire les révolutions, endémiques en Amérique du Sud. Il est assez difficile d'en suivre l'histoire. Le Cointe, en 1922, nous décrit pittoresquement celles de Manáos. « Les révolutions, dit-il, qui périodiquement ensanglantent la ville et sont peu à l'honneur des gouvernements qui depuis vingt ans se sont succédés à Manáos, ont toujours comme point de départ une émeute de la police ou une révolte des forces fédérales de terre ou de mer, auxquelles le ministère de la Guerre ou de la Marine oublie quelquefois pendant trois ou quatre mois de faire payer leurs soldes. Ces trois éléments militaires se haïssent cordialement l'un l'autre, et,

également indisciplinés et travaillés par la politique, prennent toujours parti dans des camps opposés. Et chaque fois, ce sont de tristes moments que passe la population terrorisée, prise entre les fusillades qui balaient les rues et les obus qu'à tort et à travers envoient les canonnières sur la ville. Ils sont courts heureusement : deux jours plus tard, l'ordre habituel est rétabli au bénéfice de l'une ou de l'autre faction, et la vie continue insouciant, sans aucune crainte de la prochaine tempête. » La dernière révolution que cite Le Cointe et qui fut assez sanglante, eut lieu le 8 octobre 1910. Le même auteur a vu à Belem l'hôtel du journal le plus important du Nord du Brésil, *la Provincia de Para*, réduit à des murs noircis et criblés de balles. Il avait été incendié par le peuple le 29 août 1912. Nous avons vu Speiser témoin d'une révolution en 1925.

Les articles de commerce de Monte Alegre étaient au temps de Wallace le cacao, le poisson, les calabasses et le bétail. Le cacao pousse, dit le naturaliste, sur les terres basses du fleuve. On le plante sur un sol défriché et bien exposé au soleil, et il ne croît jamais si bien que dans l'ombre d'une forêt partiellement éclaircie, comme c'est l'usage sur le Tocantins. Quand un Indien a planté quelques milliers d'arbres à cacao, il n'a plus qu'à achever paresseusement une vie tranquille. Tout son travail est désormais de nettoyer le sol sous ses arbres deux ou trois fois par an, et de ramasser et de faire sécher les graines. Le fruit oblong, vert et qui devient jaune en mûrissant, contient une masse de noix, couvertes d'une pulpe blanche, à goût légèrement acide, laquelle, macérée dans l'eau et adoucie, donne une liqueur agréable. Pour préparer le cacao, on ne le

décortique pas, mais on met le tout, pulpe et graines, sécher au soleil. Il ne doit pas être mouillé pendant l'opération : dans les grandes plantations, on le fait sécher dans des châssis, mobiles sur des roulettes, que l'on pousse à l'abri chaque soir ou à l'approche de la pluie. Le prix du bon cacao est de 3 sh. pour une arroba de 32 livres.

Le poisson, autre objet de commerce, est le pirarucu. — Le bétail pâit au pied des serras et, dans la saison sèche, dans les marais laissés par l'Amazonie. — Les calebasses, ou cuyas, qui s'exportent dans toute l'Amazonie et jusqu'à Belem, sont décorées par les femmes, ornées de dessins, parfois d'oiseaux et d'animaux, et peintes tantôt d'un noir brillant, tantôt de couleurs qui sont des terres ou des jus végétaux.

Wallace avait une lettre pour un senhor Nunez, dont il dit simplement que c'était un Français de Cayenne, et qui avait une petite boutique dans le village. Nunez lui procura une maison vide avec deux salons, plusieurs petites chambres à coucher, une grande véranda et une cour fermée derrière. On écartait les moustiques, fléau du voyageur, en brûlant de la bouse de vache. Les Indiens souffraient des piqures comme les blancs. A un autre endroit de son livre, Wallace s'élève contre l'idée que les Indiens ne sont pas mordus. « Je les entends toute la nuit, dit-il, donner des claques sur leurs corps nus pour chasser leurs tourmenteurs, ou ils s'enroulent complètement dans la voile, préférant aux morsures l'angoisse d'une demi-suffocation. » C'était sur l'Amazonie, entre Santarem et Manáos, à l'endroit où nous avons nous-mêmes le plus souffert des moustiques.

Le pays autour du village de Monte Alegre était une grande plaine sableuse et ondulée, couverte tantôt de buissons, tantôt d'arbres. Les bords du fleuve étaient boisés. A l'intérieur, à une distance de dix à

douze milles, on apercevait de belles montagnes rocheuses, dont l'une avait la forme d'un pilier couvert d'un chapeau plat qui le dépassait et qui lui donnait l'air d'un champignon. Les cactus abondaient et formaient parfois de hautes masses. Les ananas poussaient dans les fourrés. Sur les pentes qui dominaient la rivière des sources jaillissaient. La roche mouillée se couvrait de mousses, de fougères, de lianes, de jolies plantes rampantes. Dans cette ombre humide, Wallace prit un magnifique papillon indigo, le *Callithea Leprieurii*.

Wallace avait naturellement grande envie de visiter le Monte Alegre lui-même, d'autant plus que ce rocher était un très ancien habitat humain, et que les Indiens lui parlaient d'écritures peintes. Il fallait remonter en canot pendant cinq ou six milles, et on arrivait à un élevage de bétail situé au pied de la montagne. Le naturaliste et ses compagnons y arrivèrent après une navigation assez difficile et admirèrent l'équipement des gardiens. Ils avaient des selles de bois d'un travail curieux et grossier, de vastes étriers, des lassos, des sacs de cuir, de longs fusils et d'énormes poires à poudre. Leur teint sombre de mulâtres composait avec cet équipement un aspect pittoresque.

Les voyageurs partirent de là le lendemain matin, marchèrent plusieurs milles le long d'un marais, atteignirent une maison déserte où ils déjeunèrent et commencèrent une ascension difficile sur une pente escarpée recouverte d'une confusion d'énormes blocs, hérissés eux-mêmes de joncs et de buissons. Ils arrivèrent enfin au pied de la colonne qu'ils avaient remarquée, et dont le fût était une roche friable en lits horizontaux, tandis que le chapiteau était d'une roche cristalline dure. D'en bas, ils avaient pensé

qu'ils pourraient suivre la crête jusqu'à l'autre extrémité, où étaient les grottes et les écritures. Mais le sommet leur apparut couvert des mêmes blocs et de la même végétation qui avait rendu leur ascension difficile. Il ne leur restait qu'à redescendre dans la plaine de sable qui bordait l'autre flanc de la montagne.

Du point où ils étaient, ils voyaient cette plaine à perte de vue devant eux, avec un sol jaune et une végétation brune de buissons et d'arbres épars. Jusqu'à l'horizon, se succédaient des collines basses, coniques ou oblongues. Pas une maison.

Ils descendirent donc par une dégringolade abrupte, sous une chaleur terrible, et se trouvèrent dans le sable, au pied de la face de la montagne qu'ils ne connaissaient pas. Elle était toute découpée en colonnes comme celle qu'ils avaient vue. Les changements de strates étant marqués par des changements d'épaisseur dans le même fût. Parfois on eût dit des globes sur des piédestaux, parfois des têtes et des corps de géants.

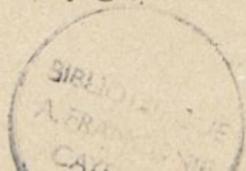
Ils mouraient de soif. Ils découvrirent enfin un groupe de palmiers miritys, qui annonçait une source et une eau fraîche, et ils purent prendre leur lunch confortablement. Ils essayèrent ensuite de trouver les grottes et les écritures. Mais leur guide qui n'était venu qu'une fois n'en retrouvait pas la place, et après plusieurs tentatives ils renonçaient quand ils se trouvèrent tout à coup au pied de ce qu'ils cherchaient. C'était un haut rocher sur lequel des pictogrammes étaient exécutés avec une couleur rouge, obtenue en broyant la roche, qui a souvent cette teinte. Ces figures semblaient fraîches quoique personne n'en pût dire l'âge. Les unes représentaient des alligators ou des oiseaux, les autres des ustensiles ; d'autres encore étaient des cercles ou des figures mathématiques ; d'autres avaient des formes fantastiques et compli-

quées. Toutes étaient dispersées irrégulièrement sur la roche à la hauteur de huit ou dix pieds ; la dimension de la plupart était d'un à deux pieds.

Le lendemain, avec Nunez, Wallace trouva d'autres hiéroglyphes sur un rocher au sommet d'une pente raide et pierreuse. Plus grands que ceux de la veille et placés plus haut sur le roc, ils étaient tous de dessins différents. C'étaient de grands cercles concentriques que les indigènes disaient être le soleil et la lune, et d'autres figures plus compliquées, hautes de trois à quatre pieds. Au milieu se trouvaient les chiffres de deux années, très bien formés, tous deux aux environs de 1770, évidemment l'œuvre de voyageurs qui, étant venus voir ces curieuses écritures, avaient marqué la date de leur visite. Près des plus hautes figures, il y avait deux ou trois impressions de mains de la même couleur.

Ils arrivèrent à une grotte, dont l'entrée était une arche grossière de quinze à vingt pieds de haut. Une mince dalle de rocher traversait complètement l'ouverture, à cinq pieds au-dessus du sol, à la manière d'une planche qu'on aurait clouée là. C'était évidemment une partie plus dure de la roche, restée en place dans l'érosion du reste. L'intérieur de la grotte était une grande salle irrégulièrement voûtée, et le sol était de sable uni. Des ouvertures donnaient sur d'autres salles que Wallace ne put explorer, n'ayant pas apporté de lumière.

En novembre 1849 le mauvais temps s'installa et décida Wallace à partir de Santarem pour le Rio Negro. La population était si clairsemée que ce fut une affaire de trouver les trois rameurs indiens dont il avait besoin. Il ne put s'en procurer que deux. Dans ce voyage, il avait été devancé d'une semaine par



un autre naturaliste anglais que nous connaissons, Richard Spruce.

Celui-ci venait de Belem, où il avait pris passage sur le *Tres de Junho*, un brick de 80 tonnes, qui revenait à Santarem. C'était un des bateaux de ce capitaine Hislop, que nous connaissons déjà, et qui était le gros personnage de l'endroit. Spruce fait une pittoresque description de l'équipage. Dans la révolte de 1835, dit-il, être incapable de parler la Lingoa Geral¹ et porter du poil sur la figure étaient des crimes punis de mort par les Cabanos. En 1849, la mode avait changé, et certains de nos Tapuyos s'enorgueillissaient de quelques poils au menton et sur la lèvre, et surtout deux ou trois d'entre eux, qui pouvaient avoir une goutte de sang blanc dans les veines, ne se lassaient pas de regarder leur miroir. Beaucoup d'entre eux avaient des guitares de manufacture portugaise, qui coûtent à Belem 6 à 8 milreis, et passaient des heures à en tirer le même air mélancolique, huit ou dix notes presque toujours en mineur. Le soir ils dansaient quelquefois. Les danseurs étaient un, deux ou trois, le pas était un pas traîné, lourd et tranquille, qu'on variait parfois en levant une jambe, avec des claquements de doigts et des tapes. Cette danse était une modification d'une danse portugaise, le landum.

Après dix-sept jours, Spruce arriva au confluent du Tapajoz, et fut cordialement reçu par M. Hislop. Ce rose et vigoureux Écossais avait dans son jeune temps servi sur mer, mais depuis quarante-cinq ans, il était établi sur l'Amazone. Il avait pendant un certain temps fait le commerce avec Cuyaba, la capitale de la province montagneuse du Matto Grosso, qu'on atteint en remontant le Tapajoz presque jusqu'à sa source et en gagnant par un court passage les eaux de

1. C'est-à-dire l'indien commun.

tête du Paraguay. Les productions de Cuyaba étaient les diamants et la poudre d'or, et Santarem pouvait fournir en échange le guarana et le sel. Ce commerce qui aurait dû être fructueux avait coûté de lourdes pertes à M. Hislop par la friponnerie de son agent, et la déficience de ses débiteurs. Il l'avait abandonné et se contentait de commercer avec Belem. C'était un lecteur passionné de journaux. Il en conservait des piles qu'il lisait et relisait. Il assurait à Spruce qu'un journal de six mois lui faisait plus de profit qu'un journal récent. De livres il n'en voulait connaître que deux : *Les Ruines*, de Volney, et la Bible ; quand il s'accordait quelques verres de porto supplémentaires après dîner, il ne manquait pas de faire à ses hôtes une dissertation sur le caractère de Moïse, grand général, grand législateur et grand imposteur. Combinez avec ces singularités la franche et cordiale allure du marin et vous comprendrez, dit Spruce, pourquoi je trouvais le vieux capitaine un compagnon amusant et un ami précieux.

Le pauvre Hislop a failli pendant le séjour de Spruce être la victime d'une tentative d'assassinat. Il dormait dans son hamac quand un bruit le réveilla et il fut frappé d'un coup de couteau. Quelques jours auparavant, ayant à payer à une mulâtresse une note de gâteaux d'un milreis, il avait mis sur la table la boîte où était son argent et avait vérifié à la fenêtre un billet de milreis. Pendant qu'il avait le dos tourné, la mulâtresse, plongeant la main dans la boîte, avait volé une poignée de billets, 470 milreis, près de 55 l. st. Redoutant les vengeances, Hislop n'avait pas porté plainte. Mais un de ses amis avait indiscrètement parlé au délégué de la police ; la fille avait été arrêtée et trouvée en possession de 270 milreis. Vingt milreis avaient été en outre repris à une autre mulâtresse qui les avait reçus de la première. Mais le bruit s'était répandu que Hislop avait dans sa chambre une

boîte pleine d'argent. Dangereuse renommée ! Un second voleur s'était caché près de la chambre à coucher. Surpris en plein travail par le réveil de Hislop, il l'avait frappé et s'était enfui, laissant son arme. C'était un morceau de cercle de tonneau, battu en forme de lame de poignard, avec une pointe aiguë de trois pouces, évidemment l'œuvre d'un forgeron, d'autant plus que le manche était un vieux manche de lime. On soupçonna un mulâtre nommé Zambo, qui était justement en prison pour une agression, mais à qui la sentinelle permettait de sortir la nuit et d'aller voir sa femme. Il était dehors cette nuit-là. Mais ces charges parurent insuffisantes.

Parmi ses amis de Santarem, Spruce nomme encore un Brésilien, un seul, le juiz de direito, D' Campos. Incorruptible, aussi capable dans la vie privée que dans la vie publique, plein d'urbanité, Campos était un fervent amateur de mathématiques. Dans la conversation, il parut à Spruce être pareillement instruit de la littérature française et de l'anglaise, et les connaître toutes deux par les sources.

Nous savons déjà quel paysage nouveau, en sortant des forêts denses du Bas-Amazone, Spruce trouvait à Santarem. Il en a noté les traits. Au lieu de forêt le campo, c'est-à-dire la savane ; au lieu de la plaine, des collines qui s'élevaient doucement des bords du Tapajoz jusqu'à 200 mètres. Le sol du campo est le plus souvent un sable blanc. Sur les collines Spruce crut voir des scories éruptives, et vers les sommets des blocs volcaniques considérables. A-t-il vu juste ? Ne s'agit-il pas tout simplement de ces chapeaux de fées, de ces tables brisées de grès tertiaires que nous connaissons déjà ? Il est un témoin plus sûr quand il parle de la végétation. Celle du campo rappelle, dit-il, un parc anglais : ce sont des arbres dispersés, dont la hauteur dépasse rarement dix mètres, et çà et là des buissons en fleurs, des

pièces de terrain herbeux. L'herbe pendant la saison sèche est d'un aspect plutôt triste. Elle ne consiste qu'en une espèce de *Paspalum*, qui comme beaucoup de plantes tropicales, croît en touffes dispersées, et dont les feuilles sont hérissées de poils blancs : aspect singulièrement différent de la verdure dense des gazons anglais. Parmi les arbres, le caju était extrêmement abondant.

Le 8 octobre, Spruce quitta Santarem pour Manãos, sur un bateau appartenant à un Français, M. Gouzennes, lequel, habitant depuis de nombreuses années Santarem, avait l'habitude d'envoyer chaque année un bâtiment chercher dans l'Amazone du poisson salé, de l'huile de tortue, des noix du Brésil et autres produits, en paiement des marchandises avancées l'année précédente. Le bateau était tout petit, d'une capacité peu supérieure à 3.000 arrobas, et le bagage de Spruce suffisait à le remplir à demi. Mais, pour trouver l'occasion de cette barque dont la cabine couverte de feuilles de palmiers était inondée par la pluie, il avait fallu attendre près de trois mois, et il était sage de s'en contenter. — M. Gouzennes suivait lui-même avec sa famille, dans un bateau plus grand appelé une cuberta.

L'équipage était de trois hommes. Le capitaine, Gustave, était le fils du boulanger français de Santarem, lequel était devenu l'ami de Spruce en lui permettant de sécher au four les feuilles de son herbier, quand le pain était retiré. Les deux matelots étaient l'un un mamaluco ou métis, l'autre un pur Indien de la tribu Yuma, laquelle habitait le bas Madeira. L'Indien, qui était en mauvais termes avec le mamaluco, s'enfuit le 5 janvier, emportant le canot, la tasse du capitaine, le coutelas du mamaluco, un arc et des

flèches, des hameçons et des lignes, la lunette d'approche et la poêle à frire. Cette tribu des Yumas, comme la tribu voisine des Muras, était renommée pour son astuce et ses larcins.

Il ne restait plus qu'un matelot, le mamaluco, bon travailleur quand il n'était pas sous l'influence du rhum, et philosophe désabusé à sa façon. Il avait ses idées sur la condition humaine. Comment se fait-il, disait-il, que les animaux reçoivent une beauté nouvelle à chaque saison, l'oiseau un plumage, le serpent une peau, et que l'homme seul devienne toujours plus laid ?

Même de midi à trois heures, le silence est rarement parfait sur l'Amazone. Les oiseaux et les bêtes se sont à cette heure enfoncés dans la forêt, mais il reste le bourdonnement des abeilles et des mouches de couleur. Au crépuscule, le croassement des grenouilles dans les herbes du bord ressemble parfois à un bavardage d'oiseaux, parfois au bruit d'une foule lointaine. En même temps, le moustique, le carapana, commence à vrombir. Même la nuit, il est des oiseaux qui chantent par intervalles, et dont le nom rappelle le chant : ainsi l'acuraù, le murucututu, qui est une sorte de hibou, et le lugubre jacuruku. A cinq heures du matin, un pigeon s'éveille et chante : Maria, jà he dia ! Marie, il fait jour. Il a reçu pour nom la phrase qu'il prononce. De même le Bem te vi (Je t'ai bien vu) et le Joaô, corta pào (Jean, coupe le bois).

Une nuit, Spruce demanda quel était l'oiseau qui croassait en face d'eux dans un cacaoyer. Ce n'était pas un oiseau, mais un petit quadrupède de la taille d'un rat et l'un de ceux que les Indiens appellent payés, c'est-à-dire le sorcier. Ils attachent grande importance à ses réponses. Il les fait par une seule note qui est tout son discours, et que les Brésiliens écrivent torô, mais prononcent trou. Le dialogue s'engagea entre le marin et l'animal.

— Votre Honneur chante bien doucement tout seul cette nuit dans le cacaoyer.

— Torô, torô.

— Votre Honneur semble souper avec plaisir de ce délicieux cacao !

— Torô, torô.

— Votre Honneur, dites-moi si nous aurons au matin un vent favorable ?

Silence.

— Votre Honneur, faites-moi la faveur de me dire si nous arriverons demain à Obidos ?

Nouveau silence de l'animal et le marin, furieux :

— Votre Honneur peut aller au diable.

Au-dessus d'Obidos, Spruce et ses compagnons commencèrent à voir nombre d'alligators, et quand le 16 ils mouillèrent à l'embouchure du Trombetas, ils en furent entourés. Ces alligators flottaient comme des bûches, dont ils ne se distinguaient que par l'ondulation de leur dos. Leur grognement ressemble à celui du porc.

Les voyageurs mirent dix jours à faire les 95 milles qui séparent Obidos de Villa Nova, sans vent, sauf au moment des orages, et à contre-courant, n'ayant pour lutter qu'une paire de pagaies. — Quand Spruce arriva le 24 décembre à Villa Nova, il trouva une ville misérable, avec un seul petit vaisseau dans le port. Le curé était le Padre Torquato, célèbre pour les merveilleuses histoires qu'il avait racontées au prince Adalbert et que celui-ci avait rapportées dans son voyage sur le Xingù. « Il nous parut un jeune homme, — il avait certainement moins de quarante ans, — de bonne mine et de teint rose, extrêmement courtois dans ses façons, mais prenant un plaisir extraordinaire à s'entendre parler et amené par cela même à rapporter comme vraies des histoires fantastiques, quoiqu'il fût lui-même sceptique à leur endroit. »

Villa Nova a été fondée en 1803, sous le nom de Mission de Tupinambarana par un certain José Pedro Cordovil, qui y avait réuni et fixé un certain nombre d'Indiens, Manhé et Mandrucù. Le nom qu'il donna à la mission signifiait que les habitants n'étaient pas de vrais, mais de faux Tupinambas. La mission ne reçut le titre de ville qu'en 1818. Aussi certaines cartes appellent-elles la région l'île des Tupinambaranas, quoiqu'il n'y ait jamais eu de peuple de ce nom. La frontière sud de cette île est formée par un canal, dit Furo de Uraria, ou Parana miri dos Ramos (Parana est la même chose que furo, miri signifie grand) qui joint le Madeira à l'Amazone. Les voyageurs s'y engagèrent pour recouvrer des créances de M. Gouzennes, mais n'obtinrent que des promesses.

Dans les Ramos débouche le fleuve Mauhé, où se trouve la ville de Luzea, fondée en 1800 par les Portugais avec 243 familles d'Indiens Mauhé et Mandrucu, le gouvernement leur fournissant des outils de fer et leur construisant une église. En 1803, la population était de 1.627 âmes, dont 118 blancs. C'était le grand centre de culture de la guarana, ce qui explique le rapide progrès de la ville. La guarana (*Paullinea cupana*) est un épais buisson dont la graine est un de ces innombrables produits médicinaux dont le Brésil regorge. On le consomme aujourd'hui sous la forme d'une liqueur et d'une espèce d'eau gazeuse. Mais au vrai c'est un bâton noir formé de ces graines grillées et broyées. En 1850, un bâton de guarana de 2 livres était vendu 1 milreis (à peu près 3 francs) la livre à Santarem ; mais à Cuyaba, au centre de la région aurifère, il valait de six à huit fois plus. — Sur les Ramos également, les voyageurs atteignirent un défrichement fait quelques semaines plus tôt par un certain capitaine Pedro Macedo, de Saraca, pour l'exploitation du seringa, c'est-à-dire du caoutchouc, qui abonde dans la région. Ces étroits défilés sont

évidemment une des régions prédestinées de l'Amazonie. Il est assez curieux de penser que c'est dans les Ramos qu'est établie actuellement une colonie japonaise.

Le 2 décembre, Spruce arriva par le travers d'une île nommée Tamatari. Là se trouvait l'entreprise de M. M'Culloch. Celui-ci était né à Denny, dans le comté de Stirling, et c'était en 1850 un homme de 43 ans, de bonne mine, musclé, à la fois entreprenant et d'esprit réfléchi. Il avait d'abord émigré au Canada où il avait travaillé comme charpentier et comme machiniste. En 1832, dans une visite à New-York, il avait rencontré James Campbell, qui l'avait engagé à tenter la fortune à Belem. Là il avait continué à travailler de son métier et en 1840, ayant amassé une jolie somme, il avait projeté de construire une scierie mue par l'eau, dans la pensée de débiter l'immense quantité de cèdres flottés par le Madeira et le Solimões. Il était allé aux États-Unis pour acheter les machines, et, auprès de Villa Nova, il avait trouvé une excellente chute d'eau au débouché d'un lac. Mais les gens s'étaient opposés à ce qu'il barrât le débouché, sous prétexte que le barrage ferait mourir le poisson du lac. Il alla alors à Manáos, réussit à construire son moulin dans un site convenable, et trouva un riche Brésilien qui s'associa à lui. Les affaires marchèrent fort bien pendant deux ou trois ans. Mais en 1849 le Brésilien mourut, et les lois protégeaient si peu l'étranger qu'il dut tout abandonner à la veuve, sauf la machinerie. Il trouva alors un autre associé nommé Antony. Mais au bout d'un an, la scierie, hasard ou malveillance, brûla.

C'est également avec Antony que M'Culloch avait commencé l'entreprise de Tamatari. Il avait passé près d'un an à défricher la forêt, à planter des cannes, à organiser la force hydraulique. Maintenant les cannes à sucre étaient magnifiques, hautes de 15 pieds et

grosses comme le poignet ; mais la maturité allait venir, et la machinerie n'était pas prête. M'Culloch poussait le montage, employant les Indiens Muras qui habitaient en petites colonies les lacs voisins. Quand ils s'étaient mis en tête de travailler, ils arrivaient le matin et ils étaient bons ouvriers, du moins en équipe. M'Culloch les payait d'une pinga de rhum. Lui-même faisait tous les métiers, un jour charpentier, un jour forgeron.

M'Culloch avait fixé une jauge à son moulin, pour mesurer la crue annuelle de l'Amazone. Cette crue était de 42 pieds. Ce chiffre est confirmé par Le Cointe qui donne les chiffres observés à Manáos de 1902 à 1916. Les eaux les plus basses ont été mesurées le 13 novembre 1906, avec une profondeur de 14 m. 20 ; les eaux les plus hautes ont été repérées le 14 juin 1909, avec 29 m. 17. L'écart entre ces deux extrêmes est de 14 m. 97.

CHAPITRE X

MANÁOS

A Parintins, ou Villa Nova, nous sommes sortis de l'État de Para¹ pour entrer dans celui des Amazones, dont la capitale est Manáos².

Pendant tout le régime colonial, de 1500 à 1822, la région qui forme l'État actuel des Amazones a été dans la dépendance de Para. Cependant le 3 mars 1755, une charte royale, contresignée par le marquis de Pombal, créa une capitainerie de San José de Rio Negro, subordonnée à Para. Un décret royal du 18 juillet 1757 nomma gouverneur de la nouvelle circonscription Joaquim de Mello das Povoas. Le siège de l'administration était un petite ville sur les bords du Rio Negro, la ville de Barcellos. L'autorité du représentant portugais s'étendait sur les quelques villages

1. Abidos est encore dans l'Etat de Para. La frontière est à l'embouchure du Nhamundà, à l'endroit même où Orellana s'est battu contre les femmes. Parintins ou Villa Nova, ou Villa Bella, est la première ville de l'État d'Amazones.

2. Sur l'État des Amazones, il existe en français un livre capital, *Le Pays des Amazones*, du baron de Santa Anna Néry. La première édition est de 1884. La seconde, en 1899, nous donne un état du pays à la fin du XIX^e siècle. Elle a été traduite en anglais en 1901, par G. Humphrey.

de la région. Parmi eux était Barra, qui est aujourd'hui Manáos, et qui avait été fondé en 1669.

Pavoas resta à la tête de sa lointaine capitainerie jusqu'en 1771, où il fut remplacé par Joaquim Tinoco Valente, lequel demeura dix-sept ans en fonctions. Le troisième gouverneur fut le colonel Manoel da Gama Lobo de Almada, qui entra en charge en 1788, et qui, en 1791, transféra son gouvernement de Barcellos à Barra. Mais en 1798, le gouvernement de Lisbonne rétablit le chef-lieu à Barcellos.

Le successeur du colonel de Gama Lobo fut le commodore José Joaquim Victorio da Costa, lequel donna son nom à un vaste jardin botanique près de la cataracte de Turuman. Plus de cinq cents Indiens furent occupés pendant plusieurs années à cet ouvrage. Les successeurs de Costa laissèrent le jardin se détruire, envahi par les buissons et les ronces.

Enfin le dernier gouverneur fut le major Manoel Joaquim de Paço, en fonctions de 1818 à 1821.

En 1822, les Amazoniens, qui espéraient leur part de liberté, furent au contraire remis sous l'autorité de la Province de Para. Ils protestèrent énergiquement et fondèrent un gouvernement provisoire. Pendant dix ans ils luttèrent pied à pied pour leurs droits et pour obtenir un régime autonome. Enfin leur résistance fut brisée, et en 1832 ils furent remis sous l'autorité de Para, dont ils formaient une simple comarca.

Ce n'est que le 5 septembre 1850 qu'une nouvelle loi satisfait à leurs revendications. Toutefois la comarca du Rio Negro ne devint effectivement une province que le 1^{er} janvier 1852.

Le chef-lieu fut rétabli à Barra. La ville, sur le Rio Negro, est saine quoique chaude et dans une ré-

gion où le sol est extrêmement riche. Nous en avons une description en 1774, qui est faite par le gouverneur général Ribeiro de Sampaio. Ce haut fonctionnaire, visitant la capitainerie de Saint-Joseph du Rio Negro, arriva à Barra le 1^{er} décembre. Ce n'était encore qu'un pauvre village. Il le décrit ainsi :

« Ce jour à neuf heures du matin nous arrivâmes à la forteresse du Bar de notre Rio Negro, où je m'arrêtai tout le jour pour donner un peu de repos aux Indiens qui ramaient sur mon bateau. Près de la forteresse, il y a une petite ville indienne où vivent aussi plusieurs blancs. Elle est située sur la rive orientale du fleuve, sur une place sèche et élevée, quoique inégale çà et là. Les tribus indigènes sont celles des Banibas, des Barés et des Passès, ceux-ci étant descendus récemment du Japura. Les Indiens Muras infestent le voisinage et le côté opposé du fleuve est dangereux, de sorte que, grâce à ces sauvages, les pays les plus fertiles restent sans culture. »

Le premier président de la province de l'Amazonie fut M. Joaô Baptista de Figueiredo Tenreiro-Aranha, et la nouvelle capitale prit le nom de Manãos. Nous avons un rapport écrit le 6 janvier 1852 par deux lieutenants américains. Le président, disent-ils, est arrivé le 1^{er} janvier, avec plusieurs fonctionnaires du nouveau gouvernement et deux cents contos, soit environ 20.000 livres sterling, pris sur les fonds de la douane de Para, pour parer aux dépenses du nouveau gouvernement, jusqu'à ce qu'il puisse vivre de ses propres douanes. Tant que le territoire a été une simple comarca, il a toujours été une charge pour le trésor public, et il le restera sans doute quelques années.

« La ville, disent les deux officiers, est construite sur un terrain élevé et inégal sur la rive gauche du fleuve, à 7 milles de l'embouchure, et, d'après leur calcul, à l'altitude de 1.475 pieds au-dessus du niveau de la mer. Le terrain est coupé de deux ou trois ravins,

contenant plus ou moins d'eau selon la hauteur de la rivière, et traversés par de forts ponts de bois. Les maisons sont presque toutes basses, trois ou quatre seulement ayant un rez-de-chaussée et un étage. Elles sont faites de bois et de boue, avec des toits en tuiles et des planchers carrelés. Les murs sont crépis avec une terre colorée qui abonde sur les bords de l'Amazone.

« Les documents officiels pour l'année 1848 donnent à la ville une population de 3.640 personnes libres et 234 esclaves. Il y a eu dans l'année 150 mariages, 25 morts et 250 naissances. Il y avait 470 maisons habitées et 32 étrangers¹. »

Les revenus de la comarca étaient de 300 livres sterling par an, chiffre dérisoire.

La capitale de la nouvelle province était encore une toute petite ville quand les Agassiz y arrivèrent à la fin de l'été 1865. « Que pourrais-je dire de la ville de Manáos ? écrit madame Agassiz. C'est un petit amas de maisons, la moitié desquelles semblent prêtes à tomber en ruines, et l'on ne peut s'empêcher de sourire en regardant les châteaux branlants décorés du nom d'édifices publics : Trésorerie, Chambre législative, Poste, Douane, Présidence. Cependant la situation de la ville, à la jonction du Rio Negro, de l'Amazone et du Solimões, est des plus heureusement choisies. Insignifiant aujourd'hui, Manáos deviendra, à n'en pas douter, un grand centre de commerce et de navigation. »

A la proclamation de la République en 1889, la province devint État des Amazones. Dans les dernières années du XIX^e siècle, la ville se transforma. Cette transformation fut l'œuvre du D^r Edouardo Gonçalves Ribeiro, gouverneur à partir de 1893.

1. Lieutenants Wm. Lewis Hendon and Ladner Gibbon, *Exploration of the valley of the Amazon*, 2 vol., Washington, 1854, I, p. 263.

Santa Anna Nery lui prête cette phrase : « J'ai trouvé un village et j'en ai fait une ville moderne. »

La lumière au pétrole, écrit Santa Anna Nery, a été remplacée partout par la lumière électrique, et même Londres et Paris restent très en arrière. Près de six cents foyers lumineux de 2.000 bougies restent éclairés onze heures. Le téléphone a été installé en vertu d'une concession du 3 avril 1897 par une société au capital de 200 contos entièrement payés. Il avait déjà 300 souscripteurs et avait installé 335 appareils. Une ligne de tramways, d'abord à vapeur, puis électriques, desservait, en 1897, 16 kilomètres de parcours. Deux autres kilomètres étaient en construction. De magnifiques avenues, plantées d'arbres, étaient destinées à devenir des boulevards centraux. Des fontaines étaient commencées. Le pavage des rues se faisait par degrés. Aux deux ponts de bois de 1852 en avaient succédé plusieurs autres, dont quelques-uns en fer. Le ravitaillement en eau avait été organisé et était en voie d'exécution sur une base de distribution de 2.700.000 litres pour 24 heures, ce qui, en comptant 45.000 habitants, représentait 60 litres par tête et par jour. Deux jardins avaient été plantés, trois églises construites.

La ville possédait un théâtre, décoré par de Angelis, et où trois compagnies d'opéra, d'opérette et de drame avaient donné des représentations en 1897. Elle avait un hôpital, un office d'hygiène, un hôpital de quarantaine, un asile d'aliénés, un hôpital portugais, un four électrique pour brûler tous les détritiques, celui-ci construit par un Écossais, M. Macfarlane. En matière d'instruction, elle avait une école professionnelle, un orphelinat, une école publique, le gymnase amazonien ; un petit séminaire, dix collèges et écoles privées, avec 644 élèves, 26 écoles publiques élémentaires avec 1.409 élèves ; une bibliothèque d'État, etc.

En 1852, on estimait que la province avait 30.000 habitants. A la fin du siècle, sans avoir de données très exactes, on calculait que la population de l'État d'Amazonie ne pouvait pas être inférieure à 250.000 habitants.

Suivons une dernière fois la trace de ceux qui nous ont précédés.

Spruce arriva à Manáos le 10 décembre 1850. Ses lettres de crédit étaient adressées au senhor Henrique, que nous connaissons déjà sous le nom d'Anthony, et qui a été la Providence des voyageurs à Barra pendant plus de quarante ans. « Né à Leghorn, il avait émigré à Belem en 1821, ayant seulement quinze ans, et l'année suivante il monta jusqu'à la Barra où il a toujours résidé depuis. Il mérite vraiment le titre de père de la Barra, car quand il arriva la ville déclinait rapidement, et personne n'a fait autant que lui pour sa résurrection et sa rénovation, non seulement en construisant de nouvelles et solides maisons, mais en étendant le commerce de la ville et en ouvrant de nouvelles voies à son industrie, voies très profitables à la communauté, sinon toujours à lui-même. Quand je l'ai connu en 1851-1855, il était encore jeune et frais, avec une figure franche et de bonne humeur, de pur type toscan. C'était son grand plaisir de réunir à table tous les étrangers qui passaient par là, et je me souviens d'y avoir une fois entendu parler sept langues, par des gens appartenant à autant de nations. » — Spruce qui parle de ce vieil ami avec émotion lui dédia le plus beau genre de plantes qu'il ait découvertes sur le Rio Negro. Il en a fait les *Henriquezia*. Ce sont des arbres magnifiques de 80 à 100 pieds de haut, à feuilles verticillées et qui

portent une profusion de magnifiques fleurs pourpres comme la digitale.

Spruce rendit également visite au beau-père d'Anthony, M. Brandaô, qui habitait Manaquiry, à quelques lieues au sud du Solimôes, et nous pénétrons avec lui dans cette petite ville qui est en réalité un groupe de sitios, c'est-à-dire d'établissements, sur les canaux et sur les lacs. Brandaô était arrivé ici en 1798 et il avait plus de soixante-dix ans. C'était un homme vigoureux et dur, capable de défier à l'ouvrage n'importe lequel de ses fils. Ce qui confirma le naturaliste dans son opinion que l'Européen, s'il mène sous ce climat une vie active, ne craignant ni soleil ni pluie, jouit invariablement d'une excellente santé ; ceux qui s'abandonnent à la vie facile des Brésiliens, et c'est la majorité, deviennent huileux, corpulents, ennemis de l'exercice.

La maison de Brandaô est celle qui rappela le plus à Spruce une ferme anglaise. Elle était construite dans une savane où des chevaux, des bœufs, des moutons, des porcs paissaient et se reposaient sous les arbres. A peu de distance, sur le bord d'un igarapé, se trouvait une plantation de cannes où Brandaô avait construit une machine mue par des bœufs pour la fabrication de la mélasse et de l'eau-de-vie.

A la Saint-Jean, il y eut à Manaquiry un bal, avec un governor et une governess élus pour ce jour-là, selon un ancien usage portugais. Spruce y alla avec un fils du senhor Brandaô et un jeune Brésilien nommé Estanislas, natif de Rio, qui avait été envoyé par le gouvernement brésilien pour aider à recueillir des objets d'histoire naturelle. Estanislas s'était marié à quatorze ans, et à trente-six il était grand-père depuis plusieurs années. La fête avait lieu dans une fazenda à une lieue de là. Une chambre avait été changée temporairement en chapelle de saint Jean. Des lumières innombrables brillaient sur la rivière.

Au milieu de celle-ci, un canot portait une image du saint, entourée de lampes où brûlait l'huile de tortue dans une demi-écorce d'orange. On déchargeait des mousquets bourrés jusqu'à la gueule ; des fusées partaient ; des voix chantaient accompagnées par des flûtes de bambou ; on entendait frapper sur un tambour poussif et sur des tambourins. On dansa et on joua aux petits jeux, comme la recherche de l'aiguille. On est un peu surpris de retrouver dans cette société qui devait être assez rude les divertissements innocents de nos aïeux. Pendant qu'on cherche l'aiguille en tâtonnant, l'orchestre joue plus fort quand on est plus près du but, ou, comme on dit, quand on brûle.

A son retour à Manáos en 1855, Spruce trouva la ville bien changée depuis 1851. La province des Amazones avait été créée dans l'intervalle, et les nouveaux fonctionnaires dépassaient en nombre le reste des habitants blancs. « Il n'y a plus maintenant, écrit-il à George Bentham le 12 janvier 1855, un seul acre de sol sans culture, et les produits de la terre sont loin de suffire à la consommation de la population. En conséquence, la vie est bien plus chère qu'elle n'était. Nous sommes quelquefois assis devant un repas où tout ce qui est sur la table est importé d'Europe ou d'Amérique du Nord. Le biscuit vient de Boston, le beurre de Cork, le jambon et la morue d'Oporto, les pommes de terre de Liverpool. »

Wallace ne connaît encore Manáos que sous le nom de Barra. La ville, écrit-il, « est sur un terrain inégal, trente pieds environ au-dessus du niveau des crues, traversée de deux petits cours d'eau où dans la saison humide l'eau s'élève à une hauteur considérable, et qui sont franchis par deux ponts de bois. Les rues sont régulièrement tracées, mais non pavées,

bossuées, pleines de trous, de sorte qu'il est tout à fait désagréable d'y marcher la nuit. Les maisons n'ont généralement qu'un étage, avec des toits de tuiles rouges, des planchers de briques, des murs lavés de blanc et de jaune, des portes et des contrevents verts. Quand le soleil brille, elles sont assez jolies. La Barra, c'est-à-dire le fort, est maintenant représenté par un fragment de muraille et un remblai de terre. Il y a deux églises, mais très pauvres et de beaucoup inférieures à celle de Santarem. Il y a 5 à 6.000 habitants, dont la plus grande partie est faite d'Indiens et de métis ; en fait, il n'y a probablement pas une seule personne née dans la ville de pur sang européen, — tant les Portugais se sont complètement amalgamés avec les Indiens. Le commerce est principalement fait de noix du Brésil, de salsepareille et de poisson, et toutes les importations sont des cotonnades européennes de qualité inférieure, et des quantités de coutellerie grossière, de colliers, de miroirs, et d'autres colifichets pour le commerce avec les tribus indiennes, dont c'est ici le quartier général. »

La distance jusqu'à Belem, continue Wallace, est d'environ 1.000 milles ; la montée dans la saison des pluies demande deux à trois mois, de sorte que farine, fromage, vin et autres denrées sont toujours très chers et souvent n'existent pas. Les habitants les plus civilisés de Barra sont tous engagés dans le commerce, et n'ont réellement aucune distraction à moins qu'on n'appelle ainsi boire et jouer petit jeu. Beaucoup d'entre eux n'ouvrent jamais un livre et ne connaissent aucune occupation de l'esprit.

Comme il faut s'y attendre, l'étiquette dans le vêtement est très stricte, et le dimanche à la messe, tout le monde est en grande toilette. Les dames sont élégamment vêtues de mousselines françaises et de gazes. Elles ont de beaux cheveux qu'elles arrangent

avec soin et qu'elles ornent de fleurs, sans jamais les voiler de bonnets ou de chapeaux. Les hommes, qui passent toute la semaine dans des magasins sales, en manches de chemise et en savates, sont alors en vêtements du plus beau noir, avec des chapeaux de castor, des cravates de satin et de fines chaussures de cuir. C'est le jour des visites élégantes, où tout le monde va voir tout le monde, pour parler des scandales accumulés pendant la semaine. La morale à Barra est peut-être au niveau le plus bas possible dans une communauté civilisée. Vous entendez chaque jour, au sujet des familles les plus respectables, des choses qu'on croirait à peine des habitants des plus bas quartiers de Londres.

Wallace avait lui aussi des lettres pour le senhor Henrique Anthony. Celui-ci reçut cordialement les voyageurs, les invita aux repas et leur donna deux grandes chambres dans une maison qu'il venait de faire construire et qui n'était pas achevée. — Comme la mauvaise saison était commencée, ils ne pouvaient recueillir d'insectes. Mais on leur dit qu'ils trouveraient dans les îles, à trois jours en amont sur le Rio Negro, un grand nombre d'umbrella birds, qui n'habitent en effet que les îles du Rio Negro et du Solimões. Wallace remonta donc le Rio Negro. Il dépassa des cottages, un joli village, et atteignit Castanheiro, demeure du senhor Balbino, ancien charpentier et constructeur de canots pour lequel il avait une lettre. La maison de celui-ci étant la seule à avoir un étage, était connue sous le nom de Sobrado. Wallace s'établit à un demi-mille plus haut, dans un village d'Indiens. L'épaisseur des plantations cachait les maisons les unes aux autres. Celle où vivait Wallace contenait trois familles dans deux pièces. Les hommes ne portaient qu'une pantalon, les femmes un jupon et les enfants rien du tout. Ils étaient très pauvres, mangeant le matin chacun une calebasse de

mingau, c'est-à-dire de bouillie de manioc ; à midi un cake de manioc ; le soir un peu de mingau encore. Une fois par semaine seulement, ils mangeaient un oiseau ou un petit poisson qu'ils se partageaient. L'Indien qui servait de chasseur à Wallace n'emportait comme vivres qu'un sac de farine de manioc et revenait dispos après quatorze heures de canot. Dès le premier jour, un Indien lui ramena un oiseau trompette, neranimbé, que les Indiens nomment ainsi à cause de son cri, pareil au son d'un instrument grave. C'est un oiseau de la taille et de la couleur d'un corbeau, dont les plumes sont bordées d'un bleu brillant. Il est allié aux corbeaux par sa structure, et il leur ressemble par les pattes et le bec. Il a sur la tête une crête faite de plumes longues de deux pouces, serrées, et qu'il peut déployer en une espèce de dôme hémisphérique, d'où le nom d'umbrella bird que lui donnent les Anglais. Il porte un autre ornement sur la poitrine ; c'est un tubercule de chair qui descend du cou, épais comme un tuyau de plume et long d'un pouce et demi, et qui lui fait un pendentif de plumes brillantes.

Wallace resta là un mois, puis revint à Barra, immobilisé par le mauvais temps. C'était en février 1850. Heureusement il y trouva de la compagnie, Bates, ainsi que deux marchands de l'Amazone, l'un Américain et l'autre Irlandais. Il y avait encore là trois Allemands, l'un un peu naturaliste et tous trois bons chanteurs. Mais le plus extraordinaire était un Américain sourd-muet, nommé Baker, un garçon plein d'intelligence et d'humour, constant sujet d'amusement autant pour les Brésiliens que pour les Anglais. Il avait la passion des voyages, qui fournissaient sans doute au sens unique qui lui restait le stimulant nécessaire à la vie de l'esprit. Il avait traversé seul le Pérou, le Chili, le Brésil, et, venu de Para à Manáos, il se proposait de gagner par le Rio

Branco la Guyane et Demerara et de revenir aux États-Unis. Il gagnait sa vie en vendant un alphabet pour les sourds et muets, avec des explications en espagnol et en portugais. Il portait une ardoise, sur laquelle il pouvait écrire ce qu'il voulait en anglais, en français, en espagnol. Il était chez lui dans toutes les maisons de Barra, entrant et sortant à sa guise. C'était un joyeux garçon, qui aimait la plaisanterie. Il se disait phrénologue, et après avoir tâté la tête d'un Brésilien ou d'un Portugais, il écrivait sur son ardoise : Very fond of the ladies. Le client répondait : He verdade. Il était grand fumeur et buveur joyeux. On l'aimait beaucoup. Le pauvre garçon est mort quelques mois plus tard sur le Rio Branco, au fort São Joaquim, de la jaunisse, dit-on.

Les eaux étaient si hautes qu'une grande partie des terres entre le Rio Negro et l'Amazone étaient inondées, et formaient ce qu'on appelle le gapo. C'est un des traits les plus singuliers de l'Amazone. Le gapo commence un peu au-dessus de Santarem, pour s'étendre jusqu'au Pérou. De Santarem à Coari sur le Solimões, un voyageur peut alors aller en canot sans entrer dans le fleuve principal, en passant par de petits bras, des lacs, des marais, dans une immense étendue d'eau et de forêts. Il voyagera pendant des jours dans cette forêt, raclant des troncs d'arbres, se courbant pour passer sous les feuilles de palmiers, feuilles maintenant presque de niveau avec l'eau, quoiqu'elles soient en réalité au bout de tiges de 12 mètres de haut. Dans ce labyrinthe les Indiens retrouvent leur chemin, guidés par une branche cassée ou par une éraflure de l'écorce, aussi sûrement que s'ils voyageaient sur une grand'route. Il y a dans le gapo une faune particulière, attirée par des fruits qui ne poussent que là. Les Indiens prétendent que les arbres du gapo diffèrent de tous ceux qu'on trouve dans les autres districts. En fait, ils sont soumis à

cette condition extraordinaire d'être submergés six mois par an jusqu'à ce qu'ils aient acquis la hauteur suffisante pour émerger. L'umbrellabird ne vit que là, non plus que certains singes. Au milieu du XIX^e siècle, des tribus entières d'Indiens, les Pupupurus et les Muras y étaient fixées, construisant de petites huttes aisément transportables sur le sable du rivage dans la saison sèche, sur des radeaux dans la saison humide ; passant une grande partie de leur vie en canot, dormant suspendus dans des hamacs accrochés aux arbres au-dessus de l'eau profonde, ne cultivant pas de légumes et subsistant entièrement de poisson, de tortue et de poisson-bœuf.

Le poisson-bœuf, peixe boi, abonde dans les lacs riverains de l'Amazone. Wallace a vu une femelle, qui avait six pieds de long et cinq de circonférence. La large bouche aux lèvres charnues ressemble en effet à celle du bœuf. Derrière la tête se trouvent deux puissantes nageoires ovales et juste au-dessous d'elles les mamelles, d'où jaillit à la pression un flot de beau lait blanc. Les oreilles ne sont que des trous étroits et les yeux sont très petits. Les excréments ressemblent à du crottin.

Tel est le spectacle que Wallace eut dans les canaux entre le Rio Negro et le Solimões, passant entre des branches au niveau de l'eau, cueillant les fruits du maraja à portée de la main, voisinant avec les singes, entrant tout à coup dans des lacs d'eau tranquille et ensoleillée, couverte de lis, rentrant dans la forêt sombre où les fûts sortaient de l'inondation comme des colonnes, et où la chute d'un fruit annonçait une bande de perroquets ou encore l'aimable pompador, avec les ailes blanches et le plumage bordeaux. Dans l'ombre une orchidée jaune, l'oncidium, brillait comme une fleur d'or suspendue entre deux arbres ; ou bien au fil de l'eau, sur un débris rompu s'épanouissait une fleur pourpre, longue de cinq pouces,

parfumée, que les indigènes appellent flor de Santa Anna.

Il aboutit enfin à Manaquiry, qu'il place sur le Solimões, à cent milles au-dessus de sa jonction avec le Rio Negro. Le pays tout autour est composé d'igara-pés, de lacs, de gapo, avec des morceaux de pays sec, le tout étroitement mêlé. A quelque distance de la rivière, le pays s'élève en une falaise abrupte et rocheuse, haute de 30 à 40 pieds au-dessus des hautes eaux. En escaladant la pente abrupte, Wallace se trouva sur une prairie plate, herbue, sous les orangers. Gros bétail et moutons paissaient, tandis que les cochons et la volaille se tenaient près de la maison. Celle-ci, moitié sucrerie, moitié habitation, était celle de ce senhor Brandaô, que nous connaissons déjà, et qui était le beau-père d'Anthony. Le portrait que Wallace fait de lui est beaucoup plus pénétrant que celui de Spruce. Brandaô, un Portugais, avait émigré jeune au Brésil. C'était un homme remarquablement intelligent, qui aimait la lecture sans avoir de livres, et avait une mémoire tenace. Il avait appris tout seul le français et le lisait facilement. Il possédait quelques gros in-quarto d'histoire ecclésiastique, qu'il connaissait à fond. Il savait toutes sortes de choses sur les pays d'Europe ; c'est qu'il avait un vieux livre de géographie, mais sans cartes. Il n'en avait même jamais vu, et son Europe était une construction de son esprit. Il avait gardé une vive soif d'informations et une grande fertilité d'idées. Il avait lu la Bible en portugais comme un livre défendu, dans son âge mûr, et il était intéressant d'entendre les objections que son esprit avait faites et surmontées. Le sol de la maison était de terre inégale ; les murs étaient aussi de terre. Cette pauvre apparence avait une explication. Une douzaine d'années plus tôt, pendant la Révolution de 1835, les Indiens, poussés par ses ennemis, avaient brûlé la maison, détruit le verger,

tué les domestiques et le bétail, et ils auraient tué la femme et les enfants de Brandaô si ceux-ci n'avaient fui dans la forêt, vivant de fruits et de maïs. Enfin, toute la famille se réfugia à Manãos. Quand, les troubles finis, il put remettre sa propriété en ordre, il ne se soucia pas de reconstruire sa maison, de sorte que Wallace put voir une jeune dame élégamment habillée, la fille de M. Brandaô, assise sur une natte posée à terre, entourée d'une demi-douzaine de jeunes Indiennes engagées pour faire de la dentelle et des travaux d'aiguille. Le naturaliste resta là deux mois.

Il quitta Manãos à la fin d'août 1850 et n'y revint, ayant exploré le Rio Negro, qu'en mai 1852. Ce fut pour y éprouver la même déception que Spruce. Il trouva dans la nouvelle province de jeunes fonctionnaires élégants et incapables, ce qui, avec la terrible complication des douanes et des passeports ne le mit pas de bonne humeur. D'autre part, la ville était dans le plus triste état. Aucun bateau n'était arrivé de Belem depuis cinq mois, celui qu'on attendait le mois précédent s'étant perdu. A cette époque, avec les hautes eaux et le vent contraire, on mettait, pour venir de Belem, de soixante-dix jours à trois mois, presque tout le temps remorqué par un canot.

C'est à ce moment que Wallace résume son impression sur les deux provinces qui forment l'Amazonie. Son jugement est assez sévère. Il n'y a pas, dit-il, de pays au monde capable de rémunérer si largement le travail agricole, et qui soit si peu cultivé ; il n'y en a pas où la terre puisse donner une telle quantité de productions précieuses, et où celles-ci soient si totalement négligées ; il n'y en a pas où la facilité des communications intérieures soit si grande et où il soit si difficile et si ennuyeux d'aller d'un endroit à l'autre ; il n'y en a pas qui possède à ce point les éléments naturels d'un immense commerce international, et où le commerce soit aussi limité et insigni-

fiant. Wallace cherche la cause de cet état de choses dans le caractère portugais. Le Portugais est doué pour le commerce, mais il aime peu à produire les objets qui sont les éléments du commerce ; il goûte peu le travail agricole. L'Indien ne l'aime pas davantage. Il en résulte qu'en Amazonie, tout le monde est commerçant et personne n'est producteur.

La province du Para, écrit Wallace, et il entend aussi celle des Amazones, est couverte de marchands, qui pour la plupart ne sont que des colporteurs ; leurs marchandises sont seulement dans un canot au lieu d'être sur une charrette. Méprisant l'agriculture, ils ne peuvent vendre que les produits achetés aux indigènes ; et ceux-ci ne cultivant que le strict nécessaire, ne peuvent livrer au commerce que les produits naturels, dont la récolte convient à leur vie irrégulière et errante. Ces produits sont principalement du poisson séché, une huile tirée des œufs de tortue et du poisson-bœuf, pour le commerce intérieur ; et pour l'exportation, la salsepareille, la piassaba, le caoutchouc, les noix du Brésil, le baume de capivi et le cacao. Quoique le caféier et la canne à sucre croissent partout presque spontanément, le café et le sucre doivent encore être importés du reste du Brésil pour la consommation locale. Le bœuf est partout mauvais, principalement parce qu'il n'y a pas, près des villes, de bons pâturages où le bétail amené de loin pourrait être engraisé, et personne ne pense à créer ces pâturages, ce qui serait facile. Les légumes sont partout rares et chers, ainsi que tous les fruits, excepté l'orange et la banane, qui une fois plantés ne demandent plus qu'à être cueillis quand ils sont mûrs. Les poulets à Belem valent 3 sh. 6 d., et le sucre est aussi cher qu'en Angleterre. Pourquoi ? C'est que personne ne veut s'occuper de fournir aucun de ces articles. Ici le commerce est un jeu de spéculation. On méprise ses profits réguliers. Mais à chaque moment on voit

des artisans de métiers mécaniques abandonner leur travail, acheter de la marchandise à crédit, et partir pour l'intérieur où ils vont la vendre.

Il en résulte que tout le monde achète et vend à crédit, depuis le marchand de Para jusqu'à l'Indien sauvage, qui ne veut pas travailler sans être payé six mois d'avance, — et qui se fait payer la salsepareille quand elle est encore dans la forêt, et l'huile de poisson, quand le poisson est encore dans le lac. — C'est également à ce goût universel du commerce que Wallace attribue les trois grands vices capitaux : boire, jouer et mentir, sans compter la multitude des fourberies, des flouteries et des débauches.

Si Wallace a gardé un très mauvais souvenir de Barra, Bates, qui s'était séparé de lui après l'expédition du Tocantins, et qui l'y retrouva, en a gardé un excellent. Cette diversité est, nous le savons déjà, dans la coutume de ces deux compagnons de voyage. Bates, ayant trouvé là une demi-douzaine d'Anglais, d'Allemands et d'Américains, l'un collectionneur, les autres négociants, parle dans les meilleurs termes de son séjour. « Dans leur agréable société, dans celle de la famille du senhor Henrique, nous passâmes un temps délicieux. Les misères de nos longs voyages fluviaux furent promptement oubliées et après deux ou trois semaines nous commençâmes à parler de nouvelles explorations. »

A notre tour, quelle impression allons-nous recevoir de la capitale de l'État des Amazones ?

Nous nous réveillons à quai le 9 septembre, étant sans nous en apercevoir sortis de l'Amazone et entrés dans le Rio Negro, dont les eaux sont d'un bleu à peu près noir. La ville de Manáos est un long groupement de maisons sur une colline, avec un port flu-

vial bien outillé. Nous accostons à un ponton situé à une centaine de mètres du bord, et qui porte des grues. Elles élèvent le chargement qu'un téléphérique amène aux magasins qui bordent le quai.

C'est une ancienne ville puisqu'elle a été fondée au xvii^e siècle par les Portugais, lesquels la peuplent encore par leurs descendants et leurs métis. Mais sa prospérité est liée au rush du caoutchouc. Elle est datée par le formidable Opéra, Theatro Amazonas, construit de 1896 à 1929, et qui est un monument de laideur. Ce pâtre blanc ressemble au style antique des États-Unis, et aussi au style Beaux-Arts que les membres de l'Institut ont répandu sur le monde. Il y a encore un peu de l'Orient, et d'autres réminiscences encore. C'est une espèce de Panthéon pâteux, à frontons et à bas-reliefs, avec des portiques à colonnes sur trois côtés et une coupole surbaissée en carreaux vernissés, un oignon aplati où dominent le jaune et le vert.

Le Palais du gouverneur est d'une somptuosité hideuse. Le Palais de Justice est un peu plus sobre sans être moins académique. La ville, rugueusement pavée, est moderne par plus d'un trait. Les collèges, les hôpitaux sont des monuments. Devant le café où nous sommes assis, un haut-parleur donne les nouvelles. Des camelots importunent avec des billets de loterie. Pour la première fois depuis que nous sommes en Amérique du Sud, nous voyons des maisons à étages. Les magasins sont du type déjà connu, des sortes d'entrepôts, largement ouverts sur la rue, où les marchandises sont amoncelées le long des murs.

La ville est entourée de faubourgs dont les uns sont peuplés de villas, les autres de cases sur pilotis fort misérables. Dans ces cases on aperçoit les habitants couchés dans des hamacs. Des enfants nus nous considèrent devant la porte. Une vieille femme coud à la machine. Des jeunes filles passent, vêtues de rose

et de vert. La voiture roule maintenant dans une espèce de campo, où l'on voit le fleuve en profondeur, la perspective des maisons, et parmi elles, le dôme surbaissé et colorié de l'Opéra. Nous arrivons à une petite place toute simple, irrégulière, une place de village, qui est charmante, avec une petite chapelle sur le terrain bossué, et un cheval, des veaux, des bœufs qui se pressent dans son ombre courte.

Une route sort de ces huttes, et, à travers une épaisse poussière rousse, nous mène dans la forêt. A mesure que nous nous éloignons, nous voyons mieux de quoi est faite la colline de Manáos. C'est l'éternelle colline de terre ferme, un témoin découpé dans l'ancienne surface tertiaire. Nous sommes témoins une fois de plus de la lutte qu'il faut soutenir ici contre l'invasion végétale. La route que nous suivons, taillée dans la roche crue, n'est maintenue que par le feu contre la végétation qui cherche à la reprendre. Nous la voyons bordée d'un fouillis de branches roussies couchées à terre et de souches noircies. Le maquis environnant n'est guère plus beau. Mais par éclaircies, sur des hauteurs ou dans des creux, on aperçoit la véritable forêt qui est splendide. Les arbres géants se pressent, ayant à leurs pieds des cadavres d'arbres morts.

Nous arrivons ainsi à une espèce d'immense enclos, taillé dans la forêt, marqué par une palissade, et qui est une école d'agriculture, après avoir été bâti pour être une léproserie. On le nomme Paredão. Dans cet espace défriché, s'élèvent de petites maisons dans des jardinets. Toutes ces maisons se ressemblent. Elles sont construites sur pilotis, et les chambres, dans l'espace intérieur sont délimitées par des bat-flancs. Ces logis sont nets, propres et clairs. Des images pieuses sont accrochées aux murs. La chambre à coucher contient un lit de fer et un hamac. La salle à manger contient un buffet et un

garde-manger à claire-voie. Il y a encore une cuisine et un salon, avec des garnitures au crochet, et des fleurs de cire. Un couvre-lit est fait de petits octogones d'étoffes diverses. Dans les jardins, nous voyons des plants de manioc. Des mûriers ont été plantés pour la nourriture des vers à soie. La feuille presque ronde, est à peu près celle de notre pays. Mais le port de l'arbre est tout différent. Il se divise à partir du sol, comme font souvent chez nous les cerisiers. Une petite chapelle nue, extrêmement simple, achève la communauté, qui rappelle plus les lépreux que la culture modèle.

9 septembre. — Ce matin nous sommes allés aux chutes de Taruma, à une vingtaine de kilomètres de la ville, dans la forêt. Cette piste tortueuse, sur le plateau sableux qui ondule en vrais ravins, où l'automobile monte et descend en cahotant, où la vue change sans cesse, est une promenade extraordinaire. Plus de maquis, cette fois, mais partout de grands arbres serrés, d'une variété d'essences infinie. Au lieu du manteau de lianes, les palmiers ont reparu, extraordinairement hauts et minces, avec un bouquet de plumes à leur sommet, et au bas de ce bouquet, une ceinture pendante et rousse de feuilles mortes. Quelquefois extraordinairement serrés, ils font un haut paysage vertical, dont l'œil a peine à remonter les lignes. Il fait depuis ce matin un ciel couvert, un temps d'étuve. Nous faisons abattre la capote, et nous avons mieux encore le sentiment de la route percée dans l'impénétrable, avec des aspects, des tournants, des silhouettes d'une beauté et d'une grandeur extraordinaires, et qui changent constamment.

Il y a deux chutes de Taruma, à une lieue environ l'une de l'autre, sur deux petits affluents perdus dans la forêt. Comment ne pas remarquer la rareté des cours d'eau ? Aux lisières de Manáos, nous avons

passé un pont, orné et tout à fait nouveau riche, qui date évidemment de la période des splendeurs. Mais de là à Taruma, sur une vingtaine de kilomètres, nous n'avons pas vu une rivière. Rien que ce sable érodé, sculpté en mille collines, couvert d'arbres, et dont le caractère perméable explique tout le phénomène. Les chutes sont évidemment dues à la rencontre d'un banc plus dur. La petite chute n'est qu'un rapide dans les arbres. Mais la grande chute est formée par une véritable plate-forme en surplomb, où l'eau arrive par un ruisseau divisé et d'où elle tombe en filets d'une hauteur qui ne doit pas dépasser une vingtaine de mètres.

Le paysage de la grande chute est d'ailleurs extrêmement joli. Une clairière où la nappe s'étale et où un sentier de sable conduit. Une ceinture d'arbres serrés, immenses, quelquefois ornés de fleurs violettes, quelquefois de fleurs jaunes. Cette variété infinie, dont parlait Le Cointe, et qui s'oppose à l'exploitation, enchante la vue. Mais déjà cet endroit charmant n'est plus qu'un but de promenade. Nous y avons trouvé une boîte de conserves, un journal, l'enveloppe déchirée d'un paquet de cigarettes. Les Brésiliens ont bien raison de dire qu'ils ne sont pas plus sauvages que nous. Ils le sont autant, et c'est assez.

A Manáos, nous avons cédé la place où nous avions accosté à un croiseur anglais de sept mille tonnes, l'*Apollo*, un beau bâtiment construit en 1935, que nous avons rencontré à Belem, et qui a remonté l'Amazone en même temps que nous, naviguant le jour et mouillant la nuit. Il va rester cinq jours à Manáos. Le dessein est évidemment, dans ce pays où il y a tant d'affaires anglaises, de montrer la puissance britannique. Il y a un quart de siècle, j'avais été témoin à

Buenos-Aires, de la visite, à fin de réclame politico-commerciale, d'un bateau de guerre américain, commandé par l'amiral Capperton. Il avait soixante-douze ans et croyait devoir à sa mission de donner des bals et de danser tous les soirs. On l'appelait l'amiral Pavlova. Mais sa présence n'empêchait pas une forte méfiance contre les exportateurs des États-Unis.

Ce sont pareillement les États-Unis qui ont les premiers envoyé un navire de guerre sur l'Amazone, la canonnière *Wilmington*, qui en 1900, remonta jusqu'à Iquitos, au Pérou. Les Allemands envoyèrent le croiseur *Falke*, qui remonta encore plus loin jusqu'à l'embouchure de l'Ucayali ; l'Italie envoya le croiseur *Doggali* ; enfin, en 1906, le Portugal envoya la canonnière *Patria*. Dès cette époque, il était fréquent que des croiseurs ou des cuirassés britanniques vinssent passer quelques jours dans le port de Belem. Pendant longtemps le gouvernement français hésita à suivre ces exemples. En 1902, il fut question d'envoyer une canonnière à roues, d'âge respectable, le *Jouffroy*. On parla en 1906 de la *Fronde*, qui ne parut jamais. L'année suivante, le *Chasseloup-Laubat* vint faire du charbon à deux lieues de Belem, sans entrer en communication avec la colonie française. Enfin en 1913, « le *Descartes* s'est risqué jusqu'à Manáos, où il demeura à peine quelques heures, juste le temps de causer une déception générale »¹.

Je ne sais quel effet aura le voyage de l'*Apollo*, et j'en ignore les desseins particuliers. Mais ce qui me frappe ici, c'est une certaine animosité de la presse locale. Le *Diario da Tarda*, organe de l'Union démocratique brésilienne, a publié le 8 septembre un filet très vif, intitulé : « Une parade nudiste des marins de l'*Apollo* ». Il se plaint que des marins à demi nus aient adressé des gestes obscènes aux personnes

1. P. Le Cointe. *L'Amazonie brésilienne*, I, p. 6.

massées sur le quai pour attendre l'arrivée de l'avion qui amenait de Rio le ministre fédéral de l'Agriculture, M. Odilon Braga. « Déjà à Belem, ajoute le journal, les mêmes marins ont reçu la société de Para dans des costumes qui sont ceux des camps de concentration nudistes, et mérité de nos confrères de la *Folha do Norte*, la réprimande qui leur était due. Il faut que les fils de la Grande-Bretagne sachent que l'Amazone n'est pas l'Afrique, et qu'il y a ici une société aussi cultivée et aussi distinguée que la société anglaise. Nous appelons l'attention du chef de la Police pour interdire les abus des marins immoraux et pour préserver notre société de parades nudistes, en un endroit si fréquenté par nos familles, quand elles vont recevoir ceux qui leur sont chers, à l'arrivée des bateaux qui gagnent cette capitale. » Comme nous sommes accostés à quelques encâblures de l'*Apollo*, je peux juger de la bonne foi de ces accusations. Il est vrai que les marins anglais sont en short à bord, ce qui est d'uniforme entre les tropiques. Mais les débardeurs qui déchargent notre bateau ne sont pas plus vêtus. Et quant aux gestes obscènes, outre qu'ils ne sont pas très vraisemblables, il faut de bons yeux pour les voir du point où est le public. La mauvaise volonté du journal, pour ne rien dire de plus, est évidente. — Un autre journal, *la Tarde*, contient le même jour, un filet qui n'est guère moins tendancieux. Il paraît que notre bateau, l'*Hilary*, a apporté de Belem à Manáos 1.439 sacs postaux. Le journaliste de Manáos prend à partie l'administration postale de Belem, qui, au lieu d'attendre le passage d'un vapeur de grand tonnage, aurait aussi bien pu confier cette correspondance aux nombreux bateaux plus petits, mais brésiliens, qui ont fait le trajet dans l'intervalle. — Eh bien, direz-vous, voilà une querelle entre la presse de Manáos et l'administration de Belem, tout au plus une friction entre les deux États de Para et

de l'Amazone. Mais, en réalité, l'affaire est toute différente. Ce que Manáos reproche à l'administration de Belem, c'est la faveur réservée à un bateau anglais. Et le reproche est fait en termes significatifs. « Entendu que l'*Hilary* doit être le préféré. Patience ! » — Le Brésilien ronge son frein.

10 septembre. — Nous faisons aujourd'hui une excursion par un river-steamer, dans les îles et les chenaux qui font la jonction entre le Rio Negro et l'Amazone, ou comme il s'appelle ici, le Solimões. Dans ce sol friable, les deux puissants courants se sont anastomosés par une série de veines, dont certaines sont trop étroites pour être suivies aux basses eaux. Nous regardons avec mélancolie ces tunnels de verdure où il nous est interdit d'entrer.

Le temps avait été, hier, un temps de chaudière, orageux, avec des averses le matin¹, un éclaircissement l'après-midi, une nuit presque fraîche. Ce matin, vers huit heures, il faisait délicieux. Puis la chaleur est venue, avec un ciel d'Italie, que nous voyons pour la première fois. Ce bleu, assez pâle, mais incandescent, a fait une journée de torréfaction.

Le bateau très plat sur l'eau, est fait de deux étages, l'étage inférieur à jour contenant le bois pour chauffer la machine, et le premier étage qui est le bateau de plaisance proprement dit, le timonier manœuvrant sa roue à l'avant, le pilote et le capitaine se tenant à côté de lui, tous trois séparés des passagers par une barrière. Derrière cette séparation, les fauteuils sont

1. En allant à Taruma, il faisait si gris que nous avons fait lever la capote. Aussitôt il s'est mis à pleuvoir. Nous avons reçu la douche avec constance. A la cascade, le soleil brillait férocement. A l'arrêt qui a suivi, un déluge tombait. Nous avons encore une fois fait rouvrir et refermer la capote. A la rentrée au bateau, il faisait beau, mais des gouttes d'eau tombaient de nouveau quand nous traversions le ponton.

disposés sur cette partie libre de l'avant. Puis viennent des cabines, et un nouvel espace libre qui sert de salle à manger. Le poste est à l'arrière.

Entassés à l'avant, échelonnés à tribord et à bâbord, criblés de soleil, réfugiés dans une bande d'ombre, nous traversons les plus beaux paysages du monde. Le jeu des rives fait glisser les portants, et de tous ces murs d'arbres, il n'y en a pas deux qui se ressemblent. Comme nous sommes tout de même à 850 milles en amont de Belem, le fleuve a bien été obligé de s'incruster un peu dans ses rives, et il est ici bordé de falaises rousses, d'une vingtaine de mètres. Ces falaises sont à leur base taillées en gradins. Elles forment tantôt des caps et tantôt de petites criques, formes instables que les courants rongent, de telle sorte que ce paysage revêtu de forêts, change, vit et meurt comme la nature végétale elle-même. Il devient ici également naturel qu'une falaise se désagrège et qu'une feuille de palmier se dessèche.

La forêt diffère beaucoup de celle du Bas-Amazone. Le paysage est plus clair, plus aéré. Nous avons presque dit adieu aux manteaux de lianes. La variété des essences fait une variété correspondante de couleurs et de profils où dominant les troncs blancs et les dômes légers. Voici sur le rivage une bordure de petits arbres verts : ce sont des carraroua. Cet arbre fin et comme plumeux, avec un feuillage clair, c'est l'urauranna. Ce grand arbre étalé, qui a un peu le port d'un figuier, c'est l'apoui. Mais il faudrait accumuler les noms par centaines, pour donner une idée de cette diversité. Et comment être sûr de s'y reconnaître, chaque espèce présentant elle-même des aspects très variables ? C'est un défilé infini, une parade de tous les verts, de tous les blonds, du vert bleu et du bronze, de la broderie nue, du branchage et du dôme fermé, avec parfois un bouquet de fleurs violettes, jaunes, roses, et de feuilles plus éclatantes que

des fleurs. Il y en a qui, sèches, ont un côté de cuir et un côté d'argent, et qui gaufrent toute la forêt. Il y en a dont les nervures latérales sont reliées par trois reliures longitudinales et qui ressemblent à des lézards d'émeraude. Tout cela s'avance, recule, montre ses moindres détails, redevient un lointain flou, forme des cirques, des lacs immenses, des canaux étroits, des asiles d'ombre, de grands espaces d'eau qui semblent un métal incendié.

Ce n'est plus la forêt vierge. Ce dédale de bras de Manáos est l'emplacement marqué d'une immense province d'exploitation agricole. Les jalons sont déjà en place et le paysage a reçu la marque de l'homme. A travers le présent, l'œil se divertit à deviner l'avenir. Tantôt nous voyons ce que devient la forêt quand on la transforme en jardin : il n'en subsiste que de grands arbres isolés, de l'effet le plus heureux, dans un paysage de parc. Les maisons ne sont encore que des cases ; mais on croit déjà apercevoir la cité prochaine, avec ses villas dans les plus beaux ombrages du monde. Quelquefois apparaît une exploitation véritable, dont le début laisse prévoir l'extension dans quelques années. Le village de Villa Nova comprend déjà, nous dit-on, un millier d'habitants. On ne peut d'ailleurs s'en rendre compte, tant il est noyé dans la verdure. Au point où nous abordons, après avoir escaladé le talus, nous trouvons un découvert de quelques maisons sur pilotis, les unes en boue retenues par des lattes, les autres en planches peintes avec un seul grand lit et des hamacs. Derrière, on s'enfonce dans un bois de cacaoyers, lesquels, bifurquant à partir du sol, sous-tendent de troncs obliques un plafond de feuillage. Le fruit est un gros ovoïde qui contient des espèces de fèves rangées comme dans une boîte. Derrière les cacaoyers s'élèvent de hauts seringueiras, presque sans feuilles, au tronc entaillé de hachures obliques.

Le retour à Manâos, à la fin du jour, a été souvent comparé à l'arrivée à Constantinople. La ville est comme rangée sur les collines et à mesure qu'on remonte le fleuve, on en voit toutes les parties défilier devant soi. Un affluent qui débouche dans la ville même peut figurer la Corne d'Or. Deux de nos amis ont pêché à l'aube dans cet affluent. Ils y ont vu une multitude de jangadas, fleuries comme des jardins. Ils ont passé devant les abattoirs, assisté au bain d'une négresse dont la pudeur était rendue éclatante par une culotte de calicot blanc. Le pêcheur qui les accompagnait a lancé l'épervier, et ils ont ramené des branches d'arbres et un seul petit poisson. Ce poisson s'appelle un caro.

En aval de cette coupure se trouve la ville même, dominée par son opéra et par sa cathédrale. En amont, il n'y a plus que des huttes, les unes sur la hauteur, les autres sur le fleuve, celles-ci sur de hauts pilotis, de façon à rester au-dessus des crues. Au moment des hautes eaux, chaque hutte est une île d'où l'on sort en barque. Au bout de ces huttes, tout à fait à l'extérieur, on voit à mi-côte une scierie.

Scierie, brasserie, fabrique de caoutchouc, ce sont les premiers éléments de la grande ville de demain. Les habitants, — ils sont déjà aujourd'hui 70.000, — le sentent fortement. Je ne sais si on trouve parmi eux, comme l'assure Pinheiro, des dizaines d'hommes qui passent des nuits entières à dévorer silencieusement la Science, la Philosophie, la Sociologie, la Littérature. Mais ils sont fiers de l'avenir espéré, comme ils le sont de leurs monuments neufs, non seulement Theatre Amazonas et Palais de Justice, mais Musée de Numismatique, Institut géographique et historique, Bibliothèque publique, académie des Lettres, Université.

11 septembre. — L'Hilary débarquait hier des caisses de kérosine et des plaques de marbre, celui-ci

venu d'Italie par Liverpool. La température est brûlante. Les plus solides ne sont pas sans malaise. Les officiers du bord sont au point d'éclater comme des fruits.

Nous allons faire visite et dire adieu à M. Gillen, directeur à Manáos de la banque de Londres et d'Amérique du Sud. Une rue provinciale, assez étroite, pleine de silence et de soleil. La banque occupe le rez-de-chaussée, qui n'est, à la mode américaine, qu'une immense salle où tout le monde travaille. On longe ce rez-de-chaussée et l'on entre chez le directeur, qui habite au premier un grand appartement très bien installé. Par de hautes baies toujours ouvertes, un souffle frais gonfle les légers rideaux. Quand la pluie arrive, on ferme tout. Les fauteuils sont de bois du pays, vastes, inclinés, confortables, et sous le siège, les chiens haletants se font une niche. Les parquets sont, selon l'usage, de deux couleurs de bois, comme de longs rubans noirs et blancs. Tout cela est net, clair, aéré, salubre. Mais tous les mois il faut lessiver ces hauts murs, ces plafonds, ces planchers. Et ce lavage emporte une bouillie d'insectes.

Manáos, me dit à peu près M. Gillen, sert de marché au pays. Chaque propriétaire de fazenda apporte ici ses produits, dont les principaux sont le caoutchouc et la noix du Brésil, et les vend à des compagnies qui les revendent à leur tour, principalement aux États-Unis et en Angleterre. C'est auprès de ces mêmes compagnies que les fazendeiros achètent les objets de toute sorte dont ils ont besoin. Si j'ai bien compris, c'est encore le système du comptoir.

Les lois ouvrières sont très avancées : la durée du travail est de six heures dans les ateliers et de huit heures dans les bureaux. L'immigration est très réduite, avec un taux variable pour chaque peuple. Le contingent principal est fourni par des Portugais.

On embarque aujourd'hui de longues fibres brunes

roulées en cônes. Ce sont des piassava, qui servent à faire des balais-brosses, et qui sont fournis par un buisson du haut Rio Negro.

12 septembre. — A dix heures, nous quittons Manãos. Toute la ville était venue à bord. De jolies personnes, assez élégamment vêtues, bien moins exotiques, me semble-t-il, que celles de Belem, défilent par familles. Le propriétaire de la brasserie, qui l'a fondée en 1911, et qui est un fanatique de musique, se précipite dans le salon et, tout seul, se met à jouer du Chopin avec d'assez bons doigts. C'est un homme carré à cheveux gris. Il vient à l'attaque sur un dessin que j'esquisse, reconnaît sa brasserie, me la montre. « Elle est à moi », dit-il.

Il y a de l'émotion dans ces départs. Le petit Gillen, après avoir vu son père cinq jours, revient tout seul en Europe, où il va être mis au collège. D'autres quittent ce qu'ils ont aimé. D'autres voient se rompre leur dernier lien avec l'Europe. Ils vont vivre à Manãos, employés d'une banque, comme Sieyès, ou reprenant les affaires familiales, comme Horne, dont le père avait fondé en même temps que des affaires de bois, un petit village destiné à devenir une resort-place.

Nous avons embarqué le Ministre fédéral de l'Agriculture, M. Braga, qui vient avec nous à Belem, où il prendra l'avion pour Rio. Il est avec sa fille et un secrétaire.

Nous faisons maintenant de jour cette route entre Manãos et Itacoatiara, que nous avons faite de nuit. Sur beaucoup de points nous sommes dans une région dont l'exploitation est commencée. Entre 5 et 6 heures, le paysage devient extraordinairement beau. Nous sommes à l'embouchure du Madeira. On le voit arriver dans toute sa largeur au détour d'un cap. Mais sa rive gauche est brisée par de grandes îles.

Tous ces confluent de fleuves se font dans des paysages émiettés. Sur l'autre rive, arrive aussi un puissant affluent, l'Urubu. Et toute cette réunion d'eaux s'accomplit dans un bassin immense. — Après le confluent du Madeira nous longeons la rive droite d'assez près pour en suivre le détail à l'échelle humaine. C'est ce qu'on appelle la côte de Sarapapa. C'est encore le rideau mouvant de la forêt primitive avec les mille figures qu'elle n'a cessé de nous montrer : des criques, des gradins, des manteaux de lianes. Le calme profond du soir a commencé d'envelir les choses. Une bande éclairée teint de rose la ligne grise du rivage. La masse des arbres ne reçoit plus de rayons. Elle n'est pas sombre encore, mais elle n'oppose plus un front continu. Elle est modelée, creusée d'ombre et trouée de sombres retraites. Cependant, en beaucoup de points, l'homme a pris pied. La barrière des arbres riverains est brisée et sur plusieurs centaines de mètres, le sol doucement incliné est rendu au jour. Une petite maison s'élève, ombragée de manguiers. On distingue des êtres, vêtus de blanc et de rouge, de la taille d'une fourmi. Ils sont groupés sur le rivage, ou posés en ligne près de la maison, ou échelonnés jusqu'à l'eau, ou assis dans une barque qui est un petit trait noir. La bande blanchissante des bananiers endormis alterne avec les bosquets ronds et verts du cacao. Et en arrière, isolés les uns des autres, s'élèvent comme une écriture tremblée, les troncs blancs et minces des seringueiras. Ils se reconnaissent non seulement au demi-cercle de leur dôme léger, mais à la façon dont ils se divisent, à des hauteurs inégales, mais toujours sous un angle très aigu, en longues branches du même ordre de grandeur.

CHAPITRE XI

LE RETOUR

Nous voici donc sur la route du retour. Mais comme nous passons maintenant de jour aux endroits où nous sommes passés la nuit, cette route qui remplit les vides de la première, nous est nouvelle.

Le 13 septembre au matin, par un temps qui est, comme la veille, magnifique, Obidos défile devant nous. La terrasse qui borde le fleuve présente au courant deux faces perpendiculaires, l'une abrupte et l'autre inclinée. La face abrupte masque la ville, qui est tout entière dans le creux de la face inclinée. Ce sont des maisons au bord de l'eau, quelques-unes à étage, et sans doute des magasins ; une jetée de bois ; une plage à tout faire ; plus haut une église. Le tout a la couleur charmante des villes d'ici, rose chair dans le feuillage.

L'après-midi, nous revoyons Santarem, sa haute cathédrale grise bordée de blanc, avec ses deux tours coiffées de bulbes. Et le paysage continue à dénouer et à renouer sa ceinture. Les hauts arbres que nous apercevons sur la rive droite sont des surubui-assu, un arbre qui fournit un bois brun, intermédiaire, me dit l'officier, entre le cèdre et l'acajou. Le cèdre se

trouve ici, mais dans l'intérieur et je ne puis affirmer que les arbres à couronnes étalées que nous avons vus parfois sur les rives soient en effet des cèdres. Quant à l'acajou, celui qui est vraiment beau vient du Pérou.

Ce bateau sur la voie du retour nous fait l'effet d'une vieille maison que nous habitons depuis toujours. Il a singulièrement changé d'aspect. Il ne reste qu'un petit groupe de nos premiers compagnons. Les deux officiers anglais qui ont rejoint l'*Apollo*, ont été remplacés par deux autres qui en viennent. Des Allemands font de la musique. Deux familles brésiliennes changent le pont en nursery : grand'mère édentée, jeunes femmes obèses, hommes qui vivent en bretelles, enfants piailleurs.

Au moment où j'écris ces lignes, le soir est tombé, mais non encore la nuit. Les lumières sont allumées, mais le paysage est encore distinct. Au sud le ciel et le fleuve sont deux nappes presque semblables, séparées par la mince ligne verte et tremblée du rivage. Le ciel est seulement plus bleu, comme une aile de Morpho ou comme une flamme d'esprit de vin ; le fleuve est plutôt d'un violet rose, d'où le bleu émerge en rides mobiles, en plaques, en une ligne lointaine.

14 septembre. — Le matin, nous rentrons dans les Narrows. Et nous retrouvons du coup cette forêt du Bas-Amazone, si différente de celle de Manãos et infiniment plus belle, avec son premier rang de palissades d'aningas, ses draperies de lianes tendues devant des grottes profondes, et ses arbres prodigieux, variés, dissemblables, avec des fourches de branches blanches dans l'océan de verdure. Toutes les images amazoniennes repassent devant nos yeux. Des arbres à la Fragonard ou à la Gainsborough : mais cette impression de grandeur dont l'art avait obtenu l'illusion par le génie du peintre, la nature y atteint ici sans arti-

fice. Tous les verts composent ces feuillages. Une touche de vert blond apparaît tout à coup, puis, une autre de vert clair et brillant. Il y a des arbres en topaze, des arbres en émeraude ; des cimes roses, des cimes jaunes, des cimes rousses. Plus étonnante encore est la composition de ces masses, de ces lignes, de ces figures. Un Puckler-Muskau serait ravi à chaque moment. Non seulement un tournant, un arroyo qui se glisse comme un serpent, un coup de jour et de transparence dessinent à chaque moment d'admirables paysages, mais le rideau des rives, quand il paraît le plus uni, se compose sans cesse en tableaux : les dômes alternent avec les fûts, des masses rondes s'accumulent et sont tout à coup fendues par des ravines sombres ; un géant en forme de parasol domine toutes les têtes de son vert salade, et il est lui-même gercé de fissures ouvertes sur le ciel chargé de cumulus. Trois sortes de palmiers font autant de motifs : l'un qui part en cornet à partir du sol, un autre dont le sommet porte une rosette presque plate, le troisième qui s'achève par un bouquet de palmes retombantes. La palme sert non seulement à couvrir les maisons, mais elle est employée comme voile sur les pirogues. Parfois le vert riche d'une plantation interrompt le vert varié de la forêt. Une hutte sur pilotis s'établit dans une anse. Un tronc incliné appuyé au seuil sert d'escalier et d'embarcadère. Le fleuve, incertain de son rivage, noie les basses branches et pénètre dans leur ombre.

A l'heure du déjeuner nous arrivons devant São Miguel, qui est le centre le plus important du commerce de bois. C'est une anse faiblement incurvée, sur le bord de laquelle est un chantier. Derrière ce chantier une grande place couverte de sciure où les ouvriers joueront tout à l'heure au foot-ball, pieds nus, contre les marins. A droite du chantier une scierie. Le directeur de cette scierie est riche, dit-

on, d'une douzaine de millions. Mais la vie dans cette exploitation est encore si primitive qu'il a laissé sa femme et sa fille au Portugal. Pour lui, il vit ici dans une case pareille à toutes les autres.

Le long de la rivière, de part et d'autre du chantier, s'étend une rue, avec de petites maisons de bois à toits de tuiles. Des jardinets descendent jusqu'au fleuve. Des femmes regardent par l'ouverture qui fait fenêtre. Une vieille fume la pipe. La population est de 400 habitants. Un poste sanitaire a été fondé par le gouvernement, pour lutter contre la malaria et la syphilis. Le résultat obtenu a été d'équilibrer les morts et les naissances : dix morts par an contre dix naissances.

Les bois sont disposés en madriers, qui forment de grandes plages, une rouge et une jaune. De ces bois accumulés monte une odeur ignoble, celle d'une espèce de vinasse. Le directeur de la scierie a bien voulu tracer de sa main une liste d'une dizaine des bois les plus importants.

En voici d'abord trois qu'on exporte pour l'Allemagne, le cuaruba, le laurier rouge et la marupa.

Le Cointe, au tome III de son *Amazonia brasileira*¹, ne cite pas le cuaruba. Mais le catalogue imprimé de la scierie en connaît deux espèces, le blanc et le rouge. Ce sont des bois légers, 0,7 le rouge et 0,6 le blanc. Le catalogue le donne comme excellent pour les caisses. Il imite le cèdre.

Le laurier rouge qui a une densité de 0,64, est employé soit pour les constructions civiles ou navales, soit pour la fabrication de la pâte de cellulose. On l'appelle aussi le grignon franc. La marupa, simaruba amara, se trouve sur les mattas de terre ferme.

1. Le troisième volume de cet ouvrage capital n'a pu paraître qu'en portugais. Ce n'est pas la seule fois que je vois des savants français réduits à imprimer leurs ouvrages dans une langue et dans un pays étrangers.

L'écorce est un tonique puissant, analogue à la quassia. Le bois est blanc, légèrement taché de jaune clair, léger, tendre, facile à travailler. Et il n'est pas attaqué par les cupins. On l'emploie pour les planchers, les malles, les caisses, les allumettes, les moulures. On en fait aussi de la pâte à papier.

La scierie débite encore deux bois bon marché, le maroboto et le parapara. Le maroboto n'est pas cité par Le Cointe. Mais il nomme le parapara, qu'on trouve dans la Basse Amazonie, sur l'estuaire, sur le littoral, et dans les terrains périodiquement inondés ; c'est un bois blanchâtre, peu compact et léger.

Puis vient la série des bois lourds et de belle qualité, le massaranduba, qui pèse 1,2 ; le pao setim, qui est jaune et qui pèse 1 ; le pao marfim, qui est jaune foncé, et qui a la même densité ; enfin le mogno, c'est-à-dire l'acajou, qui pèse 0,75, et le macacauba, qui pèse 0,9.

Le massaranduba habite la terre ferme, de Belem à Tapajoz. C'est un bois rouge foncé, dur, à grains fins, homogène, qui se fend bien et régulièrement. Il est propre à la carrosserie. On en fait aussi des clôtures, des pilotis noyés ; à l'air il pourrit au niveau du sol, mais résiste bien à l'eau.

Le pao setim, c'est-à-dire le bois de satin, le Bon Wood des Anglais, habite le maquis vierge de la terre ferme, dans les régions siliceuses et fortement humides, puis le Tocantins jusqu'à l'Atlantique. C'est un beau bois homogène de dureté moyenne, de densité 0,82, de grain régulier, se travaillant bien, le cœur jaune vif, satiné. Il est estimé pour la carrosserie, l'ébénisterie, le parquetage. C'est, de plus, un très bel arbre.

Le pao marfim (le bois d'ivoire) est une oléacée. C'est un bois blanc à grain fin, compact, de dureté moyenne, se fendant peu, prenant un beau poli, spécial pour l'ébénisterie et le tour, de densité 0,88. On

le trouve dans le maquis de terre ferme. On le rencontre à Marajo sur les hauts terrains, au Monte Alegre, à Obidos, dans les îles de terre ferme au sud de Faro.

Mogno est le nom brésilien de l'acajou. Le Cointe ne cite que le mogno de Perù, qui s'appelle aussi aguano, swietenia Tessmannii. Il le connaît à Iquitos, au Pérou. En fait, il m'est confirmé que l'acajou est exporté par le Pérou. En revanche, Le Cointe cite trois sortes de macacauba, appartenant toutes trois à l'espèce platymiscium Duckei : l'une, le macacauba noir, au Monte-Alegre, à Obidos, à Faro, a pour densité 1,20 ; la seconde, macacauba de terre ferme, à Bragança et à Teffi, a pour densité 0,95 ; la troisième, macacauba de varzea, sur l'Amazone, le Gurupa, le Tajapuru, a pour densité 0,80.

Le macacauba noir pousse dans les capoeiras, c'est-à-dire dans les taillis de terre ferme. C'est un bois brun foncé, à veines noires peu apparentes, très dur et très lourd, employé pour la menuiserie et l'ébénisterie. — Le macacauba de terre ferme pousse sur les capoeiras et sur le bord des campos, ou dans la haute brousse de terre ferme argileuse. C'est un bois brun clair rougeâtre, à larges veines noires, à grain fin, dur, excellent pour la menuiserie de luxe. — Le macacauba de varzea pousse dans les régions inondées du Bas-Amazone, sur un sol argileux compact. C'est un beau bois brun rouge clair, à larges veines brun foncé, de dureté moyenne, qui se travaille bien. C'est un des meilleurs bois de varzea du Bas-Amazone pour la menuiserie et l'ébénisterie. C'est de ce bois rouge que le bateau emporte toute une cargaison, à destination du Portugal. On nous donne aussi un échantillon de couleur magnifique, entre orange et feu, de piriquiteira. Le nom n'est pas dans Le Cointe. En revanche il cite une plante dont nous emportons une branche avec une fleur et un fruit.

C'est l'urucu. La fleur est blanche. Le fruit, gros comme une noisette, porte dans sa pulpe une teinture rouge. En réalité l'urucu contient deux principes colorants, un rouge vif, la bixine, et un jaune, l'orellina. Le nom de la plante est biza orellana, de la famille des Bixacées.

A cinq heures du soir, averses. Puis la nuit tombe. On entend, sous une lourde chaleur, les chants des ouvriers et le bruit des guitares.

15 *septembre*. — Nous sommes partis dans la nuit et nous nous retrouvons au jour dans l'enchantement des Narrows. On dirait que d'immenses jardins flottants passent devant nous, indéfiniment, quelquefois proches à croire qu'on va les toucher. Le matin les rend plus brillants. Tous les ors, tous les rouges se mêlent dans les feuillages. Le fleuve est rose. Le ciel bleu pâle est orné de nuages, comme un plafond du XVIII^e siècle.

C'est maintenant le même palmier qui défile indéfiniment, et ce palmier est le mirity avec, au sommet, son bouquet circulaire de feuilles qui, si on ne tenait pas compte de leur déchiquetage, seraient rondes. Une charge de feuilles mortes pend au-dessous des feuilles fraîches, de sorte que l'arbre a deux couronnes, l'une vert sombre qui s'élève en panache ; l'autre roux sombre et pendante.

Nous sommes sortis des Narrows et nous faisons notre dernière étape. De nouveau nous avançons sur un large fleuve d'un violet jaune et rose, entre de lointains rivages d'un vert laiteux et bleuissant, sous une chaleur épouvantable. On dirait que l'air est fait de deux courants : une brise fraîche se joue à la surface, un souffle brûlant anime sa profondeur.

Nous voilà tout près de Belem. A déjeuner, on nous a servi, pour la première fois, un fruit rond, de la taille d'une petite pomme, et d'un gris brunâtre.

On le fend et on trouve une chair gris vert, fondante au milieu, avec deux grosses amandes presque noires. Le goût est exquis. On croirait manger un bonbon de chocolat et de café glacé. Cette hallucination de confiserie tient au goût vanillé du fruit. C'est la sapotille. Elle est cultivée ici, mais originaire de Panama. Le latex de l'écorce fournit le chewing-gum. — Il y a quelques jours, à Manáos, on avait commencé à nous servir des avocats. C'est une espèce de poire, qu'on fend dans la longueur, en obtenant ainsi deux sortes de barquettes, creusées à l'endroit où se trouveraient les graines. Dans ce creux, les uns versent du vin, les autres une vinaigrette. Et la chair ainsi accommodée se mange à la cuiller. Que ne mangeons-nous nos poires ainsi, au lieu de les écorcher vives ?

16 septembre. — Nous sommes arrivés hier soir à Belem, et nous partons ce matin en bateau fluvial pour visiter l'île de Mosqueiros. Un défilé d'îles couvertes de forêts, dont la plus considérable est, juste en face de Para, la Isla das Onças. Sa longue côte touffue, plate, d'un vert pâle, nous accompagne longtemps. Puis nous passons devant l'île de Fortim, mais quatre autres dans le même moment sont disposées en plan les unes derrière les autres. Il est difficile de peindre cette eau blonde, dont la couleur glacée de rose ou de vert reste si légère. Le propre de la lumière de ce pays c'est de tout transformer en elle-même. Les fleuves sont de la lumière de fleuve, un nuage n'est plus que de la lumière transformée en nuage, et le bleu du ciel est une impalpable ardeur bleue, qui brûle en profondeur.

Nous voici à Mosqueiros. Le débarcadère de bois passe au-dessus d'une plage où des vautours se promènent en sautillant à pieds joints de la manière la plus ridicule, et en développant tout à coup une large

envergure noire. Au bout du débarcadère un jardin public, avec ces bancs de ciment armé, taillé comme du marbre antique, et qu'on voit partout ici. Un petit groupe dépenaillé de vendeurs de choses improbables attend le touriste qui débarque. Ils sont haillonneux, mais relativement propres. Leurs chemises dentelées de trous et rapiécées sont presque blanches. Mais l'air de ces figures olivâtres est assez débile, comme partout ici. Apparence, peut-être. Il y a là un homme qui porte autour du cou un serpent long de deux mètres, tacheté sur un fond d'un blanc brillant. La bête, qui a une tête fine comme un poing d'enfant, est engourdie par la digestion et je ne sais quoi qui est parvenu au milieu du corps et qui le dilate comme une poche où on a mis un portefeuille. Les touristes soupèsent la bête engourdie, s'en font un collier et on les photographie.

Le village où nous avons abordé s'appelle le Chapeu Virado, le chapeau retourné. De là, nous traversons l'île par un chemin de sable dans une espèce d'auto-bus. Le chauffeur qui n'a pas de nez, porte au milieu du visage un marchepied de chair rouge, plat comme un fer à repasser, minuscule, et sur quoi les lunettes sont posées. Cette île est un résumé de tout notre voyage. La route court sous les manguiers. Voici les maisons de bois décorées, entourées de vérandas. L'une a une façade rouge à petits pois. Sur une autre est peinte une plage avec la mer, et des têtes de baigneurs émergent de l'eau verte. Des jardins entourent ces maisons, pleins de bougainvillées, d'hibiscus et de roses. Tous les palmiers que nous avons vus se retrouvent là ; mais celui qui domine ici, c'est l'assai, reconnaissable entre tous à son plumeau pleureur au bout de sa longue tige grêle, l'assai qui donne des fruits bleus givrés comme de gros raisins, mais durs, et dont on fait une liqueur, du vin et des glaces.

Au bout de la route nous trouvons la mer, avec un vrai flot. Les gens de ce pays, qui est assez peuplé, font pour pêcher un remblai en demi-cercle, avec une espèce de pierre noire qui a l'air d'être la scorie dont on se sert pour consolider la route. Ce remblai est assez bas pour laisser passer la marée, assez haut pour retenir les poissons au moment du reflux. On les cueille alors dans cette laisse.

Pour rentrer à Belem, nous remontons le Para. C'est le trajet que nous avons suivi à notre arrivée en Amazonie, mais nous le faisons cette fois de grand jour. Nous avons à bâbord une grande île, la Barreira, séparée de la rive par un chenal. Au fond de ce chenal, nous apercevons un bâtiment d'agréable apparence, qui est une École d'agriculture. Puis voici la rive elle-même, et ce que nous apercevons d'abord est le bâtiment blanc et rose des abattoirs. Les automobiles peuvent venir jusque-là. Puis ce sont de grandes villas dans la verdure. Puis, plus proches de la ville, ce sont des villas plus anciennes, qui ont été changées en usines. Puis voici les premiers magasins, isolés dans la verdure, réservés aux matières inflammable, kérosine et gazoline. Enfin la ville commence. Dans cette lumière, elle s'étend le long du fleuve comme une tache claire, couronnée par le couvent et par la cathédrale.

Nous voilà revenus à bord. A cinq heures nous redescendons (le bateau est à quai) un peu émus en pensant que nous foulons cette terre pour la dernière fois. Nous cherchons à garder dans les yeux des traits caractéristiques. Voici justement devant nous une vieille négresse qui marche en se balançant. Elle a une tignasse blanche, courte et crépue. Elle y cueille un pou, le considère et le croque.

Tous les passagers du monde se font une joie de dîner à terre, même pour manger plus mal encore. Ils ont le plaisir de l'évasion avec celui du changement. Nous allons donc dîner au grand hôtel. Le principal agrément est cette salle relativement fraîche, ouverte par de grandes baies sur les manguiers de l'avenue. Une douche de pluie chaude tombe un moment. — Après le dîner, nous allons visiter l'Exposition du Para.

Cette exposition a lieu dans un grand parc qui s'appelle le Casino. Des pavillons contiennent tous les produits de l'État de Para, et cette visite est une table de notre voyage. Les pavillons sont subdivisés en stands, où chaque firme a réuni ses produits, de sorte que l'exposition n'est pas très systématique. Ici toutes les variétés de coton et de soie, là des produits alimentaires, noix du Brésil, guarana. Ailleurs, les huiles. Ailleurs le caoutchouc. Un pneu se vend à peu près au même prix qu'en Europe, ce qui ne peut s'expliquer que par des conditions d'exploitation évidemment défectueuses. Tout un stand est consacré à Ford land, l'usine de Ford sur le Tapajoz. On voit une espèce de grand établissement industriel, avec les voies ferrées au centre, les ateliers de part et d'autre, et de hautes cheminées qui fument. On voit aussi des plantations de seringueiras. Mais les nouvelles qu'on nous donne de cette immense entreprise sont assez réticentes. Beaucoup d'argent englouti : les seringueiras n'ont pas rendu ce qu'on espérait. Ford a investi, dit-on, 12 millions de dollars, mais il était de toute façon obligé de les remployer. Il a des ouvriers du pays qu'il paie un dollar ou moins. Ils sont environ cinq cents... Il a planté en quantité immense des hévéas de l'Acre, qualité particulièrement résistante, tandis que celle du Tapajoz est inférieure. Il ne produit absolument rien en ce moment, mais peut-être dans dix ans produira-t-il 15.000 tonnes.

Cette plantation est destinée aux besoins de sa propre industrie. La clé de l'énigme est que Ford pratique le système vertical. Il a des mines de charbon, du minerai de fer, etc.

Dans un autre pavillon encore, on voit des cuirs tannés. Le problème est de remplacer dans la tannerie américaine l'écorce de chêne employée en Europe. Les Argentins ont le quebracho. Les Brésiliens se servent de l'écorce de palétuvier. Les cuirs que j'ai vus sont des cuirs minces, qui n'ont pas plus de deux à trois millimètres d'épaisseur.

17 septembre. — Départ de Belem à 9 heures du matin. A 3 heures de l'après-midi nous sommes dans l'Atlantique. Les alizés soufflent vent debout, assez frais. Le ciel est clair. La mer est un long flot onduleux, bruissant et limpide. Nous stoppons pour abandonner le pilote, un gros homme en toile bleu clair. L'*Apollo*, avec lequel nous avons navigué de conserve, s'en va vers l'est pour atteindre Pernambouc, et nous continuons seuls vers le nord. Qui avon-nous à bord à part le troupeau mélancolique des excursionnistes qui rentrent ?

A la place de Flechter, revenu à Para, son associé Berringer revient en Europe, avec sa femme, brésilienne née de mère allemande. Un jeune Lévy vient de Manãos. Nous avons déjà vu à la veille de la guerre, dans le récit de Lange, le nom de leur entreprise de transport dont le siège social était alors à Belem. A la place de Purcell, son neveu revient en Europe. L'agent de la Booth Line, à Manãos, Good, est aussi à bord. Le représentant d'une grosse maison de fil à Ceara et sa femme, anglais tous deux, les Marshall, qui étaient en voyage à Belem, rentrent à Liverpool. On envoie le coton du Brésil en Angleterre, il y est changé en fil et revient sous cette forme au Brésil.

18 septembre. — Ciel radieux, mer bleue et frissonnante à la fois. Nous sommes sortis du lourd songe équatorial. Et à travers une zone balayée par un souffle constant, nous avançons vers les tropiques.

La navigation se poursuit régulièrement ; vent debout et ciel bleu clair entre des nuages blancs. La journée du 19 a été plus difficile, le tangage étant assez fort ; mais celles du 20 et du 21 sont très douces. Il fait chaud et pourtant on se sent revivre. L'air de la forêt équatoriale, c'est celui de la terre avant l'homme. En remontant vers les tropiques, il semble que nous avançons non seulement dans l'espace, mais dans le temps, et que nous revenons non seulement vers la patrie, mais vers l'ère humaine. Les matins sont charmants, presque froids, aisés à respirer. Les poumons se dilatent, les épaules sont soulagées d'un poids. Les nuages tendent, devant le coucher de soleil, d'extraordinaires personnages. Des formes du plus grand style composent sur l'embrassement feu et turquoise des édifices noirs incertains et mouvants. Une ville brûle tous les soirs et ses murs calcinés se couchent et se dispersent. Puis la lune se lève et règne sur un archipel de glaciers qu'elle borde d'or.

Le 22 la mer sans déferler est gonflée par une intumescence large et profonde, de sorte que le pont est désert. Nous avons dépassé le Cap Vert et jusque par le travers de Dakar il faut nous attendre à une grosse houle. Elle est d'un bleu un peu ardoisé, soulevée en masses énormes. Le long du bateau, c'est une espèce de glacier d'un blanc éblouissant, une montagne instantanée qui s'écroule et qui s'achève à l'arrière en une multitude de lacs verts, prisonniers dans des cratères de neige.

Le samedi 25 au matin, nous arrivons à Las Palmas que je n'avais pas vu depuis 1911. J'ai la surprise de me trouver dans un port nouveau, à 7 milles de

la ville. Ce port a été créé il y a cinq ans par une société allemande, en barrant la baie de La Luz. Le long de cette digue est installée une canalisation pour le ravitaillement des bateaux en gazoline. Un épi intérieur fait un quai supplémentaire et divise le port en deux bassins. Il n'y a dans ces bassins, en dehors de nous, que quatre bateaux, tous allemands. Nous embarquons des régimes de bananes, enveloppés dans des sacs, des caisses de tomates et de pommes de terre. L'île (la grande Canarie), avec sa dentelure fauve, est encore plus pelée qu'il ne m'en souvenait.

Espagne, Allemagne, combinaisons commerciales, influences politiques. Nous voici revenus dans le monde des soucis européens. Et nous n'en avons pas fini. Dans l'archipel de Madère, ces îlots rocheux dont la crête se profile sur le ciel du soir et qu'on appelle les Îles Désertes, enferment en elles des cirques d'eau tranquille. L'Allemagne les convoite pour y faire une base aéronavale. Le Portugal refuse, dit-on, de les vendre.

CONCLUSION

27 septembre.

Entre Madère et Lisbonne.

Nous sommes sortis de cette zone équatoriale comme d'un rêve. Un rêve, en effet. C'est peut-être le seul point où la machinerie du monde soit sensible, et où l'homme entre dans le secret des dieux. Déjà, il y a dix-huit ans, naviguant alors vers l'Argentine et glissant sur un méridien, j'avais traversé l'Équateur. Alors, tandis que toutes les étoiles se levaient d'un bord et par des courbes parallèles atteignaient leur plus haut point pour retomber ensemble de l'autre bord, j'avais cru toucher, visible et réel, le pivot de cette horlogerie étincelante, l'axe du ciel appuyé à l'horizon sur la Polaire immobile. La grande Ourse décrivait tout au bout de la perspective un cercle minuscule, tandis qu'au-dessus de nos têtes, Orion au baudrier d'or, parcourait tout le ciel. Le système intelligible du monde était étalé à nos yeux, et nous étions au centre de la figure.

Cette année, le voyage avait été tout différent. Fixés, ou peu s'en faut, sur l'Équateur, et remontant vers l'ouest un fleuve immense, l'ordre constant de l'atmosphère nous devenait sensible. Rien ici de changeant ni de capricieux comme les souffles de

l'Europe, où les génies de l'air, se partageant l'empire, changent d'heure en heure la figure du ciel. Mais au contraire une force inexorable, éternelle, toujours semblable à elle-même, l'haleine des Dieux immobiles.

Quand nous sommes sortis des vents d'Est de l'Amazone, nous sommes entrés dans le règne d'une autre brise pareillement éternelle, égale, fille du Cosmos et de la Fatalité, — dans le règne des alizés du Nord-Est. Une moitié de la planète, depuis qu'elle existe sous sa forme, est ainsi le domaine des souffles permanents : alizés du Nord-Est, alizés du Sud-Est, vents d'Est à l'Équateur, vents d'Ouest dans les mers du Sud. — Dans toute l'autre moitié du monde, balayée par des vents oscillant régulièrement, soit du jour à la nuit, soit d'une saison à l'autre, l'homme reçoit de la nature les deux leçons de la constance et du retour. Mais dans le domaine des brises permanentes, l'accablement d'une durée sans terme et sans changement opprime et décourage. L'armée innombrable des vagues, poussées dans le même sens, défile sans fin. Elles passent sans épuiser jamais leur monotone cavalcade. Ce sont les minutes de l'éternité. Que ne donnerait-on pas pour arrêter ce mouvement déclenché qui ne se fatigue point ? On s'en détourne, on l'oublie et quand de nouveau on jette les yeux par-dessus la rambarde, ce sont encore les mêmes vagues, le même corps étiré et blanchissant, les mêmes crêtes d'écume, le même assaut sur tribord avant, la même fuite éperdue, on ne sait où, vers l'arrière.

Par quelle mystérieuse transformation le monde est-il un jour changé ? On s'en est aperçu dès le matin. Le ciel est plus léger. On respire mieux, dans un air retrouvé. La lumière n'est plus une masse aveuglante, mais un certain rayon vibrant, que nous avons oublié, un rayon transparent et fort,

qui nous paraît féerique : la flèche d'Apollon. Puis un soir, tout à coup, la mer s'est calmée : le creux des vagues a diminué, la crête d'écume a disparu. Le flot ne nous accompagne plus que d'un mouvement musical et d'une caresse de soie.

L'alizé a cessé de souffler. Les nuages ne sont plus les dragons et les monstres effrayants de l'Amazone, mais seulement à l'horizon une couronne légère et basse, une fresque blanche à la base d'une coupole. Parfois ils s'étendent et nous retrouvons les formes qu'ils ont chez nous : cumulus gonflés, voile gris des stratus, et ces innombrables barques errantes sur l'Océan céleste. Le voyageur qui franchit le seuil du retour, est d'abord accueilli par ce ciel familier. Cette nature-là, et non une autre, lui a donné son corps et son âme. Nous rentrons dans l'univers qui a fait la pensée, les images, les dieux de notre pays.

FIN



TABLE

CHAPITRE I. — A la recherche des Amazones	7
— II. — Liverpool-Équateur	15
— III. — Rêverie en mer	37
— IV. — Ceara et le nord-est brésilien	50
— V. — Belem	65
— VI. — La forêt	93
— VII. — Le drame du Seringueiro	122
— VIII. — Dans les Narrows	138
— IX. — Santarem	157
— X. — Manáos.	190
— XI. — Le retour	220
CONCLUSION.	234

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 23 NOVEMBRE 1938 PAR
EMMANUEL GREVIN et FILS
A LAGNY-SUR-MARNE

ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

GÉOGRAPHIE HUMAINECollection dirigée par **PIERRE DEFFONTAINES**

La Géographie est une des premières sciences de l'humanité, aussi ancienne que la curiosité des hommes pour la terre qui les porte, mais elle est une science totalement rajeunie; peut-être, de toutes les disciplines scientifiques, celle qui, de nos jours, a fait le plus résolument peau neuve; jusqu'ici, cette science était restée l'apanage d'un cercle d'initiés, elle n'était guère venue s'offrir au grand public. Nous voulons dans cette collection présenter la plus nouvelle des branches de cette géographie rénovée,

LA GÉOGRAPHIE HUMAINE.

Ce sera la première tentative de ce genre: elle devait apparaître en France, puisque c'est l'École Française qui a donné à cette science son nom, sa méthode et son élan.

Nous abordons cette étude suivant trois orientations qui auront chacune leurs livres: nous verrons le côté dynamique de l'action humaine, la bataille que les hommes ont menée et mènent encore contre les éléments pour améliorer leur sort et limiter leurs aléas. Cette section est intitulée: **L'HOMME ET LES ÉLÉMENTS**. — Nous envisagerons aussi le côté statique, ce qui est la marque et comme les stigmates des hommes sur le sol; il ne s'agit plus ici de luttes et d'adaptations, mais de bilans et classifications des innombrables formes des installations humaines. Nous groupons cette section sous le titre général de **LA MARQUE GÉOGRAPHIQUE DE L'HOMME**. — Il serait incomplet de ne présenter qu'une géographie humaine de principes, même étayée de nombreux exemples; il faut donc prévoir des **monographies** permettant de reconstituer la vie humaine soit dans un cadre régional déterminé, soit façonnée par un genre de vie spécial.

Enfin nous venons d'introduire dans la collection une quatrième section inspirée du fait que les hommes se groupent non seulement par races, mais bien plus visiblement par genres de vie, notion capitale en géographie.

L'étude de ces "civilisations" montrera essentiellement la mécanique de la vie des hommes gravitant autour d'un produit. Cette mécanique entraîne une hiérarchie sociale et même une psychologie: elle est donc un des principaux éléments de distinction entre les hommes.

1^{re} SECTION: L'HOMME ET LES ÉLÉMENTS**PIERRE DEFFONTAINES****L'Homme et la Forêt****JULES BLACHE****L'Homme et la Montagne**Préface de **RAOUL BLANCHARD****E. AUBERT DE LA RÛE****L'Homme et les Iles****MARCEL HÉRUBEL**

Membre de l'Académie de Marine

L'Homme et la Côte

ÉTUDE D'ÉCONOMIE MARITIME

2^e SECTION: LA MARQUE GÉOGRAPHIQUE DE L'HOMME**GEORGES HARDY****Géographie et Colonisation****PIERRE LAVEDAN****Géographie des Villes****PIERRE DEFFONTAINES****Géographie des Religions**

(en préparation)

3^e SECTION: MONOGRAPHIES**BENOIT BROUILLETTE****La Chasse des Animaux à Fourrure au Canada****JAN WELZL****La Vie des Esquimaux****CHARLES PARAIN****La Méditerranée****LES HOMMES ET LEURS TRAVAUX****4^e SECTION: UNE CIVILISATION DU...****ANDRÉ LEROI - GOURHAN****La Civilisation du Renne****ARMAND PERRIN****La Civilisation de la Vigne****J. VELLARD****Une Civilisation du Miel**

En tous ces ouvrages, l'illustration est particulièrement abondante et soignée, comprenant près du quart du volume. La Géographie est science de l'observation et elle réclame par dessus tout de multiples visions

Chaque volume (14×15), sur alfa, sous couverture illustrée,

contient 32 à 48 planches hors-texte

Demandez la notice spéciale à votre libraire